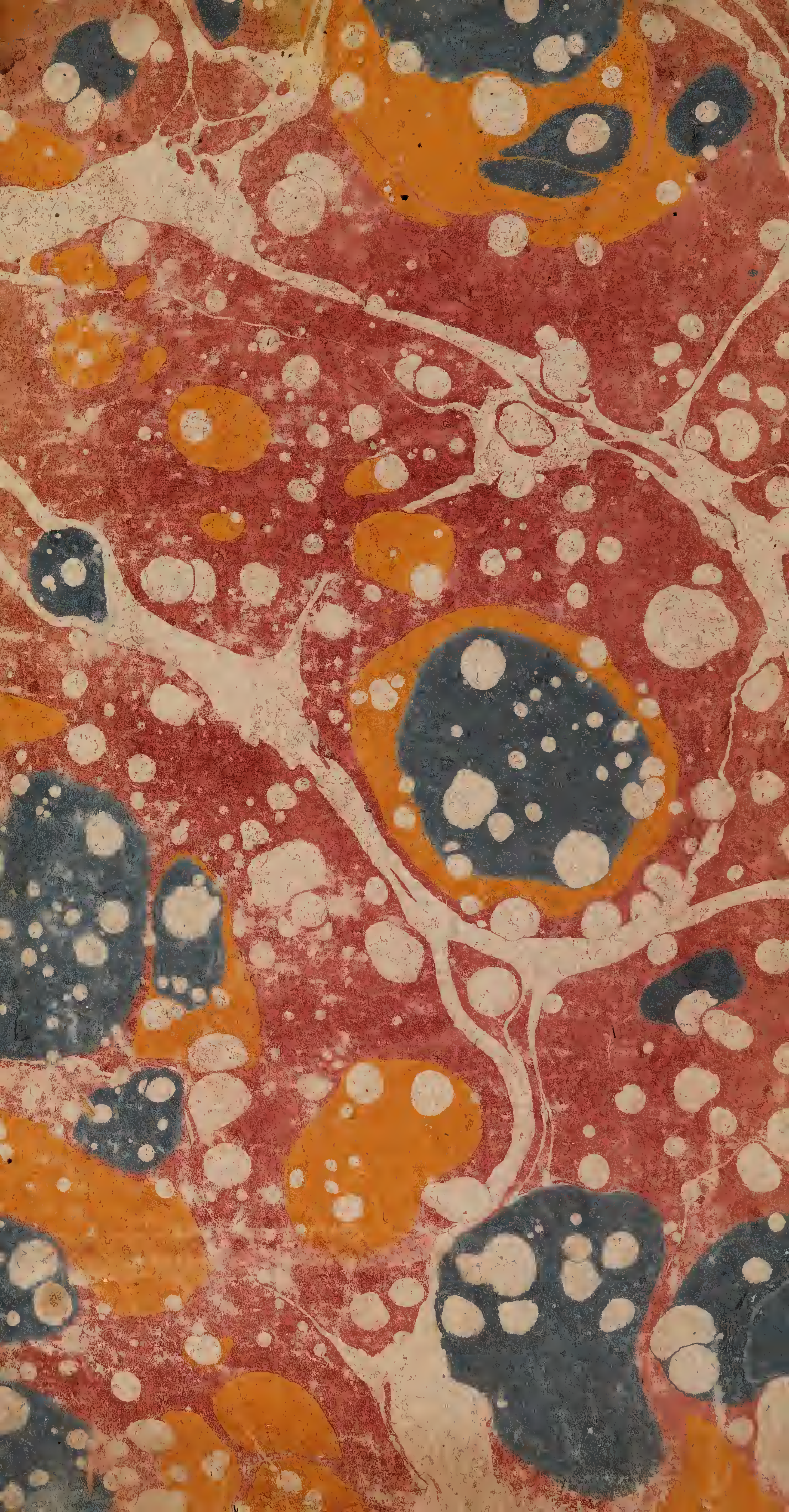
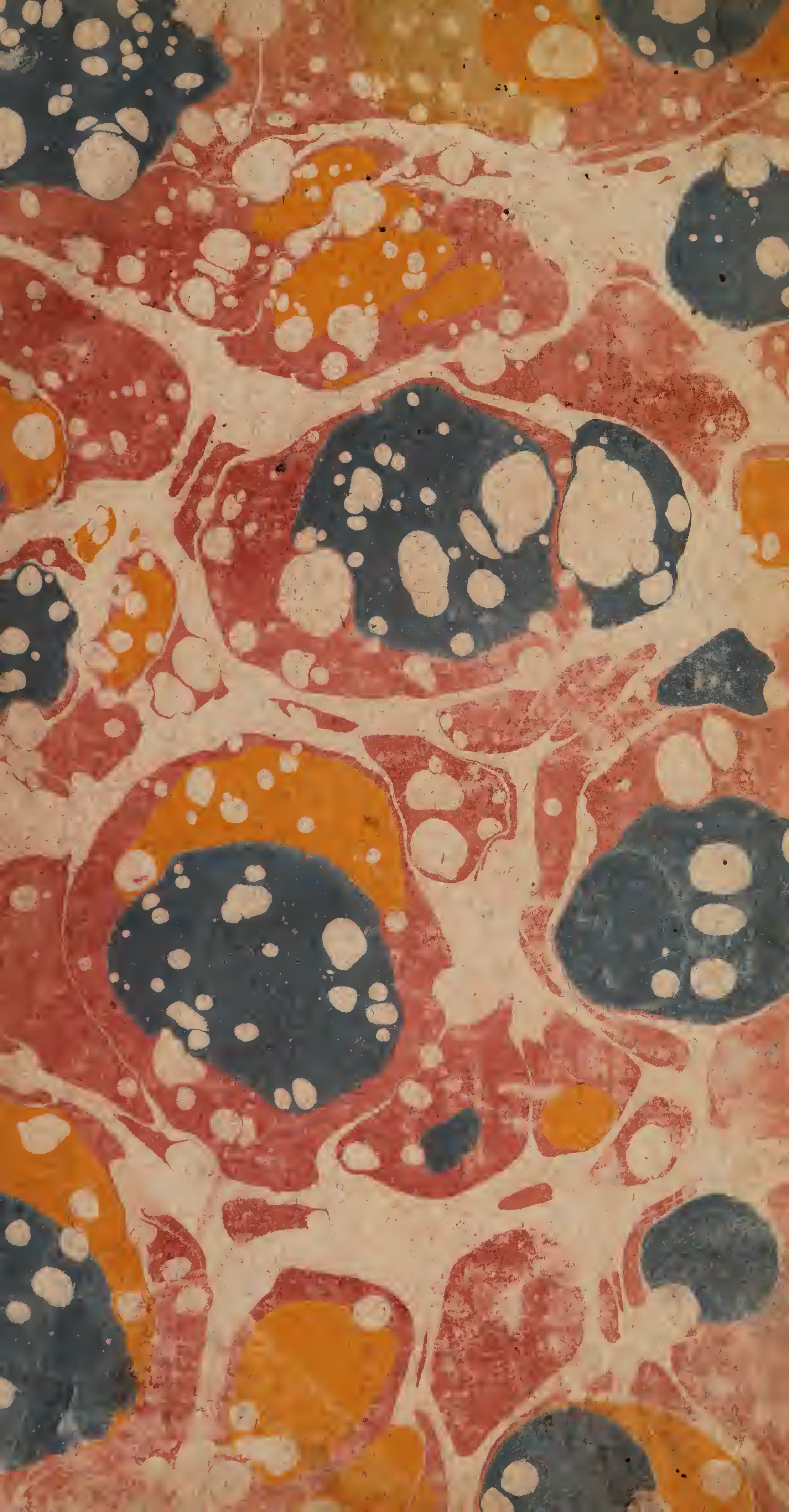




DESCRIPTION
DE
SURINAM.

TOME SECOND.

DESCRIPTION GÉNÉRALE, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE DE LA COLONIE DE SURINAM,

Contenant

Ce qu'il y a de plus Curieux & de plus Remarquable, touchant sa Situation, ses Rivieres, ses Forteresses; son Gouvernement & sa Police; avec les mœurs & les usages des Habitants Naturels du Païs, & des Européens qui y sont établis; ainsi que des Eclaircissements sur l'œconomie générale des Esclaves Negres, sur les Plantations & leurs Produits, les Arbres Fruitiers, les Plantes Médécinales, & toutes les diverses Especes d'animaux qu'on y trouve, &c.

Enrichie de Figures, & d'une CARTE TOPOGRAPHIQUE du Païs.

PAR

PHILIPPE FERMIN,

Docteur en Médecine.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez E. VAN HARREVELT.

MDCCLXIX.



DESCRIPTION GÉNÉRALE, HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE DE LA COLONIE DE SURINAM.

CHAPITRE I.

De l'Agriculture, & de tout ce qui a rapport à l'Etabliſſement d'une nouvelle Plantation.

SI jamais il y eut une Nation propre à cultiver les terres d'un pays, auſſi marécageux que celui de la Colonie de *Surinam*, on peut bien dire, avec vérité, que ce ſont les Hollandois, gens naturellement laborieux & fort induſtrieux. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils ſont venus à bout,

par leur patience, & par un travail aſſidu, de les rendre auſſi fertiles, aujourd'hui, qu'elles étoient ſtériles auparavant; ni s'ils y ont amaſſé de très-grandes richeſſes, par la voie de leur commerce.

Ce pays étoit ſi couvert de marais, & tellement inacceſſible, ci-devant, que les naturels du pays furent obligés d'établir leur communauté, où eſt aujourd'hui la Ville de *Paramaribo*, comme je l'ai inſinué dans l'article qui les concerne; parce qu'ils ne pouvoient ſe fixer aucune demeure dans les forêts; ignorant l'art d'en deſſécher les eaux, & de les rendre habitables. Ainſi, ce n'eſt aſſurément qu'à force d'induſtrie, que les Hollandois ont trouvé les moyens de fertiliſer un pays habité par une Nation, non ſeulement indolente, mais la plus ignorante alors, & de le rendre auſſi riche qu'il l'eſt actuellement par la multitude des établiſſements, qu'ils y ont formés, & qu'ils continuent d'y former encore, d'années en années: ce qui fait, proprement, le nerf du commerce de la Nation. Mais ce n'eſt pas ſans s'être expoſés à mille inconvénients, même au péril de leur propre vie, & de celle de leurs Eſclaves, qui étoient alors fort rares & par conſéquent fort chers, qu'ils ſont par-

venus à défricher ces terres, qui jettoient, (comme elles le font encore aujourd'hui, quand on commence un nouveau Plantage ;) des exhalaifons très-mauvaifes, fources d'une infinité de maladies; & qui emportoient, non feulement beaucoup d'Efclaves, mais bien fouvent les Maîtres, dont le tempérament, plus foible que celui des Noirs, y pouvoit encore moins réfifter.

Combien n'en a-t-il pas coûté aux premiers Colons, pour abattre les forêts, pour brûler tout l'inutile des arbres abattus, & pour procurer, par le moyen des canaux multipliés, un écoulement aux eaux, qui fubmergeoient les terres, qu'ils avoient obtenues par le droit de conceffion, & pour les cultiver!

Mais, pour qu'on puiffe fe former une jufte idée de la maniere que s'eft fait tout ce que je viens de dire, je vais entrer dans tous les détails d'une nouvelle habitation, expliquer comment on la défriche, & parler de tout ce qui eft néceffaire pour la former.

Auffi-tôt qu'on a obtenu la conceffion d'un terrein, de telle grandeur qu'il foit, on commence par choifir un endroit un peu élevé, pour y bâtir une petite cabane ou maifon, pour le Maître, afin qu'elle ait

un peu d'air, & qu'on puiſſe voir, plus aiſément, le travail des Eſclaves. On la place, ordinairement, à une petite diſtance de la riviere, pour être à portée d'avoir de l'eau, tant pour les beſoins de la maiſon, que pour les Eſclaves, qui la boivent volontiers, quoiqu'elle ſoit un peu ſalée, & enfin pour les beſtiaux. Mais on recueille, en général, dans toute la Colonie, pour l'uſage des Blancs, l'eau de pluie, que l'on réſerve dans les pots Indiens, où elle ſe purifie, & devient auſſi bonne que la meilleure eau de ſource.

Après qu'on a poſé la cabane du Maître, on conſtruit les caſes, pour y loger les Eſclaves. Elles ſont faites de paliſſades, & couvertes de branchages de palmiſtes, ou d'autres arbres approchants, après qu'on a abattus ceux de l'endroit qu'on veut défricher, pour y former l'établiſſement.

Dès que l'on a abattu les arbres, dans un eſpace de quatre à cinq *akkers* (*a*) de

(*a*) Un *akker* de terrein contient dix chaînes de longueur & une de largeur, la chaîne étant de cinq verges, meſure de Rhinland; de ſorte qu'un Plantage de cinq cents *akkers* forme une étendue de terrein de cent cinquante & un mille deux cents & cinquante verges quarrées. On peut encore ajouter à ce calcul, qu'un *akker* contient deux verges & demie en quarré, plus qu'un demi-bonier; le bonier étant compté à ſix cents verges quarrées.

terre, on choisit tout le bois qui est propre pour la charpente, qu'on met de côté; ensuite on fait un monceau du reste, qu'on laisse jusqu'au temps sec, pour y mettre le feu & le consumer. Mais il faut observer, en faisant cette opération, que le vent ne porte pas la flamme du côté des habitations, mais bien de celui qui leur est opposé, &, qu'en outre, le feu soit éloigné du terrein, de peur qu'il ne s'y puisse communiquer. En suivant exactement cette méthode, premiérement, on en sera maître, quelque violent qu'il puisse être; &, secondement, il aura tout le temps de consumer les bois, aussi bien que leurs souches ou racines.

Le terrein étant bien nettoyé, on seme, dans les temps de pluie, le mahis ou mil, & on plante des bananiers, des ignames ou taies, qui sont les principales nourritures des Esclaves, & qui ne doivent point leur manquer; sans quoi on court grand risque de les perdre, soit par la mort, ou par la désertion: car on ne sçauroit s'imaginer combien des travaux aussi pénibles que ceux-ci, & tant d'autres où ils sont occupés journellement, les rendent affamés; de sorte qu'il est important de ne les laisser manquer de rien, jusqu'à ce que les

vivres, qu'on a ſemés & plantés, ſoient en état de maturité, & d'être conſumés.

Dans les premiers temps, les nouveaux établiſſements que la Société donnoit aux nouveaux Colons, étoient, depuis mille jusqu'à paſſé les deux mille *Akkers* de terre; mais les plus ordinaires ſont, actuellement, de cinq cents; encore n'eſt-on pas en état, dans l'eſpace de cent ans, de bien cultiver toute l'étendue d'un pareil terrein; de ſorte qu'il eſt plus que ſuffiſant, pour enrichir deux ou trois générations, & même plus, avant que d'être ruiné.

Ce que j'ai dit ci-deſſus regarde tout terrein, petit ou grand, qu'on ſe propoſe de cultiver, ſoit en ſucre, caffé, cacao, coton & indigo, tous articles dont je traiterai, amplement, chacun en particulier; au moyen de quoi on aura une parfaite notion de la culture de toutes ces eſpeces de produits. Mais il me reſte à faire obſerver, qu'on doit apporter un ſoin tout particulier, à ce que les terres, déja cultivées, ne ſe trouvent pas dans le cas d'être ſubmergées, ſoit par les grandes pluies, ou par d'autres accidents imprévus: ce qu'on peut, facilement, prévenir, par la conſtruction de quelques bonnes écluſes de bois ou de

pierres, que chaque Plantation doit avoir pour en faire écouler les eaux.

Enſuite de tous les travaux précédents, on doit conſtruire différents bâtiments, tels que les ſuivants: premiérement, une belle maiſon de Maître, avec toutes ſes commodités, laquelle doit être élevée ſur un fond de briques, de deux ou trois pieds de hauteur, afin que les poteaux ne ſe pourriſſent pas en terre; à quinze ou vingt pas de la maiſon, l'on place, en ſecond lieu, la cuiſine, qui doit être munie d'un four, pour y cuire le pain de ménage; puis, vis-à-vis de celle-ci, des magaſins, tant pour les proviſions du Maître, que pour les Eſclaves; de même que pour tous les uſtenſiles néceſſaires à l'agriculture.

A quelque diſtance de ce magaſin, on place encore d'autres bâtiments, pour le gros & menu bétail, comme bœufs, vaches, veaux, moutons, cabrits, cochons, chevres, coqs-d'Inde, dindons, poules, canards, pigeons, &c. dont chaque habitation doit être plus ou moins fournie, tant pour les beſoins de la vie du Maître, & de tous ſes domeſtiques blancs, que pour bien recevoir les étrangers, ainſi que ſes amis: & parce que ce ſont auſſi les

Planteurs, qui fourniſſent aux bouchers de la ville le gros bétail, pour la nourriture des habitants.

A une centaine de pas, ou environ, de la maiſon du Maître, on poſe les Négreries, ou maiſons des Eſclaves, qui ſont toutes bâties de bon bois, entourées de planches, couvertes de cingels, & le dedans planchéié; lesquelles forment, quelquefois, une file de quatre-vingts à cent pieds de longueur; & quand le nombre des Eſclaves ſurpaſſe les quatre cents, on en conſtruit une pareille, vis-à-vis de la premiere; ce qui forme aſſurément un fort beau coup d'œil.

Tous ces bâtiments peuvent aller aux environs de trente mille florins de Hollande, ſans compter le Laboratoire, ſur un Plantage à ſucre, ni un autre bâtiment de ſoixante à quatre-vingts pieds de long, ſur ceux à caffé, desquels je parlerai ci-après.

Outre les dépenſes, que je viens d'indiquer, qui ne ſont pas petites, il faut encore, à chaque habitation, une nacelle ou bateau, qu'on appelle, dans le pays, *Tent-booten*, qui coûte, depuis mille, jusqu'à quinze cents florins de Hollande, ce qui fait trois mille livres de France. L'on

Représentation d'un Esquif, ou Tent-Boote, avec huit Négres qui Rament.



peut voir à la troiſieme Planche, Fig. *A.* la figure d'une de ces nacelles, que j'ai fait tirer. Ce bateau, qui eſt mené par ſix ou huit Negres à la rame, ſert à transporter le Maître, de ſon Plantage à la Ville, parce qu'il n'y a aucun chemin qui s'y rende par terre; les habitations étant toutes aux bords des rivieres: & comme celui-ci n'eſt réſervé que pour les voyages du Maître ou du Directeur, on doit encore en avoir un moindre, de quatre à cinq cents florins, pour d'autres beſoins du Plantage; ſans compter quelques petites pirogues, pour les Eſclaves, quand ils vont à la pêche, ou quand ils ſont envoyés dans les Plantages voiſins, pour des commiſſions particulieres.

Ce que je viens de dire, me ſemble ſuffiſant, pour donner une juſte idée de l'établiſſement d'une nouvelle Plantation, & je vais entrer dans le détail de chaque produit. Il n'y a qu'à joindre l'expérience à toutes ces notions, pour être convaincu que ce n'eſt pas peu de choſe que d'en former une, comme bien des gens ſe l'imaginent; mais auſſi ne puis-je nier, que, lorsqu'on a le bonheur de réuſſir, il eſt aiſé de tirer quinze à dix-huit pour cent d'intérêt, du Capital qu'on y a mis, tous fraix dé-

naissent par paquets, à la sommité, petites, menues, molles, & composées d'étamines, qui sortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine, au commencement, mais qui se développent, peu à peu, s'allongent, se répandent, en maniere de chevelure, & prennent, ensuite, une couleur cendrée. Leurs racines sont nombreuses, longues, nouées & serpentantes.

Les *Cannes Sucrées* parviennent jusqu'à la hauteur de huit à neuf pieds; leur grosseur est de douze à quinze lignes. Elles sont nouées d'abord; mais ces nœuds se dissipent, à mesure que le roseau croît; & de son extrêmité sortent les feuilles, qui sont longues, étroites, aiguës, tranchantes, vertes, & qui n'ont qu'une nervure, laquelle les partage, par le milieu, dans toute leur longueur. Du milieu de ces feuilles s'éleve une maniere de fleche, qui porte, en sa sommité, une fleur, en forme de pannache, de couleur argentée. L'écorce des *Cannes* est fort tendre, loin d'être ligneuse & dure, comme celle des roseaux, & est remplie d'un suc très-doux, dont l'abondance & la pureté dépendent de la nature du sol, où elles sont plantées, de sa bonne exposition, & de l'attention à les couper dans leur juste maturité: toutes observations, qu'il faut nécessairement

faire, tant par rapport à leur hauteur, qu'à leur grosseur, & à leur bonté.

Les *Cannes* menues sont, ordinairement, pourvues de gros nœuds, placés irréguliérement, & le suc, qu'elles renferment, est d'autant meilleur que ces nœuds sont en petit nombre; ce qui dépend, comme je le viens de dire, du terrein.

La terre la plus propre à cultiver les *Cannes*, avec avantage, doit être spongieuse, légere, profonde, & située de façon que l'eau n'y séjourne point, mais qu'elle ait un écoulement, & que le soleil y donne depuis le matin jusqu'au soir.

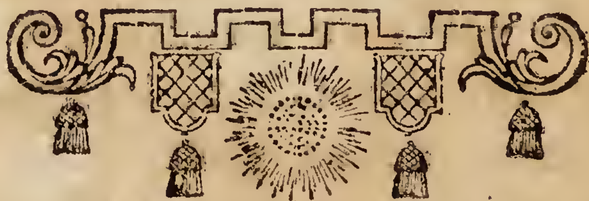
Une terre trop grasse & compacte, produit, à la vérité, de longues & grosses *Cannes*; mais elles viennent rarement à une parfaite maturité, outre qu'elles sont plus aqueuses que sucrées.

Si la terre n'est pas profonde, & que la racine de la *Canne* s'y trouve gênée, sans pouvoir s'étendre librement, on ne peut alors recueillir que des *Cannes* fort maigres, & remplies de nœuds, qui se dessechent d'abord. Cependant, lorsque ces terres ont beaucoup de pluie, elles fournissent, à la vérité, du sucre abondamment; mais il est très-difficile de le bien purifier. Et si le sol est bas & marécageux, il produira des *Cannes* longues, épaisses, & fort

pesantes. D'ailleurs, comme ces especes de terroirs sont composés de parties salines & nitreuses, le *Sucre*, qu'on en retire, ne peut jamais devenir parfaitement blanc.

Les *Cannes*, qui sont plantées sur des hauteurs, environnées de bois, sont non seulement fort sujettes aux pluies, mais encore aux fraîcheurs de la nuit; ce qui les fait devenir fort grosses, mais aqueuses & vertes; & le *Sucre* qu'on en retire, ne peut jamais être rendu blanc ni clair.

Lors donc qu'on veut recueillir de bonnes *Cannes*, il faut nettoyer bien soigneusement le terrein où on les veut mettre, & en extirper entiérement toutes les ronces & les racines, qui pourroient leur nuire; ce qu'on doit scrupuleusement observer, afin que la racine des *Cannes* ne se trouve nullement gênée dans son accroissement, comme je le vais indiquer dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE III.

De la Culture des Cannes de Sucre.

APRES que la terre eſt bien nettoyée, & qu'on l'a rendu unie, on la partage en pluſieurs quarrés, de quatre-vingts, quatre-vingt-dix ou cent pas, & l'on tend une corde, de toute la longueur du terrein, pour former, par ce moyen, un ſillon droit, que l'on marque avec le bout d'un bâton, afin de planter les *Cannes* en droite ligne. Plus la terre paroît bonne, & plus grande, auſſi, peut être la diſtance des ſillons; de ſorte, qu'en pareil cas, on peut laiſſer, au moins, trois pieds & demi de diſtance, d'un ſillon à l'autre, en tout ſens: mais quand le terrein, au contraire, eſt maigre & aride, & qu'on eſt obligé par-là de planter de nouveau, tous les deux ans, on ne doit laiſſer, alors, qu'un eſpace de deux pieds, entre chaque.

Il n'eſt pas douteux, que la premiere façon de planter demande bien plus de temps, ſurtout dans le commencement, & avant qu'on y ſoit accoutumé; mais on

y gagne bien amplement, d'un autre côté, par là facilité qu'ont les Negres, de sarcler où arracher, entre les rangs, les mauvaises herbes, de nettoyer les *Cannes* des insectes, qui pourroient leur nuire; & par celle qu'a le Propriétaire, ou son Directeur, de voir, d'un bout à l'autre d'une piece de *Cannes*, ce qu'il y a à faire, comment les Negres font leur travail, & s'ils ne le quittent point pour se reposer. Ce qui ne se peut pas de même, quand les touffes des *Cannes* sont pêle-mêle; parce qu'elles se couvrent les unes les autres, & cachent, en même temps, les défauts du travail des Esclaves.

La saison des pluies, depuis son commencement, jusqu'à ses deux tiers, est le temps le plus propre à planter; & la raison en est sensible: car, pour-lors, la terre étant molle & imbibée d'eau, les racines & les germes, que le plançon pousse, y pénetrent facilement, & l'humidité les fait croître, & leur fournit toute la nourriture dont ils ont besoin; au lieu, que, si l'on plante dans un temps sec, la terre, qui est comme brûlée, desseche & consume tout le suc, qui est dans le plançon, lequel, en peu de temps, devient aussi sec que si on l'avoit mis au four. De sorte, que

la

la bonne ou la mauvaiſe qualité des *Cannes* dépend, non ſeulement, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, de la bonté du terroir, mais encore de la ſaiſon dans laquelle on les a plantées, & de tous les ſoins qu'on en doit néceſſairement prendre.

Quand le terrein eſt alligné, on place un Negre, ou une Négreſſe, vis-à-vis de chaque ligne ou ſillon; on marque, ſur le manche de leur houe, la diſtance qu'ils doivent laiſſer entre chaque foſſe, ou bien on leur donne une petite meſure, qui doit être de quinze à vingt pouces de longueur, ſur quatre à cinq de largeur; & ils doivent faire la foſſe de ſept à huit pouces de profondeur.

A meſure que les Negres qui font les foſſes, avancent chacun ſur ſa ligne, quelques jeunes Negres, incapables d'un plus grand travail, jettent, dans chaque ſillon, deux pieces de *Cannes* longues, au moins, de quinze pouces. Après ces derniers ſuivent d'autres Negres, munis de bêches, qui ajuſtent les bouts des *Cannes*, de façon qu'ils ne ſortent pas plus de trois pouces hors de terre; après quoi ils rempliſſent les ſillons avec la terre qui en a été tirée.

Ces bouts ſe prennent, ordinairement,

à la tête des *Cannes* entieres, un peu au-deſſous de la naiſſance des feuilles. Plus ils ont de nœuds ou de bourgeons, & plus uo peut ſe flatter d'avoir de jets; car chaque nœud en donne un avec ſa racine. Six jours ſont à peine écoulés, après les avoir ainſi plantés, qu'on en voit déja ſortir les jeunes rejettons, &, ſi la terre eſt bonne, on leur voit pouſſer des feuilles à vue d'œil.

C'eſt alors le temps de commencer à faire arracher les mauvaiſes herbes, qui, ſans cela, amaigriroient conſidérablement le terrein, &, ſurtout, ſi on les laiſſoit grainer, parce qu'elles attireroient à elles une partie des ſucs, que les *Cannes* doivent recevoir pour leur accroiſſement. C'eſt en cela que conſiſte, principalement, leur culture. On doit, particuliérement, avoir ce ſoin, pendant que les *Cannes* ſont encore jeunes, & réiterer ce travail, au moins deux ou trois fois, ſelon les circonſtances; après quoi on les laiſſe repoſer cinq ou ſix mois, pour y mettre la derniere main, enſuite de quoi l'on n'y touche plus qu'à leur parfaite maturité.

Quoique l'on aſſure qu'il faut une année aux *Cannes*, pour être dans leur parfaite maturité, ce n'eſt pas, toutefois, l'âge qui en décide pleinement; mais c'eſt au

Propriétaire, ou à fon Directeur, s'il a les intérêts du Maître à cœur, de veiller au temps de leur récolte, & de s'en faire inftruire de maniere à ne pas s'y méprendre, fans avoir égard au temps où elles ont été plantées, ni à d'autres raifons particulieres.

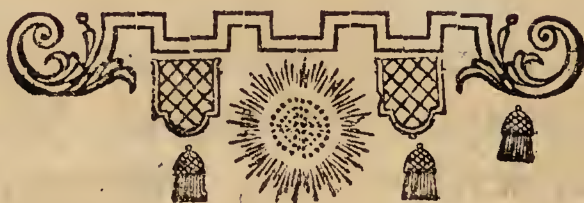
Lorsque les *Cannes* font en état d'être coupées, (ce que l'on connoît à leur couleur qui doit être bien jaune,) on place les Efclaves le long de la piece, afin que cela fe faffe également. On commence par abattre les têtes des rejettons de toute une fouche, les unes après les autres, à trois ou quatre pouces au-deffous de la naiffance de la feuille la plus baffe. Enfuite on coupe les couronnes de chaque *Canne*; ce qui s'appelle les étêter, ou les dépouiller de leurs couronnes. On coupe, encore une fois, les *Cannes* en deux ou trois parties, & on ne les laiffe guère plus longues de quatre pieds; mais on ne les coupe jamais au-deffous de deux pieds & demi.

Pendant que l'on fait cette réduction de *Cannes*, d'autres Efclaves les jettent en monceaux, derriere eux, afin que ceux qui font deftinés à les amarrer, ou lier en paquets, le puiffent faire avec plus de facilité & plus promptement; & c'eft à quoi l'on emploie, presque toujours, de jeunes

Esclaves, qui n'ont pas la force de faire un plus grand travail.

Après que les *Cannes* sont bien liées ensemble, avec leurs dépouilles, on porte les paquets ou fagots dans un bateau, pour les transporter au moulin. Je dis dans un bateau, parce qu'il est à observer que tous les Plantages à *Sucre* doivent avoir des canaux, de dix jusqu'à quinze pieds de largeur, tant pour l'écoulement des eaux, que pour faciliter le transport des *Cannes* aux moulins, à cause de leur extrême éloignement.

La derniere observation qu'on doit faire, c'est de ne jamais couper plus de *Cannes* qu'on n'en peut travailler dans le cours de vingt-quatre heures; car si elles restent plus long-temps, sans qu'on les fasse passer au moulin, elles s'échauffent, fermentent, s'aigrissent, & deviennent, par conséquent, inutiles.



CHAPITRE IV.

Des Moulins à Sucre.

APRES avoir traité à fond de la maniere de planter & de couper les *Cannes de Sucre*, je crois qu'il eſt néceſſaire de faire connoître les *Moulins* deſtinés à en exprimer le ſuc: mais comme j'ignore tous les termes de cette méchanique, je me contenterai de repréſenter ces mêmes *Moulins* ſur des Planches, afin qu'on puiſſe en connoître la conſtruction.

Il y a deux eſpeces de *Moulins*, dont on ſe ſert pour moudre ou écraſer les *Cannes*, afin d'en exprimer le ſuc. Les uns tournent par la force de l'eau, & les autres par le moyen des chevaux, des ânes, ou des bœufs. Depuis quelques années un Particulier en a fait dreſſer un à vent, mais j'ignore s'il a réuſſi.

Les *Moulins* à eau different très-peu de ceux que les bêtes font mouvoir, par rapport à leur conſtruction, mais bien en prix; car les premiers coûtent, ordinairement, y compris leur *Laboratoire* & tout ce qui

dépend de la fabrique du *Sucre*, depuis cinquante jusqu'à soixante mille florins de Hollande, pendant que les seconds ne peuvent revenir qu'à six à sept mille florins; à moins que l'on ne considere la perte qu'on fait annuellement, par la mortalité des bestiaux qu'on y emploie, ce qui monte, au moins, à deux mille cinq cents florins: de sorte que, par-là, je crois qu'à la longueur du temps, ceux-ci deviennent plus chers que les premiers.

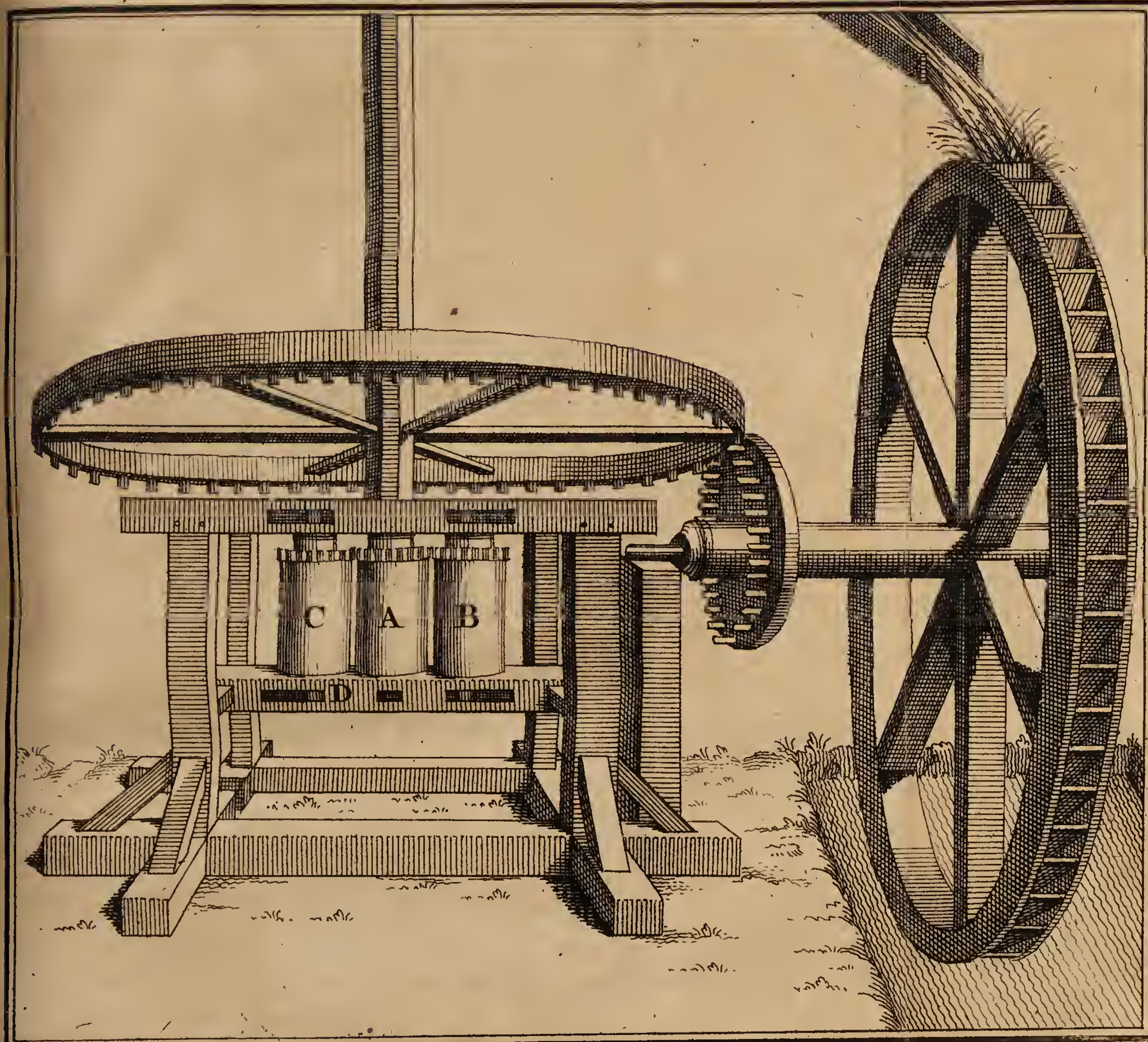
On peut voir la figure du premier, à la Planche premiere, & celle du second, à la Planche qui suit.

Pour prendre une juste idée de la façon dont on écrase les *Cannes*, il faut se figurer que le *Moulin* tourne de gauche à droite, & qu'on met les *Cannes* entre le premier tambour ou rouleau A, & le second B; parce que le premier est le principe du mouvement des deux autres.

Ces tambours ou cylindres sont de fer fondu, de l'épaisseur d'environ deux pouces, & leur hauteur est de seize à dix-huit. Leur diametre est en dedans de seize pouces, & le vuide en est rempli d'un rouleau de bois de *Locus*.

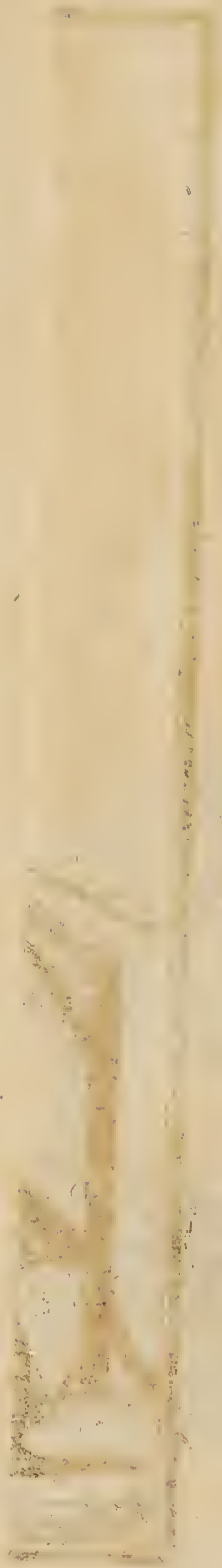
Ils sont tous aussi polis qu'une glace, & si pressés, l'un contre l'autre, qu'on n'y sçauroit faire passer un écu de six francs,

Moulin à Eau.



Modèle d'un Moulin à Bêtes.





ſans l'applatir. Auſſi dès que le bout de la *Canne de Sucre* eſt au point de leur jonction, les deux tambours l'attirent, & la ſerrent de telle ſorte, en la comprimant, qu'ils en font ſortir tout le ſuc, avec une vîteſſe proportionnée au mouvement des tambours.

Il y a, pour cet effet, deux Negres de chaque côté, dont l'un eſt pour mettre les *Cannes* entre les tambours ou rouleaux A & B, pendant que celui qui eſt du côté oppoſé les reçoit, pour les donner à un troiſieme, qui les fait repaſſer par le tambour C, & que celui qui eſt vis-à-vis de lui les reçoit encore pour les jetter de côté.

Le ſuc ou jus qui découle de ces *Cannes*, tombe le long des tambours dans de profondes échancrures, faites dans la table D, leſquelles forment des eſpeces de réſervoirs, d'où il eſt conduit par un auget dans la plus grande des chaudieres du Laboratoire, qui eſt contigu au *Moulin*.

Les Negres ne doivent pas négliger, ſur-tout, d'être bien ſur leurs gardes, pour ne pas approcher leurs doigts trop près des tambours; car il ſeroit impoſſible de ſauver celui à qui un pareil malheur arriveroit,

comme on l'a vu plus d'une fois, particuliérement, dans la nuit, où les Negres ſont accablés de ſommeil, par le grand travail qu'ils ont fait dans la journée. Pour remédier, en partie, à ces ſortes d'accidents, il eſt abſolument néceſſaire d'avoir toujours ſur la table du *Moulin* un ſabre nud, bien tranchant, afin que le Negre qui eſt à côté de celui qui pourroit être pris entre les tambours, puiſſe, pour le ſauver, lui amputer tout de ſuite le bras: car il vaut mieux, ce me ſemble, perdre un membre, que de s'expoſer à paſſer, tout entier, entre les tambours ou rouleaux; ce qui arriveroit infailliblement, tant la force en eſt attractive, ſurtout dans les *Moulins* à eau, dont le mouvement n'eſt pas ſi facile à arrêter, comme on le préſume bien, que celui des autres.

Quoique de pareils accidents n'arrivent pas fréquemment, je tiens, néanmoins, qu'on ne ſçauroit trop chercher à les prévenir; comme, en donnant ordre aux officiers Negres d'engager & même d'obliger ceux qui font paſſer les *Cannes* aux *Moulins*, à fumer, ou à chanter, pour les empêcher de s'endormir.

Les *Cannes* ayant été preſſées deux fois, on les met de côté, pour être, enſuite,

transportées dans une grande *Case* (*a*), où on en fait des piles ou monceaux pour les conserver; & elles servent à faire le feu sous les premieres chaudieres. Pour les secondes, on les chauffe, ordinairement, avec du gros bois, pour avoir un feu plus violent & plus continuel, qui puisse achever la cuisson du *Sucre*.

La derniere chose qui reste à observer, par rapport aux *Moulins* à *Sucre*, c'est qu'on ne sçauroit avoir assez soin de les tenir extrêmement propres, en les lavant souvent, de même que le Laboratoire; car si l'un ou l'autre est sale ou gras, le jus qui sort des *Cannes* a ces mêmes défauts.

(*a*) Une *Case* est un bâtiment couvert de feuillages & de roseaux, soutenu par plusieurs poteaux, pour défendre du soleil & de la pluie ce qu'on y renferme.



CHAPITRE V.

Du Laboratoire à Sucre, & de ses Ustenciles.

Le *Laboratoire à Sucre* eſt un grand bâtiment à rez de chauſſée, couvert d'un toît, comme une grange, & qui eſt contigu au Moulin. Là ſont maçonnées les chaudieres, pour recevoir le ſuc des *Cannes*, le purifier, & le réduire en *Sucre*, par le moyen de la cuiſſon. Il y a cinq de ces chaudieres dans chaque *Laboratoire*.

Il y a de ces bâtiments, qui ont depuis trente jusqu'à quarante-cinq pieds en largeur, & ſoixante à ſoixante & dix en longueur; mais ordinairement un *Laboratoire* de cinq chaudieres, monté en pignon, doit toujours avoir, au moins, quarante pieds de largeur en dedans, & cinquante-cinq pieds de long, afin d'y avoir toutes les commodités néceſſaires.

Après qu'on y a maçonné les cinq chaudieres, on laiſſe un chemin de huit à neuf pieds de large, qui forme un paſſage pour les Eſclaves, & pour y poſer en même

temps les vaſes où on met le *Sucre*, ſortant de la derniere chaudiere, afin qu'il ſe refroidiſſe avant que d'être mis dans les barriques. Une partie du reſte de l'eſpace oppoſé eſt creuſé en terre, de la profondeur de cinq à ſix pieds, & revêtu, dans le fond, de même qu'aux côtés, d'une maçonnerie: c'eſt ce qu'on appelle la cîterne, qui eſt deſtinée à recevoir le ſyrop qui y découle des barriques, & que l'on en retire par le moyen d'une ouverture en guiſe de porte. Au deſſus de cette cîterne, on poſe des ſoliveaux, de trois à quatre pouces en quarré, éloignés, l'un de l'autre, de ſix pouces, ſoutenus par deux groſſes poutres adoſſées à la maçonnerie, & élevés à un demi-pied au deſſus du niveau de l'aire de la cîterne.

C'eſt ſur ces ſoliveaux qu'on poſe les barriques de *Sucre* brut, pendant qu'il ſe purge, c'eſt-à-dire, pendant que le ſyrop qui eſt joint au grain de *Sucre*, s'en ſépare, & tombe dans la cîterne; & c'eſt ce ſyrop que les Planteurs vendent aux Anglois, qui en font le Rum.

Les bouches des fourneaux, pour les chaudieres, ſont en dehors du *Laboratoire*, & l'on obſerve qu'elles ſoient toujours ſous le vent. Elles doivent être hautes & bien percées, afin que la fumée & les exhalai-

ſons, qui s'élevent des chaudieres, aient la liberté de ſortir, à l'aide de l'air, qui entre par les portes & les fenêtres du *Laboratoire.* Le tout eſt fait de maçonnerie.

Des Chaudieres.

Les *Chaudieres* different entre elles de grandeur, c'eſt-à-dire, qu'elles diminuent de diametre & de profondeur, à meſure qu'elles approchent de celle où le *Sucre* reçoit ſa derniere cuiſſon.

La premiere, qui eſt la plus grande, a, au moins, quatre pieds de diametre, & cela va en diminuant jusqu'à la derniere, qui eſt la plus petite, & qui n'a que deux pieds & demi. Elles ſont maçonnées toutes de niveau.

Il faut encore obſerver qu'on doit avoir, dans chaque *Laboratoire*, un double de chaudieres en réſerve, pour ſuppléer, à l'inſtant, à celles qui deviennent défectueuſes. Elles ſont toutes de cuivre rouge; & la plus grande peſe environ trois cents livres; les autres, par conſéquent, à proportion.

A un pied ou deux des chaudieres, il y a une auge continue, faite de carreaux, dans laquelle on met l'écume du *Sucre*, à meſure qu'on l'enleve avec les écumoires, afin qu'elle s'écoule dans un réſervoir qui lui eſt deſtiné.

Les ustenciles du *Laboratoire* consistent en rafraîchissoirs à bec de corbin, en cuillers, écumoires, caisses à passer, blanchets, barils à lessive, poinçons, coûteaux à *Sucre*, formes, pots, & canots.

Des Rafraîchissoirs. Les *Rafraîchissoirs* à bec de corbin, sont faits de cuivre rouge, & ronds, & sont destinés à mettre le *Sucre* dans les formes.

Des Cuillers. Les *Cuillers*, qui sont de même métal, sont rondes, à peu près comme la forme d'un chapeau. Elles ont huit pouces de diametre, & six à sept pouces de profondeur, & sont garnies au bord, en dehors, d'un cercle de fer, qui se termine en douille ou godemichi, dans lequel on fait entrer un manche, d'un bois flexible, de cinq pieds de long. Elles servent à transvaser le *Sucre* d'une chaudiere à l'autre.

Des Ecumoires. Les *Ecumoires* servent à enlever les écumes, & les autres ordures qui sont dans le *Sucre*, & que la cuisson fait monter à la superficie. Elles ont depuis neuf jusqu'à douze pouces de diametre, & ont un manche de cinq pieds de long.

De la Caisse à passer. La *Caisse à passer* a quatre pieds de long, sur deux pieds & demi de large. Sa profondeur est de quinze à dix-huit pouces. Il faut qu'elle soit faite de bois qui ne tei-

gne point; & l'on y fait, dans le fond, autant de trous qu'on peut, avec une tariere, sur lesquels on étend un blanchet, pour y jetter le *Sucre*, qui passe dans la seconde chaudiere, après qu'il a été écumé dans la premiere, afin qu'il y dépose sa graisse & ses autres ordures.

Des Blanchets. Les *Blanchets* sont des pieces de gros drap blanc, d'une aune de large.

Il faut, en sus, avoir toujours de la lessive, dans des barils ou barriques, pour en jetter dans le *Sucre*, afin de le purifier de ses parties grossieres.

Des Poinçons. Les *Poinçons*, dont on se sert pour percer le *Sucre*, qui est dans les formes, sont de fer ou de bois dur. Ils sont de la longueur de dix à douze pouces, & d'environ un pouce à leur tête, qui est ronde & faite en bouton.

Des Couteaux. Les *Couteaux* sont des especes de spatules de bois, qui ont deux pieds & demi de long, sur deux pouces de large, dans toute leur longueur. Ils servent à remuer le *Sucre* dans les formes.

Des Formes. Les *Formes*, avec lesquelles on façonne le *Sucre*, comme nous le voyons, sont d'une terre rougeâtre.

Des Pots. Les *Pots*, qu'on fait de la même terre, sont destinés à recevoir le syrop, qui

découle du *Sucre* qui eſt dans les formes.

Les *Canots* ſont des auges, faites de bois, plus ou moins grandes, pour y faire refroidir le *Sucre*, & le mettre, de-là, dans les barriques. *Des Canots.*

Après avoir décrit tout ce qui eſt relatif au *Laboratoire*, je vais faire connoître quelle eſt la préparation du *Sucre* brut, qu'on envoie en Europe.

CHAPITRE VI.

De la préparation du Sucre brut, qu'on envoie en Europe.

PEU de temps avant que d'écraſer les *Cannes* au Moulin, il convient que les fourneaux ſoient allumés, parce que le ſuc, qui eſt déja exprimé, s'aigriroit au bout d'un jour.

J'ai dit, dans le Chapitre précédent, que les *Cannes*, ayant été paſſées au Moulin, leur ſuc en découloit, par le moyen d'un auget, dans la grande chaudiere; & c'eſt-là qu'il commence à cuire, pour ſe dégraiſſer & ſe débarraſſer de ſes parties les plus

groſſieres. Pour cet effet on jette, avec la cuiller, deux ou trois livres de chaux dans la chaudiere, & l'on remue bien le tout, pour la faire diſſoudre: mais il faut obſerver que le feu du fourneau doit être modéré, afin que le ſuc puiſſe ſe purger des principales ſaletés, qu'on enleve avec l'écumoire, & qu'on donne, enſuite, pour nourriture aux beſtiaux. De-là on le transvaſe dans la ſeconde chaudiere, dans laquelle, au moyen d'un feu plus fort, & de la leſſive qu'on y ajoute, faite de chaux & d'alun, on l'écume de nouveau & encore mieux; ce qui doit ſe faire aſſez promptement. De celle-ci, on le transporte dans la troiſieme, pour le faire cuire & écumer derechef. Cette écume, qu'on appelle *Lika*, eſt deſtinée pour les Eſclaves, qui en font une liqueur ou boiſſon très agréable, en la mêlant avec de l'eau. Il eſt à remarquer que le feu de cette chaudiere doit être plus fort que celui de la précédente, & qu'il faut, en outre, avoir un ſoin tout particulier de bien remuer le *Sucre*, pendant qu'il cuit, jusqu'à ce qu'il ſoit propre à être mis dans une quatrieme chaudiere, ou bien qu'il ait acquis la conſiſtance qu'il doit avoir, pour être mis dans les formes.

Pour connoître ſi le ſuc bouilli a acquis la conſiſtance requiſe de ſyrop, on trempe de-

dedans, le couteau de bois que j'ai décrit, & après l'avoir tiré tout couvert de ce ſuc épaiſſi, on le touche avec le pouce de la main droite, &, un inſtant après, on appuye le doigt du milieu ſur le pouce pour voir ſi le *Sucre* file entre deux; s'il file, & que le filet ſe rompe près du doigt, il eſt alors à ſon degré de perfection.

Il y a encore un autre ſigne presque aſſuré, pour déterminer ce degré de cuisſon. Si le ſuc fait beaucoup de petites perles ſur la cuillier, pendant qu'on le remue, & qu'elles ſoient de la même couleur du Syrop, on conjecture auſſi qu'il eſt au point requis.

Quand on juge que le Syrop eſt presque cuit, on y jette quelques gouttes d'huile d'olive, ou un petit morceau de beurre, afin d'empêcher qu'il ne s'éleve & ne s'écoule hors de la chaudiere.

Dès qu'il eſt bien cuit, on le jette dans les rafraîchiſſoirs, puis on le remue un inſtant pour lui faire prendre également le grain partout; & on l'y laiſſe, enſuite, jusqu'à ce qu'il ſe ſoit formé une croûte au-deſſus. La croûte étant faite, on le remue une ſeconde fois, pour aider à le durcir; &, quand il eſt bien dur, on le caſſe alors en pieces, & on le met dans les barriques, que l'on poſe, enſuite, ſur

les ſoliveaux de la cîterne, pour que le ſyrop en puiſſe découler. On appelle, dans le pays, le deſſus de cette cîterne, *Barbecot.*

Des Douves des Barriques. Les *Douves des Barriques*, dont on ſe ſert pour mettre le *Sucre*, viennent la plupart d'Europe en bottes, & on les monte ur chaque Plantation, avec les cercles du pays; parce qu'il y a toujours une couple de bons Tonneliers Negres, qui ne ſont employés qu'à ce travail: &, quoiqu'ils ne les ſerrent pas exactement, pour que le *Sucre* puiſſe ſe purger par les fentes, ils font encore des trous dans le fond, pour que le ſyrop s'en ſépare plus vîte.

On compte que chaque Barrique de *Sucre* brut, fait & enfutaillé, étant ſec & bien purgé, peut peſer depuis ſept jusqu'à huit cents livres, ſans compter la tare de la Barrique.

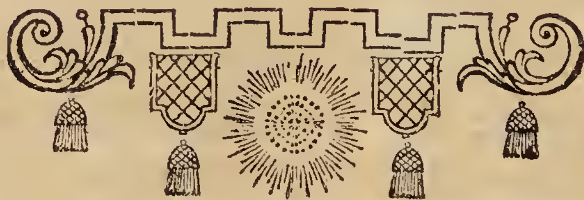
Tout ce que je viens de dire de la préparation du *Sucre*, peut, je crois, ſuffire, pour qu'on s'en puiſſe former une juſte idée. Si je ne ſuis pas entré dans le détail de la Raffinerie, c'eſt, parce qu'elle eſt aſſez connue en Europe, & qu'elle eſt interdite à *Surinam*; & que tout le *Sucre*, qu'on y fait, doit ſortir brut du pays.

Ce que j'ai encore à faire remarquer, tant au ſujet des Moulins que des Laboratoires, c'eſt qu'un Moulin à eau expédie beaucoup plus de Cannes en très-peu de temps, que celui où l'on employe des beſtiaux. Il en eſt de même des Laboratoires, qui ont cinq ou ſix chaudieres, d'avec ceux qui n'en ont ſouvent que trois: car il faut ſçavoir, que, dès que la premiere chaudiere eſt vuide, on la remplit, tout de ſuite, de nouveau jus de Cannes, & que cela ſe répete alternativement ainſi, de la ſeconde à la troiſieme; de ſorte, que plus on en a, & plus on fait de *Sucre* & beaucoup plus vîte; puiſqu'aucune ne reſte vuide, pendant qu'on paſſe les Cannes au Moulin.

Quant à la quantité de *Sucre*, qu'on peut retirer d'une Piece de Cannes, on ne ſçauroit au juſte la déterminer; parce que, quoique cela dépende en partie de la bonté du terrein, la ſaiſon y contribue beaucoup; car plus elle eſt ſeche, & plus les Cannes ont de ſubſtance épurée & prête à ſe convertir en *Sucre*. Quand elles ſont en parfaite maturité, elles rendent auſſi infiniment plus que quand elles n'y ſont pas encore arrivées. Toutes circonſtances qui font des différences ſi conſidérables, qu'un *Akker* de *Can-*

nes ne produit, bien ſouvent, que deux Barriques, pendant qu'il y en a qui en rapportent depuis trois jusqu'à cinq. Ce qui prouve qu'un nouveau Planteur à *Sucre* ne ſçauroit trop faire attention à toutes les remarques que j'ai faites à ce ſujet. Bien entendu, que j'écris ici plus pour les Européens que pour les habitués dans le pays, ou les Créoles, qui ſont au fait, ſans doute, de toutes ces obſervations; mais qui pourroient avoir leurs raiſons pour n'en pas inſtruire les étrangers nouveaux venus.

N'ayant, jusqu'ici, rien omis de toutes les opérations, depuis la culture des Cannes jusqu'aux plus petites minuties du Laboratoire; je vais, maintenant, paſſer au Distillatoire, dans lequel on prépare la liqueur de toutes les écumes du *Sucre*, pour l'uſage des Eſclaves.



CHAPITRE VII.

Du Diſtillatoire.

COMME l'écume de la premiere & ſeconde chaudiere eſt deſtinée aux beſtiaux, celle qu'on retire de la troiſieme, de la quatrieme & de la cinquieme, eſt jettée dans l'auget du Laboratoire, qui la conduit dans un réſervoir du *Diſtillatoire*; &, lorsqu'il en eſt plein, on la transvaſe dans d'autres vaiſſeaux, qu'on couvre avec des feuillages, afin de la faire bien fermenter : ce qui ne manque jamais de ſe faire au bout de deux ou trois jours; elle bout, alors, ſe clarifie, au fond, & jette, au-deſſus, toutes les immondices dont elle étoit chargée. Huit ou neuf jours après, ſa fermentation ceſſe; on en enleve toutes les ſaletés, & on jette la liqueur, ainſi purifiée, dans un alambic, monté ſur un fourneau de maçonnerie: on n'y adapte point le chapiteau, qu'on n'y ait, premiérement, fait bouillir cette liqueur pour l'écumer de nouveau; mais, enſuite,

on le ferme, on le lute avec de la terre grasse, & l'on fait entrer l'extrêmité du conduit du chapiteau, qui peut avoir seize à dix-huit pouces de longueur, dans l'embouchure du serpentin, lequel est posé dans un grand tonneau, cerclé de fer, & placé tout proche de l'alambic. Cette seconde adaptation doit être aussi bien lutée que la premiere: le tonneau où est le serpentin, doit toujours être rempli d'eau; & l'on doit avoir soin d'entretenir, toujours, un feu modéré au fourneau.

Par cette opération on a une liqueur, qui n'est pas des plus fortes, mais agréable, que l'on met ensuite dans des *Pulles* ou cruches.

Si l'on en veut avoir une plus spiritueuse, on la rectifie, en remettant cette premiere distillation dans le même alambic, après en avoir retiré le *Caput mortuum*; & l'on recommence la même opération, dont on retire une véritable eau-de-vie, qu'on appelle, dans le pays, *Kelduivel*, & dont les Matelots Hollandois & Anglois font un grand usage, tant pour faire du *Punch*, que pour la boire en nature. C'est aussi la liqueur la plus ordinaire des Negres, & qu'ils aiment tellement, que, pour peu qu'un Plantage soit bien dirigé, le Propriétaire est obligé d'en avoir, pour en don-

ner, de temps en temps, à ſes Eſclaves, ſurtout dans les mauvais temps où ils font de pénibles ouvrages. On en vend, communément, la cruche cinq florins de Hollande.

Pour prouver, maintenant, que ce n'eſt pas peu de choſe que de commencer une nouvelle Plantation à *Sucre*, voici le détail, à peu de choſe près, d'une qui fournit deux à trois cents barriques de *Sucre* par an; même avant que de l'avoir portée à ce degré.

Je ſuppoſe, dans une pareille Plantation, quatre-vingts Eſclaves, au moins, que j'évalue au plus bas à quatre cents florins, l'un dans l'autre. On verra que la totalité s'en monte à trente-deux mille florins de Hollande. Ajoutez à cette ſomme cinquante mille autres florins pour le *Moulin*, le *Laboratoire*, & le *Diſtillatoire*; cela formera une ſomme de quatre-vingt-deux mille florins, qui font cent ſoixante-quatre mille livres, argent de France. Qu'on ajoute, encore, à cette ſomme, les autres bâtiments que j'ai décrits, & calculés aux environs de trente mille florins, on ne pourra disconvenir que toutes ces ſommes réunies, ne ſoient plus que ſuffiſantes, pour faire une brillante fortune à beaucoup d'honnêtes gens, qui n'en deſireroient pas

plus pour paſſer la vie gracieuſement. Voilà, cependant, les fraix auxquels doit, pour le moins, s'attendre un nouveau Planteur à *Sucre*; ſans y comprendre l'entretien de tous ſes Eſclaves, ni les Domeſtiques blancs, dont il a beſoin, pour veiller à tous les travaux qu'exige un pareil établiſſement.

Mais, ce que je ne ſçaurois trop recommander à un Propriétaire, c'eſt de voir tout par lui-même, autant qu'il lui eſt poſſible, & de ne pas s'en rapporter toujours à ſes Directeurs.

Il ne doit pas, non plus, entreprendre trop de travail à la fois; mais faire chaque choſe en ſon temps, & ne point en abandonner un pour en commencer ou finir un autre; ce qui n'arrive que trop ſouvent: parce que, pendant ce temps-là, le premier périt, & c'eſt toujours à recommencer. Ces pertes de temps ſont preſque toujours irréparables, & entraînent après elles de mauvaiſes ſuites; pendant, qu'au contraire, s'il tient un bon ordre parmi ſes Eſclaves, il ne peut manquer, à la fin de l'année, de recueillir le produit de ſes travaux, & de voir régner l'union dans ſon Domeſtique, qui eſt la principale ſource de ſa Fortune.

CHAPITRE VIII.

Description de l'Arbre à Caffé.

QUOIQUE le *Caffé* n'exige pas, à beaucoup près, les mêmes fraix, ni une culture auſſi laborieuſe que le Sucre; je ne crois pas moins néceſſaire d'en donner la Deſcription, tant pour ſatisfaire les curieux, & éviter leurs reproches, que pour inſtruire ceux qui voudront entreprendre d'en faire commerce.

L'arbre, qui le porte, peut croître jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds; mais comme il ſeroit trop difficile d'en recueillir le fruit, on ne lui laiſſe que celle de ſix à ſept pieds, par le ſoin qu'on a de lui couper la couronne, dès qu'il monte au-delà de la grandeur qu'on lui a deſtinée.

Les branches, que cet arbre fournit, ſont fort ſouples, & couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fine; & le diametre de ſon tronc n'excede pas cinq à ſix pouces: ce qui prouve la bonté de la méthode qu'on a de borner ſa hauteur, ſans quoi

on risquerοit de détruire l'arbre, en voulant en recueillir le fruit. Ses feuilles ſont oppoſées, & rangées deux à deux, de maniere que les deux d'un côté forment une croix avec les deux de l'autre : elles reſſemblent à celles du Laurier ordinaire ; & ſont toujours vertes, liſſes & luiſantes en-deſſus, pâles en-deſſous, & n'ont point d'odeur. Elles n'ont qu'une côte, ſaillante des deux côtés, qui s'étend dans toute leur longueur, & de laquelle partent pluſieurs petites nervures, qui ſe répandent ſur les côtés.

Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles, au nombre de quatre ou cinq, ſoutenues, chacune, par un pédicule court. Elles ſont blanches, quelquefois d'un rouge-pâle, odorantes, & d'une ſeule piece, en forme d'entonnoir ; partagées, le plus ſouvent, en cinq découpures, comme le Jasmin d'Eſpagne, mais plus courtes. Leurs étamines ſont blanches, & au nombre de cinq : en quoi elles different de la fleur du Jasmin, qui n'en a que deux. Leur calice eſt verd, découpé inégalement en quatre parties ; d'où s'éleve un piſtil, auſſi verd, fourchu, placé dans le fond, & dont la partie inférieure, ou l'embryon, qui ſoutient la fleur, ſe change en un fruit ou baye molle, verte d'abord, enſuite rouge,

&, enfin, d'un rouge obſcur ou foncé, dans ſa parfaite maturité. Ce fruit eſt de la groſſeur d'un bigarreau, & a, à ſon extrêmité, une foſſette ou eſpece de nombril, ou plutôt un mamelon tendre. Sa chair eſt mucilagineuſe, pâle, & d'un goût fade; mais en ſéchant elle devient un peu acide, & d'un goût déſagréable. Cette chair ſert d'enveloppe commune aux deux feves, qui ſont les grains ſi connus ſous le nom de *Caffé*. Ce fruit, comme on vient de le voir, ne peut gueres être mieux comparé qu'à une ceriſe fort adhérente à la branche.

On prétend qu'un *Arbre à Caffé* produit, à l'âge de cinq à ſix ans, dix livres de fruit, que l'on réduit à la moitié, lorſque la chair & les enveloppes en ſont ſéparées, & que les feves ſont en état d'être miſes dans les barriques. Ce qui ne paroît pas d'un grand rapport: mais il faut ajouter qu'il porte deux fois l'année, & qu'on recueille ſon fruit au mois de Mai ou Juin, pour la premiere fois, & pour la ſeconde, au mois d'Octobre ou de Novembre.

Cet Arbre n'eſt d'ailleurs nullement délicat; les terres maigres lui ſont même fort bonnes, & il ſe cultive ſans peine. Quand il eſt une fois parvenu à la hauteur de ſix à ſept pieds, il forme une eſpece de pyra-

mide, d'un coup d'œil fort agréable; mais, quoique ſes fleurs, dont il eſt ſouvent tout chargé, annoncent une bonne récolte, elle n'en eſt pas plus ſûre, parce que les fruits même, étant noués, ſe ſechent, ou ne viennent point à maturité.

CHAPITRE IX.

De la Culture du Caffé.

Quelques vieux Colons m'ont aſſuré que dans les premieres années, où l'on avoit commencé à cultiver le *Caffé*, il étoit défendu, ſous peine de la vie, à tous les habitants de la Colonie de *Surinam*, d'en vendre un ſeul grain aux Etrangers, ni même de leur en faire préſent, avant que de l'avoir mis dans un four, pour en faire mourir le germe, & empêcher qu'il ne ſe multipliât ailleurs. L'on m'a même ajouté, que c'eſt le pere de feu Monſieur le Comte *de Néale*, qui l'a cultivé le premier, & que c'eſt à lui qu'on eſt redevable de ce fruit, qui fait, aujourd'hui, en partie, la richeſſe de la Colonie, par la quantité prodigieuſe qu'elle en fournit, pour la con-

ſommation d'une bonne partie de l'Europe.

Dans les douze ou quinze premieres années, on a commencé par ſemer les graines, pour en faire des pépinieres de plantes, & les transplanter enſuite: voici comme on s'y prenoit. On faiſoit, premiérement, tremper les feves dans l'eau, pendant vingt-quatre heures, puis on les ſemoit dans des caiſſes remplies de bonne terre, ou dans de petites planches préparées, c'eſt-à-dire, dont la terre devoit être bien nettoyée: on les y couchoit ſur leur plat, & on les couvroit, enſuite, légérement de terre, afin que le germe eût moins de peine à la percer. On poſoit ces feves à la diſtance, les unes des autres, d'environ deux pouces, & on avoit ſoin de les arroſer au défaut de pluie. Au bout de quinze jours le germe paroiſſoit, & produiſoit une tige, comme on peut bien ſe l'imaginer, très-délicate. Quand ces tiges étoient parvenues à la hauteur de huit à dix pouces, & qu'elles commençoient à avoir des feuilles, on choiſiſſoit un temps pluvieux pour les transplanter dans le terrein qu'on leur avoit préparé, en le bêchant aſſez profondément, & en le nettoyant de toutes ſortes de racines & de mauvaiſes herbes.

L'on ſuivroit, ſans doute, encore aujourd'hui cette méthode, comme dans ces premiers tems, s'il en étoit beſoin; mais chaque Plantage eſt toujours aſſez bien pourvu de *Plançons*, (*a*) pour en fournir même à ceux qui en ont beſoin : de ſorte, que, quand on veut planter un terrein de *Caffé*, il eſt aiſé de s'en procurer ſuffiſamment de jeunes tiges.

Quand on les transplante, il faut, pour bien faire, obſerver une diſtance de dix à onze pieds, entre chaque, en quarré.

Cet arbre croît fort vîte, pourvu qu'on ait un ſoin tout particulier d'empêcher qu'il ne ſoit ſuffoqué par les mauvaiſes herbes, que la terre produit abondamment dans les pays chauds & marécageux. Pour les extirper, il faut planter dans les eſpaces de nouveaux arbres, des patates, qui les empêchent de pouſſer; d'où il réſulte un ſecond avantage, qui eſt de recueillir un légume qui ſert de nourriture aux Eſclaves.

Il faut, néanmoins, trois ans de croiſſance à un *Arbre à Caffé*, avant qu'il rapporte aſſez de fruit, pour récompenſer des fraix an-

(*a*) Nom qu'on donne en général aux jeunes plantes, qu'on tire des rejettons des vieux arbres, que l'on plante en pépinieres, pour en avoir quand on en a beſoin.

nuels ; mais après ce temps il porte, d'année en année, en augmentant, du moins jusqu'à ſix ans, qu'il reſte, alors, dans ſon même état de production ; &, à l'âge de trente ou quarante ans, il dépérit de lui-même.

Lorsque ces arbres ſont encore jeunes, & qu'il en meurt quelques-uns, on a ſoin de les remplacer par de nouveaux, pour ne point perdre de terrein. Mais ſi une Piece à *Caffé*, de mille ou deux mille arbres, portant fruit, vient à ſe deſſécher, (comme cela s'eſt vu) il n'y a point d'autre reſſource que d'en arracher les arbres morts, pour être brûlés. On laiſſe enſuite repoſer toute la Piece, pendant dix, douze & même quinze ans, & elle devient une eſpece de Savanne, propre à nourrir des beſtiaux. Ce qui la nourrit, pendant ce temps-là, & la rend bonne à être bêchée de nouveau, & très-propre à y planter du *Cacao* ou du *Coton*.

Paſſons, maintenant, à la Deſcription du Bâtiment où le *Caffé* ſe doit préparer, pour être mis en barriques, & envoyé en Europe.

CHAPITRE X.

Description de la Loge à préparer le Caffé.

La *Loge à Caffé* est un bâtiment de soixante & dix à quatre-vingts pieds de long, sur trente ou quarante de large, élevé sur un pied de briques, avec deux greniers de toute la longueur de la bâtisse. Il y a, de chaque côté, dans le bas de cette *Loge*, des especes de tiroirs, de cinq à six pieds de long, pour y sécher le *Caffé*. Ces tiroirs, ou *Schuyff-bakken*, comme on les appelle dans le pays, sont posés sur des coulisses, de maniere, qu'on peut les faire sortir de la *Loge*, quand il fait beau temps, & les faire rentrer, tout de suite, quand il pleut.

Il y a dans chaque grenier, & de chaque côté, quinze ou vingt fenêtres, afin que l'air y puisse assez pénétrer, pour que le *Caffé* ne s'échauffe ou ne germe point.

Chaque *Loge* doit être munie de deux rangées de mortiers faits avec deux grandes pieces de bois, de vingt-cinq à trente pieds de long, dans lesquelles on creuse

ſe des trous aſſez larges & aſſez profonds, pour y piler le *Caffé*. Elle doit avoir auſſi tous les uſtenciles néceſſaires pour le préparer: comme Moulins, pour le vanner; Pelles de bois, pour le remuer, pendant qu'il eſt dans les greniers; différentes eſpeces de Paniers, &, enfin, des Pilons de bois, pour les ſusdits Mortiers.

Il doit y avoir auſſi une grande balance & différents poids, pour prendre la tare des barriques, & enſuite les peſer quand elles ſont pleines. Et, par devant cette Loge, il faut un ou deux grands *Séchoirs*, (*a*) afin de profiter du beau temps dans la récolte.

Il y a encore un autre petit bâtiment, à côté de la Loge, où l'on tient un Moulin, par lequel on fait, premiérement, paſſer le *Caffé*, nouvellement cueilli des arbres, pour l'écraſer & en ſéparer la pulpe & la peau rouge.

La Loge, & tout ce qui lui eſt relatif, pour la préparation du *Caffé*, peut coûter aux environs de cinquante mille florins de Hollande.

(*a*) Le *Séchoir* eſt un grand carré de quarante ou cinquante pieds, maçonné de carreaux, afin d'y étendre le *Caffé* pour le ſécher.

CHAPITRE XI.

De la Préparation du Caffé.

Pour avoir une juſte idée de la préparation de ce grain ſi connu maintenant en Europe, il faut ſçavoir qu'après qu'on en a ôté l'écorce rouge par la voie du Moulin, que j'ai décrit, & qu'on appelle dans le pays *Breek-Molen*, on le met tremper, toute une nuit, dans l'eau. Le lendemain, on l'en retire, pour l'étendre ſur les ſéchoirs, où il reſte jusqu'à ce que l'air ou le vent l'ait ſéché. Si, pendant qu'il eſt ainſi étendu, il venoit à pleuvoir, on ſe hâte, alors, de le ramaſſer en monceau, & on le couvre avec une toile cirée, pour le garantir de l'humidité.

Lorsque le *Caffé* eſt bien ſec, ou du moins qu'il le paroît, on le transporte de nouveau dans les tiroirs, afin qu'il s'y ſeche encore plus; & quand il eſt en état d'être mis dans les greniers, on l'y dépoſe, & on l'y laiſſe jusqu'à l'entiere récolte, qui dure bien deux mois, & même plus.

On a ſoin, pendant tout ce temps, de le remuer tous les jours, de peur qu'il ne s'échauffe; &, quand la récolte eſt ſur ſa fin, on le remet encore une fois, du grenier dans les tiroirs, pendant deux ou trois jours, afin qu'il ſoit parfaitement ſec. On le pile, enſuite, dans les mortiers, que j'ai décrits, pour lui ôter la derniere pellicule blanche, qui enveloppe les deux feves, qu'on en ſépare enſuite, tout-à-fait, en le vannant par le moulin.

Il y a de chaque côté du mortier, quand on pile le *Caffé*, un Negre ou une Négreſſe, qui donnent leurs coups avec tant d'égalité, d'un bout à l'autre du Bâtiment, qu'il eſt impoſſible d'entendre rien de plus meſuré, de ſorte que, pour peu que les pileurs s'amuſent à chanter, cela forme un harmonieux charivari, qui n'eſt pas moins plaiſant que le coup d'œil de tous ces ouvriers.

Quand le *Caffé* pilé a été vanné, on ſépare toutes les feves rompues d'avec les entieres; parce qu'il s'en trouve toujours quelques-unes de briſées par le pilon. Cela fait, on remet les feves entieres dans les tiroirs, pendant un jour, & pour la derniere fois; puis on les met dans des ſacs de canevas, ou des barriques, pour être envoyées en Europe.

Chaque barrique pese *netto*, depuis trois jusqu'à trois cents cinquante livres, & les sacs, depuis cent jusqu'à cent cinquante.

Ce qu'il faut observer, en dernier lieu, c'est qu'il n'est permis à aucun Planteur de vendre son *Caffé* entier, dans le pays, mais seulement les feves rompues, tant qu'il a quelque hypotheque sur son Plantage; car il doit livrer cette graine en nature aux Correspondants, avec lesquels il a contracté en Hollande. A l'égard du Sucre, en pareil cas, il n'en peut nullement délivrer dans le pays.

L'on voit par tout ce que je viens de dire, que je n'en ai point imposé, plus haut, touchant la différence des fraix d'un Plantage en *Sucre* ou en *Caffé*. Aussi, depuis que le *Sucre* a si fort baissé de prix, la meilleure partie des gens sensés, préferent aujourd'hui de former des Plantages de *Caffé*, & y trouvent beaucoup mieux leur compte.

On prétend que le *Caffé*, par les principes salins, volatils & sulphureux, qu'il contient, cause, dans le sang, une fermentation utile aux personnes repletes, pituiteuses, & à celles qui sont sujettes aux migraines.

Son usage est salutaire, quand on a fait quelque excès dans le boire & le manger. On s'en sert aussi, avec succès, dans la foi-

bleſſe d'eſtomac, le dégoût, les coliques venteuſes, la ſuppreſſion des menſtrues, l'aſſoupiſſement, & les maladies ſoporeuſes, par la vertu qu'il a de fortifier l'eſtomac, d'aider à la digeſtion, & de réveiller les eſprits animaux.

Il aiguiſe l'eſprit & le ranime lorsqu'il eſt abattu, il attenue & diſſout les humeurs épaiſſes & visqueuſes, & eſt bon, en un mot, à tous ceux dont les humeurs trop gluantes croupiſſent ou circulent difficilement. Mais auſſi il eſt très-nuiſible aux perſonnes maigres ou bilieuſes, dont les humeurs ſont trop liquides & pleines de ſels, auſſi bien qu'aux mélancoliques, dont le ſang trop épais eſt deſtitué de parties actives & ſpiritueuſes, & rempli, par conſéquent, de ſels âcres, fixes & grosſiers: car le *Caffé* diſſout, plus qu'il ne convient, les parties ſulphureuſes du ſang, & cauſe, inconteſtablement, la diſſipation des parties ſpiritueuſes; de ſorte, que, les ſels âcres du ſang étant en liberté & en mouvement, peuvent exciter pluſieurs dérangements, tels qu'une trop grande diſſolution, & une grande acrimonie, qui ſont, ordinairement, ſuivies d'hémorragies, d'hémorrhoïdes, d'inſomnies, d'éréſypeles, ou d'autres maladies de la peau, de palpita-

tions de cœur, de ſpasmes & de maladies hypocondriaques, &c.

D'où s'enſuit que les perſonnes bilieuſes, chez qui les visceres ſont extrêmement chauds, doivent abſolument s'abſtenir d'en prendre, de même que ceux qui ſont attaqués des hémorrhoïdes, & ſujets à des hémorragies, ou autres maladies chroniques.

Le trop grand uſage du *Caffé* eſt auſſi très-nuiſible aux femmes enceintes, parce qu'il eſt capable de procurer l'avortement; d'où je conclus qu'il eſt pernicieux à tous ceux qui ſont d'un tempérament ſenſible, ardent, ſec, bilieux, &, qu'en général, même, ſon trop grand ou trop fréquent uſage eſt dangereux, ſur-tout lorsqu'on le prend ſans lait.

CHAPITRE XII.

Deſcription du Cacao.

Le *Cacao* eſt le fruit d'un arbre, appellé, communément, *Cacaoyer*, qui eſt auſſi commun en Amérique, que le *Caffé*

l'eſt en Arabie. L'on prétend, même, qu'il croît naturellement & ſans culture, dans certaines parties de l'Amérique, & qu'on en trouve des forêts entieres.

Cet arbre, qui eſt, à-peu-près, de la hauteur d'un Cerifier, differe, quelquefois, en grandeur & en groſſeur, ſelon la qualité du ſol où il a été planté. Il ſe partage en rameaux de la groſſeur du bras, lesquels ſe ſubdiviſent en d'autres, toujours de plus petits en plus petits. Ses feuilles ſont alternes, membraneuſes, liſſes, pendantes, terminées en pointes, de neuf ou dix pouces de long, & aſſez ſemblables à celles du Citronnier : elles ſont d'un verd-clair en-deſſous, & d'un verd-foncé en-deſſus, renflées, ou épaiſſes des deux côtés, & ſoutenues par une queue longue d'un pouce. L'arbre n'en eſt jamais dépouillé; parce que, dès qu'il en tombe quelques-unes, il en revient d'autres. Il eſt auſſi chargé, en tout temps, d'une multitude de fleurs, extrêmement petites, tant ſur les gros rameaux que ſur le tronc même; mais beaucoup plus vers les deux ſolſtices, qu'en toute autre ſaiſon : ce qui pourroit me faire dire, qu'il produit toute l'année du fruit, quoiqu'on n'en faſſe que deux récoltes en différents temps.

Ces fleurs ont le pédicule grêle, un peu velu, & long d'un demi-pouce, même plus. Avant que de s'épanouïr, elles ont la forme d'un bouton à cinq angles, qui eſt long d'environ trois lignes, & pâle: elles ſont, en s'ouvrant, composées de cinq petites petales, disposées en roſe, d'un jaune-pâle, presque de la figure d'un cœur, & à peine larges d'une ligne. La baſe de chaque petale eſt courbée, extérieurement, creuſe, à ſa naiſſance, en forme d'une petite coquille, & marquée de petites pointes d'un rouge-brun. Leur calice eſt composé de cinq petites feuilles étroites, pointues, duquel s'éleve un piſtil enfermé dans une eſpece de tuyau, découpé en pluſieurs lanieres, & accompagné de pluſieurs étamines réfléchies, pâles, & garnies de ſommités de la même couleur. Beaucoup de ces piſtils avortent & tombent; & ceux qui reſtent ſe changent en un fruit, de la forme d'un concombre, long de ſept à huit pouces, pointu par le bout, & partagé, dans toute ſa longueur, comme les cantaloupes, ou, pour mieux dire, ayant cinq ou ſix côtes ſaillantes, comme de certaines eſpeces de melons. Ce fruit, qui eſt parſemé de verrues, eſt d'un verd blanchâtre, d'abord, jaunâtre, lorsqu'il commence à en-

trer en maturité, & d'une couleur d'écarlate foncée, lorsqu'il eſt entiérement mûr, mais parſemé, cependant, de petits points jaunâtres: ce qui ſe doit entendre de l'écorce.

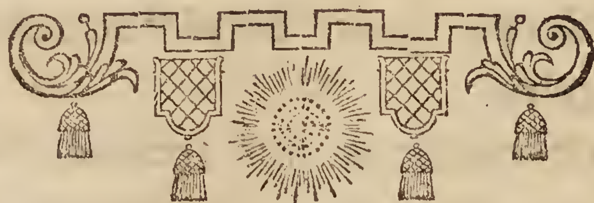
Il eſt attaché à un pédicule, long d'un pouce, qui n'eſt pas plus gros qu'une plume d'oie. De ſorte que, pour peu que l'on conſidere la groſſeur de ce fruit, il y a lieu d'être ſurpris qu'il provienne d'une ſi petite fleur, puiſqu'il y en a qui ont huit pouces de longueur, ſur quatre de diametre. Auſſi, la Nature toujours ſage, par la direction du Souverain Etre, les a-t-elle placés ſur le tronc & ſur les groſſes branches, parce que, s'ils venoient ſur les petits rameaux, ceux-ci romproient infailliblement, & les trois quarts du fruit ſeroient perdus.

Lorſqu'on le coupe transverſalement, on y remarque deux écorces, dont la premiere, ou l'extérieure, eſt épaiſſe de trois quarts de pouce, & jaunâtre, & l'intérieure blanchâtre, mais extrêmement mince & plus tendre.

Ce fruit contient une trentaine d'amandes, un peu plus groſſes, chacune, qu'une olive, & qui ont, à-peu-près, la figure d'une moitié de cœur.

Elles ſont luiſantes, unies, d'un violet très-clair, & ſe partagent en pluſieurs lobules, lorſqu'on les preſſe entre les doigts. Chacune de ces amandes eſt couverte d'une ſubſtance mince, ou plutôt d'une pulpe blanche, ſucculente & douceâtre, & d'une petite peau membraneuſe & rouſſe.

Ces amandes ſont huileuſes & un peu ameres; & l'on en diſtingue, dans le Commerce, de deux principales ſortes: la premiere, le gros & le petit *Caraque*, & la ſeconde, le gros & petit *Cacao* des Iles, ou de *Surinam*. Le *Caraque* eſt celui qui croît à *Nicaragua*, dont le goût eſt plus agréable, à ce qu'on prétend, que celui des Iles, qui eſt plus huileux & plus gras. Ce qui les peut faire diſtinguer, l'un de l'autre, c'eſt que le *Caraque* eſt plat, grand, & reſſemble aux feves de marais; & que celui de *Surinam* eſt petit, compacte & peſant. Paſſons, maintenant, à ſa culture, & à ſa préparation.



CHAPITRE XIII.

De la Culture du Cacao.

COMME le *Cacao* a fait, & fait encore un objet considérable de Commerce, dans diverses Colonies de l'Amérique, aussi apporte-t-on beaucoup de soin à sa Culture, comme on le verra par la description suivante.

Pour former une *Cacaoyere* (*a*), il faut choisir un terrein, non seulement qui n'ait jamais servi, mais qui soit encore à l'abri des vents, afin que les arbres, jeunes ou vieux, ne soient point exposés à être déracinés par la violence des ouragans; ce qui arriveroit, indubitablement, parce qu'ils n'ont que quelques racines foibles & superficielles.

Les *Cacaoyers* se plaisent dans les lieux plats & humides, & au milieu des bois qu'on a brûlés, pour défricher l'emplacement: & si je dis qu'il leur faut un terrein

(*a*) Nom qu'on donne à un terrein, qui ne produit que des arbres à *Cacao*.

qui n'ait jamais fervi, c'eft que ces arbres demandent tout le fuc & toute la graiffe du fol; car, fi on les place dans une terre qui a déja produit d'autres plantes, il eft incontestable qu'ils ne deviendront jamais fi beaux, ne dureront pas fi long-temps, & ne produiront jamais de fi beaux fruits, ni en fi grande abondance, que fi on les plante dans une terre-vierge, légere, profonde, graffe, & même un peu graveleufe : ce qui eft encore fondé fur ce qu'ils ne pouffent, comme je l'ai dit, que de très-foibles racines, dont la principale n'eft gueres plus groffe que les autres, & qu'elles ne pénetrent toutes en terre, qu'autant qu'elles trouvent de facilité à y entrer, pour en tirer la fubftance qui leur eft néceffaire pour leur nourriture.

Dans les premiers temps de la culture de ce fruit à *Surinam*, on a dû en ufer comme avec le *Caffé*, c'eft-à-dire, fe fervir des amandes, ce qui retardoit le produit; mais, aujourd'hui, qu'on eft parvenu à en avoir en affez grande abondance dans la Colonie, il n'y a point de Planteur en *Cacao*, qui n'en conferve des Pépinieres, foit pour lui, ou pour faire plaifir à fes amis, qui veulent former une *Cacaoyere*.

Après que le terrein, destiné pour ces arbres, est bien nettoyé & préparé, c'est-à-dire, que toutes les racines des bois abattus en sont tirées, & la terre béchée & rendue unie, on tend une corde, de la longueur du terrein, pour y former une ligne, sur laquelle on met les jeunes plantes en terre, à une distance de huit, à neuf ou dix pieds, l'une de l'autre; & l'on releve le cordeau, pour en faire une pareille, observant qu'elle lui soit parfaitement parallele, & que les arbres, ou jeunes plantes, y soient plantés en quinconce, c'est-à-dire, en échiquier; ce qui est, à ce qu'on prétend, la meilleure maniere de former des *Cacaoyeres*, pour que les arbres profitent davantage.

Premiérement, ils demandent une terre abondante en suc, parce qu'ils produisent deux fois l'année; & secondement, il leur faut un terrein spacieux, tant pour étendre librement leurs branches, que pour y trouver suffisamment de nourriture. On a soin de faire les rangées les plus droites qu'il est possible, & à la distance que j'ai dite, afin de voir avec plus de facilité le travail des Esclaves, & pour que, dans les récoltes, on soit moins exposé à laisser du fruit aux arbres; parce qu'en le cueillant on peut suivre, d'allée en allée, sans se tromper.

Si les *Cacaoyers*, comme je l'ai fait remarquer plus haut, ſont fort délicats, les jeunes plantes, comme on doit le préſumer, le ſont encore plus; c'eſt pourquoi il faut avoir un ſoin tout particulier de les mettre à l'abri du ſoleil, parce qu'il leur eſt pernicieux, en ce qu'il les brûleroit. Pour cet effet, il faut planter, dans chaque allée, de la racine de manioc, ou caſſave; parce que cette plante, s'élevant elle-même en arbriſſeau, leur porte aſſez d'ombre, pour les préſerver de l'ardeur du ſoleil. Ce qui procure, en même temps, le double avantage de tirer parti du terrein vuide, qu'on a laiſſé dans les allées, pour recueillir une racine, dont il eſt impoſſible ni de ſe paſſer ni d'avoir trop; outre, qu'elle empêche les mauvaiſes herbes de croître, & celles-ci ſont nuiſibles à ces jeunes arbres, tant pour les racines que pour les feuilles; je dis pour les feuilles, parce qu'elles ſont remplies d'inſectes, qui montent aux arbres, les rongent & les font mourir en peu de jours. Malgré cette précaution, cela n'empêche pas qu'on ne doive avoir celle de ſarcler continuellement, jusqu'à ce que la caſſave, étant devenue aſſez grande, couvre entiérement la terre, & étouffe les mauvaiſes herbes qui voudroient encore pouſſer.

Quand la caſſave eſt mûre, on l'arrache, parce qu'alors les *Cacaoyers* peuvent avoir, environ, quatre pieds de hauteur, en ſuppoſant qu'ils euſſent aux environs de deux pieds, quand on les a plantés; car il faut près de quatorze mois à une amande, miſe en terre, avant qu'elle produiſe un arbriſſeau de vingt pouces de haut. Après la caſſave on peut encore planter des teyes ou ignames, & de cette maniere on profite toujours des intervalles.

Comme cet arbre a la propriété de croître naturellement en forme de couronne, on prétend que ſi l'on n'y touchoit point, il en formeroit pluſieurs rangs, les uns au deſſus des autres; mais, comme elles nuiroient à la premiere, qui eſt la principale, on a ſoin de couper, à meſure, les branches ſuperflues, pour réduire l'arbre à une ſeule, qui fait ſa beauté, comme ſon utilité. Ceux qui ne veulent cependant pas ſe donner cette peine, attendent que l'arbre porte du fruit, pour les ébrancher; mais il eſt à craindre que cela ne porte préjudice au premier.

Ces arbres commencent à fleurir à deux ans & demi, & l'on prétend qu'ils ſont dans leur pleine force, ou dans tout leur rapport, à la cinquieme ou ſixieme année;

mais ils ſont ſujets à tant d'événements, qu'on ne ſçauroit bien fixer leur produit. A l'âge de trois ans leurs branches ſont ſi chargées de feuilles, qu'elles couvrent tout l'eſpace qui eſt entre elles; & celles qui tombent, pour faire place, tout de ſuite, à d'autres, ſont en aſſez grande quantité pour occuper & couvrir toute la terre, &, par conſéquent, empêcher les mauvaiſes herbes de pouſſer. Il y a de ces arbres qui portent, depuis deux jusqu'à deux cents cinquante coſſes, dont chacune renferme entre les vingt & trente amandes: or, comme il faut aux environs de trois cents amandes, bien ſeches, pour le poids d'une livre, il eſt aiſé de faire, à-peu-près, le calcul du produit d'un ſeul arbre.



CHAPITRE XIV.

De la Récolte du Cacao, & de sa Préparation.

LORSQUE les cosses, dans lesquelles les graines de *Cacao* sont renfermées, deviennent jaunes ou d'un rouge foncé, c'est un signe assuré qu'il est mûr, ou du moins qu'il est prêt à le devenir, ce qui arrive ordinairement quatre mois après la chûte des fleurs. On envoie alors les Negres les plus capables cueillir toutes les cosses qui sont mûres, parce qu'ils ne doivent point toucher à celles qui ne le sont pas encore, non plus qu'aux fleurs. Ces Negres prennent, pour cet effet, des gaules, ou, pour mieux faire, ils tordent la queue du fruit pour la rompre; & quand ils en ont des paniers pleins, ils les mettent en pile sur la place, & les y laissent ainsi pendant quelques jours: ensuite on fend les cosses, par le milieu, dans leur longueur, pour en tirer les amandes, qui sont environnées d'une pulpe, qu'on en détache sans beaucoup de peine; après quoi on les

remet dans les paniers, pour les transporter à la maiſon. Auſſitôt qu'elles y ſont arrivées, on les vuide dans les tiroirs, ou *Schuyff-Bakk*, de la *Loge à Caffé*, & on les couvre de feuilles de Bananes, ou de *Baliſiers*, (*a*) & de quelques nattes, ou, ce qui eſt encore mieux, avec des planches, pour leur faire éprouver une eſpece de fermentation.

On laiſſe, en cet état, ces amandes, pendant trois ou quatre jours, obſervant, pendant ce temps, de les faire remuer & retourner une fois par jour, afin qu'elles puiſſent mieux reſſuer également : opération qui leur fait perdre la couleur blanchâtre qu'elles avoient en ſortant de la coſſe, & les fait devenir d'un rouge obſcur, couleur à laquelle on reconnoît qu'elles ont aſſez reſſué. Plus le *Cacao* reſſue, plus il perd de ſa peſanteur, en perdant de ſon amertume; mais auſſi, s'il ne reſſue pas aſſez, il en eſt plus amer, ſent le verd, & germe quelquefois.

Lorſque le *Cacao* a bien reſſué, on le

(*a*) Les feuilles des *Baliſiers* ont, environ, quatre pieds de long, ſur vingt pouces de large. Elles ſont d'un verd ſatiné, & ſe tortillent en forme de cornet, mais ſe développent & s'étendent facilement.

fait sécher au soleil, sur des claies, ou bien dans les mêmes tiroirs, où on l'avoit ci-devant mis; & l'on a soin de le retourner également tous les jours, & de le garantir de la moindre humidité, qui le gâteroit infailliblement. Trois ou quatre jours de soleil, ou de vent, suffisent pour le sécher entiérement. Après quoi on le met dans des sacs de toile, ou bien dans des barriques.

Ce sont ces mêmes graines de *Cacao*, ainsi préparées, qu'on envoie en Europe, & que les Epiciers, ou Droguistes, qui les vendent, distinguent, comme je l'ai dit dans le Chapitre précédent, en gros & petit *Caraque*, ou gros & petit *Cacao* des Iles; distinction qui ne résulte que de la différente préparation, comme de la différente grosseur de ces amandes; car il n'existe pas, réellement, deux especes d'arbres de *Cacao*.

On préfere en Espagne & en France celui qu'on nomme *Caraque*; mais en Allemagne & dans tout le Nord, on est d'un goût tout opposé: on y préfere celui des Iles, quelque peu de différence qu'il y ait entre eux, puisqu'elle n'oblige qu'à augmenter ou diminuer la dose du Sucre, pour en corriger le plus ou le moins d'a-

mertume. Quant aux différences de grosſeur, elles ne proviennent, comme je crois l'avoir dit, que de la nature du ſol, & du plus ou moins de ſoin qu'on prend à le cultiver.

Ce qui peut néanmoins donner quelque primauté au *Caraque* ſur le *Cacao*, petit ou gros, c'eſt la méthode qu'ont priſe quelques Planteurs, depuis quelques années, de le terrer, c'eſt-à-dire, de le couvrir de quelques pouces de terre, pendant qu'on le fait reſſuer; nouvelle préparation qui lui donne toute la bonne qualité qu'on peut exiger, & que j'ai cru devoir rapporter.

Ce qu'il y a d'avantageux dans la culture du *Cacao*, c'eſt qu'il y faut employer beaucoup moins d'Eſclaves que pour le Sucre ou pour le Caffé, & que les autres fraix en ſont proportionnément bien plus modiques; de ſorte que, pour peu que le *Cacao* ſoit à un prix honnête, il eſt certain qu'un Plantage de ce ſeul fruit eſt une véritable mine d'or, en comparaiſon de ceux des deux autres.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir parlé de la préparation d'un fruit tant eſtimé partout; il me reſte, pour remplir mon objet, d'inſtruire de ſes propriétés un nom-

bre infini de perſonnes, à qui elles ſont inconnues.

Il eſt conſtant que le *Cacao* contient beaucoup d'huile épaiſſe, ou de graiſſe unie à beaucoup de terre, avec une portion médiocre de ſels, ſoit acides ou âcres; d'où il réſulte un compoſé gommeux-huileux, gras & épais, duquel dépend la vertu de cette amande.

Par cette analyſe il eſt facile de conclure que le *Cacao* procure une nourriture groſſiere, ſi on le mange crud; qu'il épaiſſit, par-là, le ſang & les humeurs, & que, de plus, comme il contient beaucoup de graiſſe, il charge, naturellement, l'eſtomac, & produit, indubitablement, des obſtructions par ſon grand uſage. C'eſt pourquoi les Mexiquains, chez qui il étoit ſi fort en vogue, l'ont corrigé par l'addition de divers aromates; d'où nous eſt venu la compoſition qu'on appelle aujourd'hui chocolat, dans le détail de laquelle je n'entrerai point, parce qu'elle eſt presque univerſellement connue; je ne m'arrêterai ſimplement qu'à ſa vertu.

Quoiqu'en puiſſent dire les Auteurs, qui ne ſont pas partiſans de cette boiſſon, je ne ſçaurois disconvenir, ſans l'être plus qu'eux, que, lorsqu'on a converti le *Cacao*

en chocolat, il eſt moins nuiſible que ſi l'on en faiſoit uſage tout pur. La raiſon en eſt, que l'huile que le *Cacao* contient, ſe trouvant atténuée par le feu, à la maniere des huiles empyreumatiques, elle réſout puiſſamment les humeurs du corps, & en augmente le mouvement; effet que ne produit point la boiſſon en queſtion: car, quoique plus le *Cacao* eſt brûlé, plus il doive exciter le bouillonnement des liqueurs du corps humain; plus auſſi eſt-il atténué par la torréfaction, & tempéré par les aromates, dont il ne faut pas néanmoins que la doſe ſoit des plus grandes, & plus ſalubre doit-il être dans les cas ſuivants.

On ne pourra pas me diſputer, par exemple, que le chocolat fait avec le lait ne ſoit très-bon à ceux qui ſont attaqués de phthiſie, ou conſomption, parce qu'il fournit un ſuc nourricier, gras, doux, & qui peut émouſſer l'acrimonie des humeurs: mais les hypocondriaques, au contraire, doivent s'en abſtenir, parce que leurs visceres ſont presque toujours en chaleur.

Il eſt bon, en un mot, pour fortifier l'eſtomac, aider à la digeſtion, & pour la poitrine; il calme la toux, & provoque auſſi les urines.

Pour ne rien omettre des vertus du *Cacao*, je dirai qu'on en tire une graiſſe, qui eſt recommandée pour faire la baſe des pommades cosmétiques, & qu'elle eſt très-bonne pour les crévaſſes des levres & des mammelles. On prétend qu'elle eſt bonne auſſi pour les hémorroïdes ; mais c'eſt ce que j'ignore entiérement.

CHAPITRE XV.

Du Coton, & de l'Arbre qui le porte.

IL eſt étonnant qu'on ait commencé ſi tard, à *Surinam*, à cultiver une plante que l'induſtrie humaine travaille avec tant d'art, & dont elle retire un ſi grand avantage. Je parle du *Cotonnier*, que quelques particuliers ſe ſont aviſés d'élever, depuis vingt ans au plus. Auſſi, depuis que le *Coton* a augmenté en Europe, les Cultivateurs ſe ſont-ils multipliés de plus en plus, & pluſieurs habitants s'en ſont mêlés, par l'appas du gain qu'ils y ont entrevu. Mais de tous ceux qui l'ont en-

trepris, il n'y en a point qui y ait fait plus de progrès, ni qui en ait retiré un profit plus considérable, que Monsieur *Jean Felix*, ancien Conseiller de la Cour de Civile Justice, lequel, par un travail assidu, a sçu tirer un parti considérable de toutes les mauvaises terres qu'il avoit sur son habitation; parce que cet arbrisseau croît dans les terreins même les plus maigres & les plus ingrats.

Il y a de plusieurs especes de *Cotonniers*, dont les deux principales sont, premiérement, celle qui s'éleve en arbre, (*a*) dont le *Pere du Tertre* rapporte qu'il croît à la hauteur de dix à douze pieds, & que l'on ne connoît à *Surinam* que sous le nom de *Cotonnier Sauvage*; la seconde est herbacée (*b*).

Mais, sans entrer dans le détail de toutes les autres especes, que plusieurs Naturalistes décrivent, je m'en tiendrai à la description de celui que l'on cultive à *Surinam*.

Le *Cotonnier*, dont il est ici question, ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds de terre, & ne devient jamais gros. Son écorce est

(*a*) *Xylon arboreum.*

(*b*) *Xylon herbaceum.*

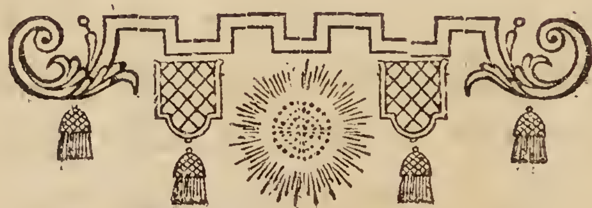
fort mince & grife; & le bois en eft blanc, tendre & fpongieux. Ses branches viennent affez droites, & chargées de beaucoup de feuilles, qui font un peu moins grandes que celles du Sycomore, formées comme celles de la vigne, velues, & attachées à des queues longues & garnies de poils: elles font d'un verd-gai, quand elles font nouvelles, & que l'arbriffeau eft jeune; mais leur couleur fe charge à mefure que l'arbriffeau vieillit. Il porte des fleurs en quantité, belles, grandes, & qui ont la figure d'une cloche, fendues jusqu'à la bafe, en cinq ou fix quartiers; de couleur jaune, mêlée de rouge ou de pourpre. Il fleurit deux fois l'année, & porte, de même, un fruit gros comme un œuf de pigeon, lequel étant en maturité s'ouvre en trois ou quatre portions, ou loges, & laiffe voir un flocon de *Coton*, blanc comme neige, qui fe gonfle, par la chaleur, jusqu'à la groffeur d'un petit œuf de poule; il renferme des femences oblongues, noires, & groffes comme de petits pois.

C'eft proprement dans l'emploi de cette matiere, reçue toute brute des mains de la Nature, que brille l'induftrie humaine. Car fous combien de formes différentes ne la voit-on pas paroître? En mouffeline,

en tapis, en couvertures, en velours, &c. diverſité qui dépend du choix de la matiere, & de la maniere de l'employer.

Les femmes Créoles, & les Négresſes, après avoir filé ce *Coton*, en brochent ou tricotent des bas, des bonnets & des gants, qui ſont d'une beauté achevée, mais à la vérité fort chers; car on paye pour une paire de bas, depuis douze jusqu'à quinze florins de Hollande, pour un bonnet, depuis deux jusqu'à huit, & pour une paire de gants, jusqu'à ſept florins.

Les Indiens ou Naturels du pays font, avec ce même *Coton*, les *hangmacs* ou branles, qu'ils vendent aux Blancs, comme je l'ai dit dans l'article de leur Commerce.



CHAPITRE XVI.

De la culture du Coton, des Moulins pour l'éplucher, & de la maniere dont on l'emballe.

POURVU QUE les *Cotonniers* ſoient dans un terrein ſec, ils n'ont pas beſoin de beaucoup de ſoins ni de dépenſes. On tire ces arbriſſeaux de leurs ſemences, que l'on plante à une petite diſtance, l'une de l'autre, obſervant, ſeulement, qu'elles ſoient miſes en terre, dans un temps pluvieux, afin qu'elles puiſſent germer d'autant plus vîte; &, au bout de neuf mois, l'arbriſſeau eſt déja parvenu à toute ſa grandeur, & chargé de fruit. On prétend qu'en le coupant raiz-terre, tous les trois ans, il en porte davantage, & que le *Coton* en devient plus beau; mais c'eſt ce que je ne puis affirmer, parce qu'on n'a pas encore fait aſſez d'expériences ſur la culture de ce fruit.

Quand le *Coton* eſt mûr, c'eſt-à-dire, quand toutes les gouſſes ſont bien ouver-

tes, on le cueille, & on le porte enſuite à la maiſon pour l'éplucher. Le *Moulin*, qui ſert à cette opération, eſt un chaſſis, quarré long, compoſé de quatre montants, d'environ quatre pieds de haut, qui ſont joints enſemble par huit entre-toiſes, quatre en haut, & autant en bas. Il eſt traverſé par deux fuſeaux, ou quenouilles, qui ont des rayures dans toute leur longueur, & qui ſe mettent à l'oppoſite, l'une de l'autre, par des manivelles, qui ſont deſſous & à côté du chaſſis. A ces manivelles ſont attachées des cordes, qui répondent à des marches, ſur lesquelles celui qui travaille met les pieds, pour, en les hauſſant & baiſſant, ſucceſſivement, l'une après l'autre, imprimer le mouvement aux quenouilles. L'ouvrier, pour cet effet, eſt aſſis devant le chaſſis, & a devant lui une petite planche où il met le *Coton*, laquelle a ſept à huit pouces de large. Elle eſt de la longueur du chaſſis, & attachée, mobilement, aux montants de celui-ci, vis-à-vis & tout proche des deux quenouilles. L'ouvrier prend le *Coton* dans un panier, qui eſt à ſa gauche, l'étend ſur la planche, & le pouſſe avec la main droite, tout au long des quenouilles, qui l'attirent par leur mouvement, & qui ſont ſuffiſamment éloignées pour le laiſſer paſ-

ſer; mais trop proches, & trop ſerrées, pour en faire autant des graines, qui, étant forcées, par cet obſtacle, de ſe détacher du *Coton* qui les enveloppoit, & dans lequel elles étoient engagées par l'inégalité de leur ſuperficie, tombent à terre entre les jambes de l'ouvrier; pendant que le *Coton* pris dans les quenouilles paſſe de l'autre côté, & tombe dans un ſac ouvert, & attaché à une petite planche, parallele à la premiere, mais poſée un peu en pente pour en diriger la chûte.

Pour l'emballer, on le foule dans de grands ſacs de toile forte, que l'on mouille, à meſure que l'on y foule le *Coton*, pour qu'il ne s'attache pas à la toile, & que cette humidité le faſſe mieux gliſſer. C'eſt ainſi qu'on fait des ballots, depuis trois jusqu'à trois cents cinquante livres: & voilà, à peu de choſe près, en quoi conſiſte la culture & la préparation du *Coton*, qui ſe font avec tant de facilité, & à ſi peu de fraix, qu'avec une trentaine d'Eſclaves on peut entretenir un terrein des plus conſidérables, planté en *Cotonniers*, en recueillir une marchandiſe qui ne le cede ni en bonté, ni en fineſſe, ni en blancheur, à celle du Levant, & en retirer un produit certain & honnête.

CHAPITRE XVII.

De l'Indigo, & de ſa Préparation.

COMME *l'Indigo* n'eſt guere cultivé à *Surinam*, il faut croire qu'il n'y a pas eu le même ſuccès que dans les Colonies Françoiſes, où l'on fait grand cas de cette fabrique, quelque délicate que ſoit la culture de cette plante. Auſſi n'en parlerois-je pas ici, ſi ce n'eſt que je ne veux rien omettre de ce qui peut avoir rapport au Plan que je me ſuis propoſé.

Ce qu'on appelle *Indigo*, n'eſt proprement qu'un compoſé de fécules, qu'on tire d'une plante que je vais décrire, parce qu'elle n'eſt pas extrêmement connue.

La plante, qui fournit *l'Indigo*, ou les fécules en queſtion, croît jusqu'à la hauteur de deux pieds, & croîtroit plus haut, ſi l'on n'avoit ſoin de la couper à ce degré de hauteur. Elle ſe diviſe, pour l'ordinaire, en pluſieurs tiges noueuſes, & garnies de beaucoup de petites branches ou ſcions, qui ont, chacune, depuis huit jusqu'à dix couples de feuilles, terminées

par une ſeule qui fait l'extrêmité. Ces feuilles ſont ovales, tant ſoit peu pointues, unies, & fortes, d'un verd-brun par deſſus, plus pâles, & comme argentées par deſſous; elles ſont charnues, & douces au toucher. Les branches ſe chargent de fleurs rougeâtres, de la figure, à-peu-près, de celles du Genêt, mais plus petites; auxquelles ſuccedent des ſiliques de trois quarts de pouce de longueur, & de très-petite groſſeur; lesquelles renferment des graines d'une couleur brune, approchantes, en groſſeur, de celles des Raves.

Cette plante demande une bonne terre graſſe, unie, & point ſeche, parce qu'elle dégraiſſe beaucoup le terrein où elle croît, & demande même à être toute ſeule. Elle requiert, en outre, un ſoin tout particulier, pour détruire toutes les mauvaiſes herbes qui croiſſent à l'entour.

Il eſt à remarquer, qu'avant de ſemer cette plante, il faut bien nettoyer le terrein; puis on fait des trous de trois pouces de profondeur, éloignés en tout ſens, les uns des autres, d'environ dix pouces, obſervant de faire chaque rangée en ligne droite. On met, dans chaque trou, une douzaine de graines, que l'on recouvre avec la même terre. Cette façon de ſemer

eſt ce qu'il y a de plus pénible dans toute la Manufacture de *l'Indigo*; parce qu'il faut être toujours courbé.

On doit ſemer quelques jours avant la pluie, à moins que le terrein ne ſoit humide, parce qu'alors on eſt ſûr de voir ſortir la plante, hors de terre, dans quatre ou cinq jours; après quoi il ne lui faut, tout au plus, que deux mois, pour qu'elle ait atteint ſon degré de maturité, & qu'elle ſoit en état d'être coupée, avant que les fleurs paroiſſent; parce qu'après la premiere coupe, on peut continuer, de ſept en ſept ſemaines, à couper les nouvelles branches que la plante produit; ce qui ſe doit faire dans un temps pluvieux: car il faut bien ſe donner de garde que ce ne ſoit dans un temps de ſéchéreſſe, parce qu'alors on perdroit indubitablement la plante, qui peut durer quelques années; après leſquelles on l'arrache, & on ſeme de nouveau.

La plante étant parvenue à deux pieds de hauteur, on la coupe à quelques pouces hors de terre, ce qui ſe fait avec des coûteaux courbes, ou ſerpettes, comme ont les jardiniers; & l'on met cette herbe en un monceau dans une toile ou dans un ſac, que l'on lie, pour être enſuite transportée au Trempoir, & l'y préparer.

Le

Le Trempoir eſt une grande cuve quarrée, faite d'un bois fort dur, & le plus épais qu'il eſt poſſible. Au fond de cette cuve il y a une ouverture, contiguë à une ſeconde, à peu près de la même grandeur que la premiere, laquelle répond de la même maniere à une troiſieme; de ſorte, qu'à meſure que l'on débouche les ouvertures, la liqueur contenue dans la premiere paſſe dans la ſeconde, & de celle-ci dans la troiſieme.

La premiere de ces cuves eſt fort grande, la ſeconde eſt d'un tiers plus petite, & la troiſieme à proportion de celle-ci.

C'eſt par la premiere qu'on commence à tirer de la plante, ces fécules qui forment *l'Indigo*. Pour cet effet, on fait de gros paquets de l'herbe qu'on a coupée, on les met dans la cuve, on la remplit d'eau, & l'on poſe enſuite des pieces de bois ſur les paquets, pour les empêcher de s'élever au-deſſus de l'eau, à peu près comme on fait ſur le raiſin que l'on met au preſſoir; puis on laiſſe fermenter le tout. La fermentation ſe fait en douze ou quinze heures, plus ou moins, ſelon que la chaleur eſt plus ou moins grande; & alors on voit bouillonner l'eau de

tous côtés; de plus elle eſt devenue épaiſſe, & toute bleue, tirant ſur le violet.

Quand l'eau a acquis cette couleur, on juge qu'elle eſt ſuffiſamment chargée des ſels & de la ſubſtance de la plante, ou des fécules, dont j'ai parlé, que la fermentation a détachées; pour-lors on ouvre le robinet de la cuve, pour la laiſſer découler dans la ſeconde, ſans toucher aux herbes, que l'on jette, enſuite, & qui rendent une odeur des plus fétides.

Dès que l'eau eſt dans la ſeconde cuve, on l'agite avec des palettes de bois, ou on la remue avec des ſeaux, jusqu'à ce que les ſels ſe réuniſſent & ſoient comme ſuffiſamment coagulés pour former un corps. C'eſt dans ce moment où gît toute la ſcience de donner à *l'Indigo* le grain qu'il lui faut; mais il n'y a qu'une longue expérience qui en puiſſe inſtruire: & quelques principes qu'on en donnât, on n'y réuſſiroit jamais ſans joindre la pratique à la théorie.

Quand on a donné le grain à *l'Indigo*, l'on discontinue de le battre, & on le laiſſe ſe précipiter au fond de la cuve, où il s'amaſſe en forme de boue; & l'eau qui s'eſt déchargée de tous les ſels dont elle étoit imprégnée, à force de l'agiter, ſurnage &

s'éclaircit; pour-lors on la jette, à pleins ſeaux : mais quand on eſt parvenu à la ſuperficie de *l'Indigo*, on ouvre le robinet, pour que le reſte s'en écoule dans la troiſieme cuve, où on la laiſſe repoſer encore un peu de temps; après quoi l'on met *l'Indigo* dans des ſachets, où il acheve de perdre ſon humidité.

Quand l'eau en eſt entiérement écoulée, on l'étend dans de petites caiſſes pour le deſſécher entiérement; mais il faut obſerver de ne point l'expoſer au ſoleil, qui mangeroit ſa couleur en le ſéchant; & il faut auſſi le préſerver de l'humidité, qui le feroit diſſoudre.

On prétend que le meilleur *Indigo*, & le plus eſtimé, doit être léger, net, un peu dur, nageant ſur l'eau, inflammable, & ſe conſumant presque entiérement. Sa couleur doit être d'un beau bleu foncé, tirant ſur le violet, brillant, vif, éclatant, & que, lorsqu'on le frotte ſur l'ongle, il y reſte une trace, qui imite le coloris de l'ancien bronze.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de plus intéreſſant, comme de plus néceſſaire ſur l'agriculture, tant par mes propres obſervations, que ſur des Mémoires qu'on m'a bien voulu procurer, & que je crois fideles. Si j'ai omis quelque choſe, ou

que je me ſois trompé, comme nul homme n'eſt infaillible, je ſupplie ceux qui ſe croiront mieux informés que moi, de me faire part de leurs lumieres; je me ferai toujours un vrai plaiſir d'en profiter, & de rendre en tout temps juſtice à ceux qui le mériteront.

Paſſons maintenant à la deſcription des animaux.

CHAPITRE XVIII.

Diviſion Générale du Regne Animal.

QUOIQU'IL ſe trouve un aſſez grand nombre d'animaux, de toutes les Eſpeces, dans la Colonie de *Surinam*, & même de plus ſinguliers que dans beaucoup d'autres pays; je ne puis m'engager à ſatisfaire entiérement les Naturaliſtes à ce ſujet, quelque envie que j'en aye, à cauſe des difficultés preſque inſurmontables qui ſe rencontrent dans les recherches qu'il faudroit faire, pour les pou-

voir tous déſigner, avec leurs qualités, propriétés & conformations.

Premiérement, il eſt impoſſible à un Blanc, ſoit Créole ou Européen, de par courir, non ſeulement toutes les Plantations de chaque riviere ou crique, mais encore l'immenſité des forêts les plus éloignées, pour y découvrir tous les animaux qu'elles renferment, dans un pays où l'intempérie de l'air cauſe de ſi prodigieux déſordres ſur le corps humain. Perſonne ne ſçauroit ſe figurer les peines & les fatigues que l'on eſſuyeroit dans l'exécution d'une telle entrepriſe, ni les obſtacles que l'on y trouveroit. Il n'y a donc, en ſecond lieu, que les Negres, ou les naturels du pays, qui ſoient en état de ſoutenir toutes les fatigues inſéparables de pareilles courſes ; parce que tous temps leur ſont égaux, ſoit pluie ou beau temps, & que la trop grande ardeur du ſoleil ne les incommode pas plus que les grandes fraîcheurs des nuits ; mais il leur manque l'intelligence, que produit le goût de ces ſortes de recherches. Ainſi il faudroit commencer par les bien inſtruire de ce qu'on exigeroit d'eux ; ce qui ne feroit pas une petite difficulté ; & enſuite les y encourager par des récompenſes proportionnées à l'intérêt, qui les domine tous naturellement : car je ne con-

nois pas de peuple qui y soit plus sensible. Tout cela prouve le peu de facilité qu'il y a à être parfaitement instruit. Quant à moi, je me contenterai de décrire ce qui m'en est connu, en y ajoutant ce que j'ai pu recueillir, par le secours de mes amis, depuis le premier Ouvrage que j'ai publié sur le même sujet.

Et pour traiter, avec ordre, une matiere qui est aujourd'hui si répandue dans le monde sçavant, je diviserai le *Regne Animal* en six Classes.

Dans la premiere, je parlerai des Animaux qui ont du poil, au moins à quelques parties du corps, quatre pieds, & auxquels les Naturalistes ont donné le nom de Quadrupedes, nom qui dérive du Latin *Quadrupes*.

Dans la seconde, je traiterai de *l'Ornithologie*, nom qui dérive du Grec, & qui caractérise tous ceux qui ont tout le corps couvert de plumes, avec un bec analogue à la corne, & qui ont deux aîles & deux pieds; connus sous le nom d'Oiseaux.

La troisieme renfermera ceux qui vivent tantôt sur terre & tantôt dans l'eau, & ceux qui se traînent sur le ventre, dont le corps est ordinairement nud, & qui ont quatre pieds, ou dont le corps est couvert d'écailles, & qui n'ont point de pieds: Ani-

maux connus ſous le nom d'Amphibies & de Reptiles.

Dans la quatrieme il ſera queſtion de *l'Icthyologie*, (nom qui dérive auſſi du Grec) ou de ceux qui ont des nageoires cartilagineuſes, qui ne reſpirent que par des ouïes, vis-à-vis deſquelles ſont placés des trous; ou bien qui ont des nageoires compoſées d'oſſelets, & reſpirent de même que les précédents, par des ouïes, ſur leſquelles ſont des couvercles compoſés de parties oſſeuſes: Eſpeces connues ſous le nom de Poiſſons, dont l'élément eſt l'eau.

La cinquieme ſera celle des Inſectes, dont le ſort eſt de ſubir pluſieurs métamorphoſes, avant que d'être parvenus à leur accroiſſement parfait. Ce ſont, proprement, tous les animaux qui n'ont, avant leur derniere métamorphoſe, que quelques ſtigmates, ou organes de la reſpiration, mais qui enſuite ont des antennes à la tête, toujours ſix pieds, & jamais plus.

Dans la ſixieme & derniere claſſe, je parlerai des Vers, leſquels ſont ſuſceptibles de mouvement, de contraction & d'extenſion.

CHAPITRE XIX.

Des Quadrupedes.

Du Bœuf.

LE *Bœuf*, (*a*) animal domeſtique, eſt une bête à cornes, d'une grande utilité, ſoit pour la nourriture de l'homme, ou pour la culture des terres. On lui donne le nom de veau, jusqu'à l'âge de deux ans: s'il vieillit, ſans qu'on le châtre, il prend celui de taureau; mais après cette opération, on ne le nomme plus que *Bœuf*.

Les *Bœufs* de *Surinam* ne ſont pas, à beaucoup près, ſi gros ni ſi gras que les nôtres, quoique la chair en ſoit très-bonne. Ils peſent, tout au plus, depuis cinq jusqu'à ſept cents livres. Ce ſont, comme je l'ai déja fait remarquer plus haut, les Plantages qui en fourniſſent aux Boucheries de la Ville, par la quantité de ces animaux qu'on y éleve: ce qui fait encore une par-

(*a*) *Bos domeſticus:* en Hollandois *Os:* en Allemand *Ochs.*

tie de Commerce pour le Planteur. On s'en sert aussi pour les Moulins à Sucre.

Les *Vaches* (*b*) domestiques y sont aussi en assez grande abondance; mais elles ne fournissent pas la même quantité de lait que celles de Hollande, parce que les pâturages y étant plus maigres, ne leur fournissent pas la nourriture qui leur conviendroit à cet effet; d'où l'on peut s'imaginer que le lait est fort cher dans la Colonie, & qu'on n'y fait guere de beurre. *Des Vaches.*

Les *Veaux* y sont assez rares, parce qu'on a soin de les châtrer de bonne heure, pour en avoir plus d'argent, en les vendant comme bœufs aux bouchers. *Des Veaux.*

Il y a aussi des *Buffles* (*c*), qui ne sont pas plus gros que des veaux d'un an. Leur peau est toute tachetée de noir & de brun. Leurs cuisses & leurs jambes sont fort courtes, & leur tête très-large, de même que la poitrine; & la partie postérieure de leur corps est étroite. Leur queue, qui n'est pas fort longue, n'a pour tout poil qu'une *Des Buffles.*

(*b*) *Vacca domestica:* en Hollandois *Koe:* en Allemand *Kuh.*

(*c*) *Buffelus:* en Hollandois *Buffel:* en Allemand, de même.

touffe de longs crins à ſon extrêmité. Leur chair eſt infiniment meilleure que celle du veau. Il y en a qui peſent jusqu'à ſix cents livres.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet animal, c'eſt que, lorsqu'il eſt pourſuivi par quelques gros chiens, il n'a point d'autre retraite que de fourrer ſa tête dans quelque trou, ou de s'élancer dans quelque riviere ou crique; de ſorte qu'il eſt bientôt attrapé.

Des Boucs. L'on éleve auſſi beaucoup de *Boucs* domeſtiques (*d*) ſur pluſieurs Plantages; mais ils ne ſont pas ſi grands que les nôtres: je n'en connois, d'ailleurs, point de ſauvages.

Il ne manque point, dans le pays, de *Brebis* (*e*) domeſtiques; mais elles ne ſont ni ſi grandes ni ſi graſſes que les nôtres, quoique la chair en ſoit très-bonne.

Des Brebis.

Comme par-tout où il y a des Brebis, il doit néceſſairement y avoir des Beliers, je ne ferai point de deſcription de ceux-ci, qui ne different en rien, en mâles, de ce que les autres ſont en femelles.

(*d*) *Hircus domeſticus*: en Hollandois *Bok*: en Allemand *Bock*.

(*e*) *Ovis domeſtica*: en Hollandois *Schaap*: en Allemand *Schaff*.

Les *Chevres* (*f*), qu'on nomme, dans le pays, *Cabrits*, y ſont fort abondantes, parce qu'elles ſont très-bonnes à manger. Elles ſont, à peu près, de la grandeur des brebis; leurs cornes ſont rondes, droites, & cannelées en ſpirale, du haut en bas. *Des Chevres.*

Il y a de pluſieurs Eſpeces de *Cochons* à *Surinam*. La premiere eſt le *Cochon domeſtique*, (*g*) qu'on éleve dans toutes les Plantations, pour en faire commerce avec les Bouchers. L'Eſpece en eſt petite; mais la chair en eſt d'autant meilleure, qu'ils ſont nourris avec des teies ou ignames, ce qui la rend plus ferme, & moins odorante que celle des nôtres, qui ne ſe nourriſſent presque que d'immondices. Leur couleur eſt ſemblable à celle des nôtres. *Des différentes Eſpeces de Cochons.*

La ſeconde Eſpece eſt le *Cochon Maron*, (*h*) lequel eſt lui-même auſſi de deux Eſpeces. Ceux de la premiere ſont fort courts, & ont la tête groſſe, & les jambes de devant plus courtes que celles de derriere; ce qui fait que ces animaux ſont ſujets à culbuter en courant. Ils ſont armés de lon-

(*f*) *Capra:* en Hollandois *Geyt:* en Allemand *Geiſſ.*

(*g*) *Sus domeſticus:* en Hollandois *Vark:* en Allemand *Schwein.*

(*h*) *Sus major niger.*

gues défenfes, qui les rendent très-dangereux pour les chaffeurs. Ceux-ci font tous noirs.

La feconde Efpece de *Cochons Marons* differe très-peu des *Cochons domeftiques*; & la chair de toutes les deux eft, non feulement, fort blanche, mais très-délicate.

La troifieme Efpece de *Cochons* (*i*) eft celle qui approche le plus du Sanglier. On regarde ceux-là, dans le pays, comme fauvages; auffi portent-ils le nom de *Pingo*. Ils ont le nombril fur le dos, près de la région lombaire. C'eft une petite poche ou efpece de foupirail, d'environ un pouce ou deux de profondeur, entre le cuir & les mufcles, lequel fert d'égoût à une matiere, ou humeur onctueufe, d'une odeur affez défagréable.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, dans cette Efpece de *Cochons Sauvages*, c'eft qu'ils s'attroupent ordinairement, & vont toujours dans les bois, par bandes, quelquefois de trois cents; & que, quand ils font la rencontre de quelqu'un, ils font craquer leurs dents, d'une maniere à faire trembler l'homme le plus intrépide, & fe jettent incontinent fur lui: ce qui les rend très redoutables. Il n'y a que deux moyens pour s'en garantir, dont le premier

(*i*) *Sus maximus, umbilico in dorfo.*

eſt de grimper ſur un arbre; mais le plus ſûr eſt de les attendre de pied ferme, en lâchant ſon urine, parce qu'ils en redoutent extrêmement l'odeur.

S'il arrive qu'on en tue un de la bande, ils ſe rejoignent tout de ſuite, pour ne pas laiſſer vuide la place du mort. Cette Eſpece a la même chair, que celle du *Cochon domeſtique*, mais plus délicate. Les Negres ſont aſſez adroits à les tuer; &, même à ſe ſaiſir de leurs jeunes, qu'on éleve comme le Sanglier.

La quatrieme Eſpece de *Cochons* eſt celui d'eau (*k*). C'eſt un animal amphibie, qui eſt plus ſouvent dans l'eau que ſur la terre, où il va, de temps en temps, brouter l'herbe la plus tendre. Il a le poil fort court, mêlé de noir & de blanc, en forme de bandes, qui s'étendent en long, depuis la tête jusqu'à la queue. Ses pattes n'ont que trois ongles, & reſſemblent, parfaitement, à celles du Canard. Il ne grogne point, mais ſiffle comme un *Yſard*: ſa chair eſt très-bonne.

La cinquieme Eſpece eſt le *Cabiaï*, (*l*) qu'on nomme ainſi parce qu'il eſt auſſi amphibie. Il eſt, à peu près, de la grandeur

(*k*) *Sus aquaticus muſticulus.*

(*l*) *Porcus fluviatilis*, ou *Sus maximus paluſtris.*

d'un Cochon de deux ans ; ſa tête a près de huit pouces de longueur, ſon muſeau eſt gros & obtus, & ſa mâchoire inférieure eſt plus courte que la ſupérieure; ſes yeux ſont grands & noirs; ſes oreilles petites & pointues: il a des mouſtaches, comme celles du Chat, & n'a preſque point de queue. Tout ſon corps eſt couvert d'un poil noirâtre, rude & fort court: il eſt délicieux à manger.

Du Porc-épic. Quelque petit que ſoit le *Porc-épic*, (*m*) comme il n'en eſt pas moins du genre des *Cochons*, c'eſt pour cela que je le place ici. Celui qu'on trouve dans les bois, à *Surinam*, a le muſeau ſemblable à celui du *Cochon*; ſes oreilles ſont fort petites, & preſque cachées ſous les piquants; ſes yeux ſont grands & brillants; toute ſa longueur eſt d'environ deux pieds & demi, c'eſt-à-dire, depuis l'extrêmité du muſeau juſqu'à celle de ſa queue; ſes jambes ſont fort courtes, & ſes pieds reſſemblent à ceux du ſinge.

Tout ſon corps, excepté ſes pieds, eſt couvert de piquants, de deux pouces & demi de long; jaunes, depuis leur origi-

(*m*) *Hyſtrix longus caudatus, brevioribus aculeis:* en Hollandois *Steekel-Varken:* en Allemand *Stachel-Schwein.*

ne jusqu'à peu près la moitié, & l'autre eſt noire ou d'un brun roux, terminée par une pointe blanche & fort aiguë: ceux qui lui couvrent la tête, ſont moins longs.

Ses narines ſont environnées de longs poils, qui forment une barbe, ſemblable à celle du chat; ſa queue n'eſt couverte de piquants que jusqu'à la moitié, & l'autre a des poils ſemblables aux ſoies de Cochon. Il ſemble que la peau de cet animal ſoit mobile, tant il a de vivacité à faire mouvoir les dards dont elle eſt garnie. Il n'eſt point méchant, & ne mord perſonne; mais ſitôt qu'on le harcelle, il ſe met en colere & dreſſe ſes piquants, pour ſe mettre à l'abri de toute inſulte.

De la Loutre.

La *Loutre* (*n*) eſt un animal amphibie & terreſtre; gros, à peu près, comme un Renard. On lui donne, dans le pays, le nom de *Tovous*. Cet animal, qu'on peut appeller vorace, eſt, néanmoins, plus avide de poiſſon que de chair; auſſi ſe tient-il, le plus ſouvent, aux rivages de la mer ou des rivieres, pour faire la chaſſe aux poiſſons: ſa peau eſt griſâtre, tachetée

(*n*) *Lutra*: en Hollandois *Otter*: en Allemand *Fiſch-otter*.

de blanc. La longueur de ſon corps, depuis la tête jusqu'à la queue, n'a, tout au plus, que deux pieds; ſes yeux ſont très-petits; ſes oreilles courtes & rondes, & placées plus bas que les yeux. Il a les jambes très-courtes, & ſes doigts tiennent les uns aux autres par une forte membrane, pareille à celle des Canards: il en a cinq à chaque pied, garnis de petits ongles fourchus. Comme cet animal habite presque toujours les eaux, on n'a jamais entendu qu'il ait attaqué perſonne.

Des Chevaux. Les *Chevaux*, (*o*) qui ſont nés dans le pays, ne ſont gueres plus grands que des Anes; ils ſont ronds & fort ramaſſés, & néanmoins parfaitement bien proportionnés: ce qui les rend le plus recommandables, c'eſt qu'ils ſont extrêmement vifs & infatigables pour toutes ſortes de travaux. On s'en ſert pour les Moulins à Sucre; mais ils ſont fort chers; car on les vend depuis deux jusqu'à trois cent cinquante florins de Hollande, la piece. Et l'on a très-grand ſoin d'en multiplier l'Eſpece; parce que cela fait encore une branche de commerce pour un Planteur.

Les

(*o*) *Equus Surinamenſis*: en Hollandois *Paard*: en Allemand *Pferd* ou *Roſs*.

Les *Anes* (p) & les *Mulets* (q) ſont asſez rares dans la Colonie; encore ſont-ce les Anglois qui fourniſſent le peu qu'il y en a pour les Moulins à Sucre. *Des Anes, & des Mulets.*

Les *Tigres* (r) ſont tellement répandus dans toute l'Amérique, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'on en trouve auſſi à *Surinam.* C'eſt un animal carnaſſier, cruel, féroce, ſauvage, difficile à apprivoiſer, & dont il faut ſe défier, parce qu'il eſt toujours prêt à mal faire : il tient beaucoup du chat; mais il eſt bien plus grand & plus fort. *Des Tigres.*

Le *Tigre* eſt, peut-être, le ſeul de tous les animaux dont on ne puiſſe amollir le naturel : ni contrainte ni violence ne le peuvent dompter, la douceur encore moins; car il s'irrite des bons comme des mauvais traitements : rien, enfin, ne peut fléchir cette nature de fer. La faim, qui apprivoiſe les animaux les plus féroces, à la vue des aliments, ne fait qu'aigrir le fiel de ſa rage : il déchire la main, qui le nourrit, comme celle qui le frappe; il rugit à

(p) *Aſinus vel Equus, auriculis longis flaccidis :* en Hollandois *Ezel :* en Allemand *Esel.*

(q) *Mulus vel Equus, auriculis erectis :* en Hollandois *Muil-Ezel :* en Allemand *Maul-Esel.*

(r) *Tigris Americana :* en Hollandois *Tiger :* en Allemand *Tiger-thier.*

l'aſpect de tout être vivant ; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance, de ſes regards avides, qu'il menace par des frémiſſements affreux, accompagnés de grincements de dents, & vers lequel il s'élance ſouvent, malgré les chaînes & les grilles qui mettent obſtacle à ſa fureur, ſans pouvoir la calmer. Tel eſt le caractere de ces animaux, de la peau desquels on fait tant de cas en Europe, mais de la chair desquels on n'a jamais été friand : ſi ce n'eſt les Indiens, qui la mangent & ne la trouvent pas mauvaiſe.

Les *Tigres*, ſoi-diſant, que l'on voit à *Surinam*, ne ſont pas plus grands que des lévriers, & en ont toute la taille. On en trouve, néanmoins, qui ont trois pieds, depuis le bout du muſeau jusqu'à l'origine de la queue. Ils ont la tête comme celle des chats, la gueule fort large, des poils en mouſtaches, les dents fortes, aiguës, longues, les yeux jaunâtres & étincelants, les pieds larges, partagés en cinq doigts, & armés d'ongles longs & aigus, qu'ils cachent quand ils veulent. Ils ont, comme les chats, une queue aſſez longue, bien fournie de poil. Il y en a qui ſont jaunâtres, avec des taches noires ; ceux-

là ſont de la grande Eſpece: ceux de la petite ſont tachetés de noir & de blanc.

Il y a une troiſieme Eſpece, qui eſt proprement le *Chat-Tigre* (s); lequel eſt auſſi tacheté de noir & de blanc, & qui ſe laiſſe quelquefois apprivoiſer, quand on le prend âgé de huit jours.

Toutes ces trois Eſpeces, quelque belles qu'elles ſoient, ne laiſſent pas que d'être très-ſouvent le fléau des Plantages; ſurtout les deux premieres, parce qu'elles attaquent les chevaux & les bœufs; & s'ils parviennent à en mettre à mort, ils les entraînent avec eux dans les bois, quelque gros qu'ils ſoient, pour les y éventrer & les dépecer à leur aiſe. S'ils peuvent pénétrer dans la baſſe-cour, ils en font de même: de ſorte que ces animaux ſont à redouter de toute maniere. Mais comme les Negres ſont excellents Chasſeurs, auſſi-tôt qu'ils s'apperçoivent de leurs traces, ils les veillent tellement qu'il ne leur en échappe gueres: à quoi les engage leur propre intérêt; les Negres des Plantages ayant en leur particulier des volailles à eux, indépendantes de celles de leurs Maîtres.

(s) *Feles fera Tigrina:* en Hollandois *Tyger-Kat:* en Allemand *Tiger-Katz.*

Des Mangeurs de fourmis.

On donne le nom de *Mange-fourmis* (*t*) à un animal, qui a un peu la figure du renard. Il y en a de trois Eſpeces à *Surinam.*

Le premier de ces animaux (*u*), a depuis l'extrêmité du muſeau, juſqu'au bout de la queue, au moins ſept pieds. Ses jambes de derriere ſont longues d'un pied, & celles de devant ſont un peu plus courtes; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, tous armés d'ongles très-forts: ſon muſeau eſt extrêmement allongé; mais l'ouverture de ſa bouche n'eſt certainement pas proportionnée à la grandeur de l'animal, car elle eſt fort petite: ſes oreilles, en revanche, ſont fort longues. Il a les yeux grands: ſa queue, qui reſſemble à celle d'un cheval, eſt toute garnie d'un poil tout noir, de la longueur de ſept pouces, & tout plat. Son corps eſt couvert d'un long poil noir, mêlé de blanc; & ſa langue a près de dix-huit pouces de longueur. De toutes les trois Eſpeces, celui-ci eſt le plus grand mangeur de fourmis. On le voit rarement,

(*t*) *Tamandua, vel Myrmecophaga*: en Hollandois *Miere-Eeter*: en Allemand *Ameiſen-Freſſer.*

(*u*) *Tamandua-Guacu, ſive major.* Piſon Hiſt: Natur: figur: p: 320.

parce qu'il habite les bois les plus éloignés. J'ai eu cependant la peau d'un, dont un Garde-Côte m'avoit fait présent avec la langue ; mais je n'ai pu la conserver, parce qu'elle n'étoit pas bien préparée. Il m'avoit assuré l'avoir tué lui-même, dans les bois, du côté de la mer.

Le second est de la moitié plus petit; mais il est, en toutes ses parties, conforme au précédent. Sa couleur est d'un roux-brun. Son corps est couvert d'un poil fort doux, & sa queue est presque rase.

Le troisieme est encore d'une plus petite Espece; il n'a, tout au plus, depuis l'extrêmité du museau, jusqu'à celle de sa queue, que dix-huit pouces. Tout son corps est couvert d'un poil jaunâtre, mêlé de gris, aussi doux, au toucher, que de la soie: son museau est très-court; ses oreilles aussi; & ses yeux extrêmement petits.

Ces trois Especes d'animaux ne vivent que de fourmis. Lorsqu'un d'eux a découvert quelqu'une de leurs retraites, il fouille avec ses ongles, pour en élargir l'entrée, & arriver au centre de la fourmilliere; puis, il y fourre aussi-tôt sa langue, laquelle y pénetre dans toute sa longueur; & comme elle est naturellement

onctueuse, les fourmis, qui sont toutes en désordre, s'y attachent, de sorte qu'en la retirant il les avale : il réitere ce manege, tant qu'il sent des fourmis dans un endroit; après quoi, s'il a encore faim, il en va chercher d'autres. Cette nourriture, qui paroît fort légere, suffit néanmoins à la subsistance de ces animaux, qui ne vont jamais que la nuit, & se retirent de jour dans leurs tanieres. Ils marchent fort lentement. Les femelles, à ce qu'on m'a assuré, mettent bas autant de petits qu'elles ont de tettes; ce qui pourroit les faire regarder comme des truies.

Des Cerfs.

Je serois porté à croire qu'il y a des *Cerfs* (*v*) dans presque toutes les parties de l'ancien, comme du nouveau Continent, mais qui different dans leur grandeur, comme dans la forme de leurs bois, & de leurs Especes.

Ceux qu'on a à *Surinam*, y sont abondants, de deux Especes, & different de ceux d'Europe.

La premiere Espece (*w*) est la *Biche de Bois*, qui est originaire du pays, du moins,

(*v*) *Cervus*; la femelle *Cerva* : en Hollandois *Hart*, & la femelle *Hinde* : en Allemand *Hirsch*, & la femelle *Hinde*.

(*w*) *Cervus major, corniculis brevissimis.*

depuis bien des ſiecles ; & qu'on appelle, indifféremment, de cè nom, ſoit mâle ou femelle ; quoique le *Cerf* ait un bois ſur la tête, & que la femelle n'en ait pas.

Cet animal eſt fort vif, & très-léger à la courſe ; il eſt couvert d'un poil fauve-rougeâtre, aſſez court & épais. Sa tête eſt petite & décharnée : il a les oreilles minces, le col long & arqué, & la vue perçante. Sa chair eſt fort délicate, quoiqu'elle ne ſoit pas fort graſſe. Son bois n'eſt pas fort grand ; il eſt même rare qu'il ait deux ou trois fourchures ou andouillers.

La ſeconde Eſpece eſt le *Chevrotin* (x), qui eſt plus petit que la *Biche*. Ses oreilles ſont petites, & ſa queue eſt courte & obtuſe. Son poil eſt d'un jaune-roux, parſemé de taches blanches, ſemblables à celles du tigre. Ceux-ci ſe tiennent, ordinairement, dans les marais, ce qui rend leur chaſſe très-pénible pour les Blancs ; mais les Negres Chaſſeurs les attendent à l'affût, dans les ſentiers où ils ont remarqué leurs traces. Ces ſentiers conduiſent ordinairement à quelques criques ou ruiſſeaux, ou à certaines ſavannes naturelles,

(x) *Cervus minor, paluſtris ; vel Cervula ſubrubra, albis maculis.*

où ils vont paître. Dès que ces animaux approchent de ces lieux, qui ſont ordinairement découverts, ils s'arrêtent, prêtent l'oreille, regardent de tous côtés; & la moindre choſe qu'ils entendent, les fait relancer dans les bois. C'eſt dans ces occaſions que les Negres & les Indiens ſont fort patients, pour ſaiſir le moment de tirer deſſus; & qu'un Blanc ne pourroit l'être autant, tant par rapport à la chaleur du climat, qu'à cauſe des autres incommodités qu'il lui faudroit eſſuyer.

La chair de celui-ci eſt infiniment meilleure que celle du précédent. Les Indiens, ou Naturels du pays, ſont auſſi fort adroits à ſe ſaiſir de petits *Chevrotins*, qui tettent encore leurs meres; ils épient le moment que la mere va paître, les prennent, & les élevent, bien ſouvent, jusqu'à ce que leur bois commence à paroître, après quoi ils les tuent, pour les manger.

Du Renard. *Le Renard* (y), dit Mr. de Buffon, *eſt fameux par ſes ruſes, & mérite la réputation qu'il a d'être le plus fin de tous les animaux. Ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adreſſe, & réuſſit plus ſouvent. Sans chercher à combattre, ni les chiens,*

(y) *Vulpes:* en Hollandois *Vos;* en Allemand *Fuchs,*

ni les Bergers, ſans attaquer les troupeaux, ſans traîner des cadavres, il eſt plus ſûr de vivre; il emploie plus d'eſprit que de mouvement; ſes reſſources ſemblent être en lui-même; & ce ſont, comme on le ſçait, ce qui lui manque le moins. Fin autant que circonſpect, ingénieux & prudent, même jusqu'à la derniere patience, il varie ſa conduite, il a des moyens de réſerve, qu'il ſçait employer à propos: il veille de près à ſa conſervation, & quoiqu'infatigable, & même plus léger que le loup, il ne ſe fie pas entiérement à la vîteſſe de ſa courſe. Il ſçait ſe mettre en ſûreté en ſe pratiquant des aſyles, où il ſe retire dans les dangers preſſants, où il s'établit, & où il éleve ſes petits; car il n'eſt point animal vagabond, mais domicilié.

Les *Renards*, qu'on a à *Surinam*, y ſont connus ſous le nom de *Quaſſi*. Il y en a de pluſieurs Eſpeces, qui different de ceux d'Europe, par rapport à leur grandeur. Leur figure approche aſſez de celle d'un chien, excepté que leur muſeau eſt plus allongé. Il y en a qui ſont capables d'enlever un coq d'Inde de douze à quinze livres.

Ceux de la ſeconde Eſpece reſſemblent parfaitement à un chien, tant parce que leur queue eſt remplie de poil, que parce qu'ils aboient comme lui.

Ceux de la troisieme Espece ont les jambes fort courtes.

La couleur des premiers est grisâtre, celle des seconds jaunâtre, & celle des troisiemes brunâtre, dans le commencement; mais ils deviennent, par la suite, presque tout noirs, ayant alors un collier tout blanc à l'entour du col.

Ces animaux se logent, ordinairement, aux bords ou à l'entrée des bois, où ils écoutent le chant des coqs, & le cri de la volaille; ils les savourent de loin, prennent habilement leur temps, cachent leurs desseins, déguisent leur marche, se glissent, se traînent, entrent dans les basse-cours, & font rarement des tentatives inutiles pour les ravager, & y mettre tout à mort: ils se retirent ensuite lentement, en emportant avec eux une partie de leur proie, qu'ils cachent soigneusement; puis ils reviennent, quelques moments après, en chercher d'autre, & continuent ainsi cette manœuvre, jusqu'à ce qu'ils se soient emparés de tout leur butin, ou que le jour, ou quelques mouvements dans les maisons voisines, les avertissent de se retirer.

Les Negres, ennemis jurés de ces animaux, ont soin de les poursuivre, dès qu'ils trouvent le moindre dégât dans leurs

baſſe-cours, ou qu'ils en apperçoivent qui viennent pour en faire, & ils ne manquent guere de les attraper, ou de les tuer.

Il y a encore un animal, qui reſſemble aſſez au renard, c'eſt *l'Agouti* (z). Il eſt de la groſſeur d'un lievre, & fort agile. Sa tête approche un peu de celle du blaireau; ſes oreilles ſont courtes & arrondies: il eſt couvert d'un poil rouſſâtre, mais rude; ſa queue eſt courte & ſans poil: ce qui me feroit croire que c'eſt véritablement une eſpece de blaireau, parce qu'il a le muſeau pointu. Sa mâchoire inférieure eſt plus courte que la ſupérieure: il a les yeux noirs: ſes jambes de devant ſont plus courtes que celles de derriere, & il a quatre doigts aux pieds de devant, & trois à ceux de derriere, armés d'ongles aigus. *De l'Agouti.*

On prétend que cet animal a l'ouïe fort ſubtile, & qu'il eſt extrêmement craintif. Lorſqu'il eſt irrité, il hériſſe le poil de ſon dos; il frappe la terre avec ſes pattes de devant; il grogne, comme un cochon, & mord: on peut cependant l'apprivoiſer. Il habite ordinairement le creux des arbres

(z) *Cuniculus omnium vulgatiſſimus, Agouti vulgo.*

ou des ſouches pourries. Ceux qui ſe tiennent dans les Plantages, ſe nourriſſent de fruits, de patates, & de caſſaves; & ceux des bois, de feuilles & de racines.

La chair de ceux qui ſont gras & bien nourris, n'eſt pas mauvaiſe à manger, quoi qu'elle ait un petit goût ſauvage, & qu'elle ſoit un peu dure. Les Indiens la regardent comme un mets délicieux

Des Pareſſeux. Le nom qu'on donne au *Pareſſeux* (*aa*), lui convient tellement qu'il ne faut point de lévriers pour le prendre à la courſe. Il y en a de deux Eſpeces dans le pays; un grand & un petit. Le premier eſt de la grandeur d'un renard, tout couvert d'un poil fort épais, varié de gris & de blanc. Le ſecond eſt de la moitié plus petit; mais ſon poil eſt tout gris. La tête de cet animal a quelque choſe de celle du ſinge. Sa gueule eſt aſſez grande & armée de dents; il a les yeux triſtes & abattus; ſes jambes de devant ſont plus longues que celles de derriere; ſes pieds ſont fort plats, armés de trois ongles longs & pointus: il n'a presque point de queue. Il vit ſur les arbres, dont il mange les feuilles, les bour-

(*aa*) *Ignavus*: en Hollandois *Luiaart*: en Allemand *der Faule*.

geons & les fruits. Il lui faut un temps infini pour y monter; chaque mouvement qu'il eſt obligé de faire, lui coûte bien des cris, & il ſe repoſe à tout moment. Quand il eſt une fois grimpé ſur un arbre, il n'en descend que quand il n'y a plus de feuilles; alors la faim le preſſant, il ſonge à paſſer à un autre; mais il emploie tant de temps à descendre, & à chercher celui où il veut ſe loger, qu'il devient extrêmement maigre, avant que d'avoir trouvé de quoi ſe nourrir. Il lui faut pour le moins deux jours, pour monter ſur un grand arbre, & autant pour en descendre. A peine fait-il cinquante pas ſur terre, par jour. La roſée des feuilles lui ſuffit pour ſa boiſſon. Il a une voix auſſi claire que celle d'un jeune chat.

On prétend que ſa chair eſt bonne à manger, & qu'elle eſt tendre & d'un bon goût. On le tue aiſément, à cauſe de ſa lenteur à marcher; de ſorte que la chaſſe de cet animal ne demande pas de fort habiles tireurs: mais il eſt certain, que, lorsqu'il tient entre ſes griffes une branche d'arbre, il faut le tuer, pour lui faire lâcher priſe; & s'il eſt ſur terre, il faut lui couper la patte, pour en débarraſſer le doigt ou la main de quelqu'un qui auroit eu le malheur de s'en laiſſer ſaiſir.

De l'Armadille.

Les *Armadilles*, (*bb*) ou *Tatou*, ſont aſſez communs dans le pays. Il y en a de deux Eſpeces, un grand & un petit.

Le premier eſt le *grand Tatou* à tête de chien (*cc*); le ſecond, le *petit Tatou* (*dd*).

Le premier eſt de la grandeur d'un cochon de lait, d'environ ſix ſemaines. Sa tête, qui eſt aſſez groſſe, reſſemble parfaitement à celle d'un chien lévrier; ſa gueule eſt bien armée de dents; il a les yeux petits; mais des oreilles grandes; la queue longue, & ſans poil; les jambes courtes & groſſes: il a quatre griffes à chaque pied, aſſez longues & fortes. Il eſt couvert d'un teſt oſſeux, en forme de deux boucliers, l'un antérieur, & l'autre poſtérieur, convexe en deſſus, & concave en deſſous, entre leſquels ſont pluſieurs bandes étroites, jointes enſemble par une peau membraneuſe, qui leur laiſſe la liberté de ſe mouvoir, & de gliſſer les unes ſur les autres; ce qui lui donne la facilité de ſe mettre en boule, comme le hériſſon. Ces boucliers ſont couverts d'écailles, de même que ſa queue. La peau qu'il a ſous

(*bb*) *Armadillo:* en Hollandois *Schild-Verken.*

(*cc*) *Tatus caninus major.*

(*dd*) *Tatus minor.*

le ventre eſt griſe, ſans poil, & paroît même aſſez délicate. Dès qu'il a peur, il retire ſa tête entre ſes boucliers, & ne laiſſe voir que le bout de ſon grouin; il ploie enſuite ſes pieds ſous ſon ventre, & ſa queue par deſſus; ſes écailles ſe referment, & le cachent entiérement: de ſorte que, les deux extrêmités de l'animal ſe rapprochant, il devient, préciſément, comme une boule applatie ſur ſes deux poles.

Il ſe nourrit de feuilles, de fruits & de racines, qu'il découvre avec ſes griffes, & qu'il coupe avec ſes dents. Il ne monte ni ne grimpe jamais ſur les arbres; il n'eſt pas non plus fort habile à la courſe. Sa chair, qui eſt blanche & graſſe, eſt fort délicate, mais un peu fade. Le nom de *Tatou*, qu'il porte, lui a été donné par les naturels du pays.

Le ſecond n'a guere plus d'un pied & demi de longueur, en comptant depuis l'extrêmité du muſeau, jusqu'à celui de ſa queue. Le muſeau de celui-ci eſt fort pointu; mais ſa tête eſt petite; ſes oreilles ſont courtes & couvertes de très-fines écailles; ſa queue, qui eſt aſſez groſſe à ſon origine, & qui diminue peu à peu, eſt compoſée d'anneaux écailleux.

La chair de celui-ci eſt toute auſſi bonne que celle du précédent; mais elle doit être bien aſſaiſonnée d'épiceries, pour la rendre agréable.

Des différentes Eſpeces de Rats. Quoiqu'il y ait pluſieurs Eſpeces de *Rats*, on les comprend toutes cependant ſous un même genre, & on ne les diſtingue que par la longueur de leur queue, leur couleur, ou leur différente groſſeur. Tous ont, en géneral, les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

Le Rat, dit Mr. de Buffon, *eſt carnaſſier & même omnivore; il ſemble, ſeulement, préférer les choſes dures aux plus tendres; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, ſe loge dans l'épaiſſeur des planchers, d'où il ne ſort que pour aller chercher ſa ſubſiſtance, & ſouvent il y transporte tout ce qu'il y peut traîner: il y fait même quelquefois magaſin, ſurtout lorſqu'il a des petits. Ils produiſent pluſieurs fois par an, & leurs portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Ils ſe plaiſent beaucoup plus dans les pays chauds, que par-tout ailleurs; & malgré les chats, le poiſon, les pieges, & les appâts, ces animaux pullulent ſi fort, qu'ils cauſent ſouvent de grands dommages.*

Il y en a dans les habitations, comme dans les maiſons des particuliers, & dans les

les bois, un aſſez grand nombre de différentes Eſpeces.

Le premier, qui eſt le *Rat domeſtique* (ee), eſt trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire que j'en faſſe ici la deſcription.

Le ſecond eſt un *Rat de Bois* (ff), qui a une tête fort grande, de très-belles oreilles, droites & ſans poil, & une petite barbe, comme celle du chat. Son poil eſt d'une couleur brunâtre, mêlée d'un peu de blanc: je crois, moi, que c'eſt une eſpece de *Loir*.

Le troiſieme eſt un *Rat de Marais* (gg), qui ſe tient auſſi dans les bois. Toute la partie ſupérieure de ſon corps, & l'extérieur de ſes jambes, ſont d'un fauve clair; & la partie inférieure & l'intérieur des jambes ſont blanches. Sa queue eſt fort longue, couverte de quelques poils fort clairſemés; & ſes oreilles ſont comme celles du *Rat domeſtique*.

Le quatrieme eſt encore un autre *Rat ſauvage* (hh), dont le mâle porte les teſti-

(ee) *Mus domeſticus major, ſive Rattus:* en Hollandois *Rot:* en Allemand *Ratz.*

(ff) *Mus major agreſtis.*

(gg) *Mus paluſtris hiſpidus, caudâ longiſſimâ, ſupra dilute fulvus, infrâ albicans.*

(hh) *Mus ſcalopes.*

cules ſous la peau de l'abdomen. Sa tête reſſemble à celle d'un cochon. Il eſt extrêmement velu; & ſes poils, qui ſont fort longs, ſont d'une couleur rouſſâtre; mais ſes pieds, ni ſa queue, n'en ont point du tout.

Le cinquieme eſt un *Rat d'Eau* (*ii*), dont tout le corps eſt couvert de poils noirs & roux, à la partie ſupérieure; le reſte de ſon corps eſt d'une couleur cendrée, & mêlée d'un peu de jaune.

Le ſixieme eſt le *Rat blanc* (*kk*); il n'eſt guere plus grand que la plus groſſe ſouris. Il a la tête un peu oblongue, & une mouſtache de quelques poils noirs. Tout le corps de cet animal, qui n'eſt pas fort commun dans le pays, eſt couvert d'un beau poil blanc & court.

Le ſeptieme eſt le *Philandre* (*ll*), que les Naturels du pays appellent *Avari*. La femelle de cet animal eſt avantagée par la Nature d'une poche ou bourſe, qu'elle a ſous le ventre, pour ſoigner ſes petits, qui naiſſent les yeux clos.

A peine a-t-elle mis bas ſes petits, qui

(*ii*) *Mus aquaticus.*
(*kk*) *Mus albus.*
(*ll*) *Mus marſupialis.*

ſont, quelquefois, au nombre de cinq ou ſix, qu'elle les met, tout de ſuite, dans ſa bourſe, pour les réchauffer. Elle les transporte partout dans cette bourſe, qui eſt garnie d'autant de mamelons qu'elle peut faire de petits, & elle les y allaite. Lorsqu'il fait chaud, ou que le ſoleil eſt fort ardent, cette tendre mere dilate, avec une grande ſubtilité, ſa bourſe, afin que ſes petits en ſortent, & qu'ils puiſſent jouir du même degré de chaleur, qu'ils y avoient; ce qui n'eſt, bien ſouvent, que momentané, parce qu'au moindre bruit qu'elle entend, elle court après eux, & les remet tout de ſuite dans leur domicile, pour les transporter dans un endroit plus tranquille. On prétend qu'elle ne ſouffre l'approche d'aucun mâle, jusqu'à ce qu'elle ait ſevré ſes petits: ce qui prouve l'amour tout particulier qu'elle a pour ſa progéniture.

Comme les *Souris* (*mm*) ſont du genre des *Rats*, je les place à leur ſuite. *Des Souris.*

La Souris, dit Mr. de Buffon, *eſt beaucoup plus petite que le Rat, & beaucoup plus nombreuſe auſſi, plus commune, & plus*

(*mm*) *Mus*: en Hollandois *Muis*: en Allemand *Maus*.

généralement répandue. Elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe guere, que par la foiblesse, & les habitudes qui l'accompagnent.

L'Espece en est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique, & dans toute l'Amérique.

La *Souris domestique* est si connue, par elle-même, & par les désordres qu'elle fait, que je dirai seulement que celle, qu'on a à *Surinam*, ne differe en rien de la nôtre. Mais les *Souris de Bois* (*nn*) ont le museau fort pointu, les oreilles grandes & assez larges, le corps couvert de poils d'un bai-rouge clair. Les yeux leur sortent de l'orbite; ils sont bleus, & extrêmement vifs & perçants. Elles mettent, ordinairement, bas, jusqu'à huit petits, lesquels, au bout de cinq ou six jours, s'accrochent tellement sur le dos de leur mere, qu'elle les y porte, partout, avec elle.

Il y a encore une autre Espece de *Souris* (*oo*) *de Bois*, qui ne differe de la précédente, qu'en ce que sa queue est une

(*nn*) *Sorex sylvestris.*

(*oo*) *Mus, caudâ longissimâ.*

fois plus longue, & ſon muſeau moins pointu.

Le *Chat* (*pp*) eſt ſi néceſſaire pour détruire les deux Eſpeces que je viens de décrire, qu'on ne ſçauroit presque s'en passer. Ce qui n'empêche pas, cependant, qu'on ne doive le regarder comme un domeſtique infidele, parce qu'il a une malice innée, un caractere faux, & un naturel pervers. La forme du corps, & le tempérament, ſont d'accord avec le naturel de cet animal; car il eſt joli, ſouple, léger, vif, adroit, voluptueux, & propre; ce qui eſt très-rare dans les animaux. La femelle paroît être plus ardente que le mâle; elle le cherche, elle l'appelle, elle l'invite, elle annonce par de hauts cris, appellés miaulements, la fureur de ſes déſirs; elle le pourſuit, le mord, & le force, pour ainſi dire, à la ſatisfaire; quoique les approches du mâle lui procurent, ſuivant les apparences, de vives douleurs: ce qui ſe reconnoît aux cris furieux qu'elle jette. *Du Chat.*

Cet animal, ſans être dreſſé, devient de lui-même un très-habile chaſſeur; mais

(*pp*) *Felis domeſticus*: en Hollandois *Kat*: en Allemand *Katze*.

ſon naturel, ennemi de toute contrainte, le rend incapable d'être discipliné. Son grand art, dans la chaſſe, conſiſte dans l'adreſſe & dans la patience; tout vif qu'il eſt, il peut reſter un temps infini, comme immobile, à épier les animaux à qui il en veut, & manque rarement ſon coup.

Le *Chat* qui ne vit que de rats, de ſouris, & d'autre chair, doit être regardé comme abſolument néceſſaire, tant dans les maiſons que dans les habitations; auſſi n'en manque-t-il point à *Surinam*; & l'on a ſoin d'en faire venir d'Europe, quand on en a beſoin. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt, que ces animaux s'y reſſentent de la douceur du climat, qui les porte à l'indolence & à la fainéantiſe, & qu'ils n'y ont pas cette même vivacité qu'en Europe.

Pour ce qui eſt des *Chats ſauvages*, je n'y en connois point.

Du Hériſſon. Le *Hériſſon* (qq) eſt un petit animal, gros comme un lapin, qui fréquente ordinairement les bois. Il a, depuis le bout du muſeau, jusqu'à l'origine de ſa queue, environ huit pouces de long. Sa tête eſt

(qq) *Erinaceus Surinamenſis*: en Hollandois *Egel*: en Allemand *Igel*.

groſſe & courte, auſſi-bien que ſon col; ſa queue n'eſt pas non plus fort longue, ni couverte de beaucoup de poils. Il n'a point d'oreilles, mais ſimplement des trous, par leſquels il entend. Ses pieds ont chacun cinq doigts, armés d'ongles longs, aigus & crochus. Toute la partie ſupérieure de ſon corps eſt couverte de piquants courts, gros, durs, & d'un cendré tirant ſur le jaune pâle: le devant de ſa tête, ſon ventre, & ſes pieds, ſont couverts de poils ſoyeux & blanchâtres. Ceux qui lui couvrent le ventre, ſont plus longs, & moins rudes auſſi que ceux qui couvrent le ventre de nos hériſſons ordinaires. Il a, au deſſus des yeux, des poils courts, d'un brun foncé, & aux côtés, vers les tempes, de longs & noirâtres.

Quand il a peur, il ſe met en rond, cachant, par ce moyen, ſa tête & ſes pieds, & n'offre, de toutes parts, qu'une boule épineuſe: mais il ne faut pas pour cela confondre cette Eſpece avec le *Porc-épic*, qui en differe par la grandeur & la forme de ſes aiguillons.

La chair de cet animal eſt fort blanche, & l'on prétend que les Indiens la mangent avec appétit; ce qui ne m'étonneroit

pas, parce que cet animal ne ſe nourrit que de fruits, d'œufs de fourmis, d'herbes & de racines.

Des Chiens.

Le Chien (rr), dit Monſieur de Buffon, *indépendamment de la beauté de ſa forme, de ſa vivacité, de ſa force, & de ſa légéreté, a, par excellence, toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Il poſſede un ſentiment délicat, exquis, que l'éducation perfectionne encore. Ce qui rend cet animal digne d'entrer en ſociété avec l'homme, c'eſt, qu'il ſçait concourir à ſes deſſeins, veiller à ſa ſûreté, l'aider, le défendre, & le flatter. Il ſçait, enfin, par des ſervices aſſidus, & par des careſſes réitérées, ſe concilier ſon maître, le captiver, & de ſon tyran ſe faire un protecteur.*

Il y a trois ſortes de *Chiens à Surinam.*

Le premier eſt le *Chien domeſtique*, dont l'Eſpece eſt plus petite que celle d'Europe.

Le ſecond eſt le *Chien ſauvage* (ss), qui ſéjourne dans les bois. Il a environ trois pieds de long. Sa queue eſt fort

(rr) *Canis:* en Hollandois *Hond:* en Allemand *Hund.*

(ss) *Canis Americanus Sylveſtris, caudâ longiſſimâ*

longue: son poil eſt d'une couleur cendrée. On le connoît, dans le pays, ſous le nom de *Crabedago*, ce qui ſignifie mangeur de volailles; parce qu'il en eſt en effet très-friand, & que c'eſt un vrai deſtructeur de baſſe-cour. Mais les Negres, qui ſont intéreſſés à ſa perte, ne lui font guere de quartier.

Le troiſieme eſt le *Chien d'eau* (tt). Celui-ci eſt plus petit que le précédent, & ne fait pas le même dégât. C'eſt un animal amphibie, c'eſt-à-dire, terreſtre & aquatique, qui eſt presque tout noir. Il a la queue courte, & la tête fort groſſe & fort large.

De l'Ecureuil.

L'Ecureuil (uu) eſt un joli petit animal, qui n'eſt qu'à demi-ſauvage, & qu'on apprivoiſe facilement. Il n'eſt ni carnaſſier, ni nuiſible, quoiqu'il faſſe, quelquefois, la chaſſe aux oiſeaux. Il ſe nourrit, ordinairement, des fruits qu'il trouve, toute l'année, ſur les arbres. Il eſt fort propre, leſte, vif, très-alerte à ſauter d'un arbre à l'autre; il a les yeux pleins de feu, la phyſionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; & ſa jo-

(tt) *Canis Aquaticus.*

(uu) *Sciurus:* en Hollandois *Eick-hoorn:* en Allemand *Eychorn.*

lie figure eſt encore rehauſſée par une belle queue, en forme de panache, qu'il releve, jusques par-deſſus ſa tête, & ſous laquelle il ſe met à l'ombre.

Il y en a de deux Eſpeces à *Surinam*: le premier, qui eſt plus petit que *l'Ecureuil* d'Europe, eſt d'un gris obſcur, dans la partie ſupérieure du corps, & d'un gris blanc, dans la partie inférieure. Les poils de ſa queue ſont courts, & un peu rouſſâtres.

Le ſecond eſt presque de la couleur du caffé brûlé, & aſſez garni de poils. Il eſt d'un tiers plus petit que le précédent; & ſa queue eſt aſſez courte.

Du Veau marin. Le *Veau marin*, (*vv*) ou *Phocas*, eſt un animal amphibie, dont la femelle dépoſe à terre ſes petits, au nombre de deux ou trois, tout au plus; mais elle ne ſçauroit y reſter cependant fort long-temps, ſans retourner dans l'eau, pour y prendre ſa nourriture. Elle allaite ſes petits ſur terre, pendant douze jours; après quoi elle les mene dans l'eau, pour les accoutumer, peu-à-peu, à y chercher la nourriture qui leur eſt propre. Cet animal vient ſouvent

(*vv*) *Phoca ſeu Vitulus marinus*: en Hollandois *Zee-Kalf* ou *Zee-Hundt*: en Allemand *Meer-Wolf* ou *Meer-Hundt*.

dormir à terre, & il ronfle ſi haut, qu'il fait un bruit pareil à celui du veau terreſtre, quand il beugle. Il a, depuis le bout du muſeau, jusqu'à l'origine de ſa queue, quatre pieds de long. Son muſeau eſt oblong; ſes yeux ſont grands & enfoncés profondément dans l'orbite. Il n'a point d'oreilles, extérieurement; mais, à leur place, il a des trous, par lesquels il entend. Son col eſt oblong, & ſa poitrine large. Ses jambes ſont tout-à-fait cachées ſous la peau: il n'y a que les pieds qui paroiſſent; ceux de devant ont quatre ou cinq pouces de long, & ceux de derriere en ont huit à neuf. Tous leurs doigts ſont joints enſemble, par de fortes membranes, & armés d'ongles forts. Sa queue a aux environs de deux pouces & demi de long, & eſt platte horiſontalement. Tout ſon corps eſt couvert de poils très-courts, roides, d'un gris très-luiſant, & marqué de quelques taches noirâtres en deſſus, & d'un blanc ſale & jaunâtre en deſſous. Tel eſt le *Veau Marin*, qu'on appelle improprement, dans le pays, *Zee-Hond* ou *Zee-Kou*.

On trouve cet animal dans les grandes criques, & très-ſouvent à terre, quand la femelle y vient mettre bas ſes petits.

Lorsqu'il va dans l'eau, & qu'il s'y excite à des mouvements d'impulsion avec ses jambes de derriere, on peut remarquer qu'il réunit longitudinairement ses membres, de maniere à ne leur donner que la figure d'une queue de poisson fourchue, mais perpendiculaire. Cet animal est d'ailleurs si gros, & ses jambes, comme je l'ai dit, sont si courtes, que lorsqu'il est couché, la rondeur de son ventre les empêche presque de toucher à terre : ce qui ne l'empêche pas de s'en servir, non pas à marcher, ni à courir, mais à se traîner plus vîte qu'on ne le croiroit. Ses griffes sont très-dangereuses, parce qu'elles sont extrêmement pointues.

Du Paca. Le *Paca* (*ww*), connu dans le pays, sous le nom de *Pakiri*, est une espece de lapin, d'une grandeur peu commune. Il y en a, depuis un jusqu'à trois pieds de long. La tête de cet animal est très-grosse ; sa mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure. Il a une barbe semblable à celle du lievre ; des oreilles pointues & courtes, aussi bien que sa queue. Il a les jambes de devant un peu plus

(*ww*) *Cuniculus major, fasciis albis notatus* : en Hollandois *Konyn* : en Allemand *Künigle*.

courtes que celles de derriere, & il a cinq doigts à chaque pied. Son corps eſt couvert d'un poil très-court, rude au toucher, d'un fauve foncé en deſſus, avec des bandes étroites, longitudinales, de chaque côté, lesquelles ſont d'un blanc jaunâtre; & le reſte du corps, en deſſous, eſt de la même couleur.

Cet animal habite, ordinairement, les bois les plus éloignés de la Ville, & fouille la terre, comme le cochon, pour trouver ſa ſubſiſtance. Sa chair eſt très-bonne à manger. Les Indiens lui font continuellement la guerre: mais ils ont de la peine à le prendre vivant; car, quand on le ſurprend dans ſon terrier, qu'on découvre par devant comme par derriere, il ſe défend alors avec autant d'acharnement que de vivacité, & cherche à mordre ceux qui veulent s'en ſaiſir. Sa peau, qui eſt ſuperbe, à cauſe des taches blanches qu'elle a, pourroit bien ſervir à faire une belle fourrure.

Les *Lievres* (xx), & les *Lapins* (yy), de *Des Lievres & des Lapins.*

(xx) *Lepus:* en Hollandois *Haas:* en Allemand *Haſe.*

(yy) *Coniculus:* en Hollandois *Konyn:* en Allemand *Kaninchen.*

toutes les Eſpeces, abondent dans le pays. La chair des uns & des autres eſt très-bonne; elle a même, dans les ſaiſons ſeches, un fumet qui ne le cede en rien à ceux d'Europe; parce que, dans ce temps-là, les feuilles & les fruits, dont ils ſe nourriſſent, ſont bien meilleurs que dans les temps pluvieux. Ces animaux peuplent beaucoup.

Les *Lievres* de ce pays ſont d'une Eſpece différente des nôtres. Le plus grand n'a, tout au plus, depuis l'extrêmité du muſeau, jusqu'à celle de la queue, qu'environ vingt pouces. Son corps eſt couvert d'un poil long, rouſſâtre & rude, mêlé, quelquefois, de quelques poils gris. Ses oreilles ſont fort longues. Sa chair eſt très-délicate.

Il y a des *Lapins* de bois & de marais; mais plus petits que les nôtres. Leurs oreilles ſont courtes & rondes; leur tête eſt fort groſſe, leur col long, & leur queue très-courte. Leur corps eſt couvert d'un poil doux, couleur de cendre, mêlé d'un peu de blanc.

Des différentes Eſpeces de Singes.

De tous les animaux, qui ſont répandus ſur la ſurface de la terre, il n'y en a point qui approche tant de l'homme, par la conformation de ſes parties,

que le *Singe*, de quelque Eſpece qu'il ſoit.

Il a dans la face quelque choſe de reſſemblant à l'homme; il a des poils aux deux paupieres, comme lui; ce qui ſe trouve rarement dans les autres animaux; il ſe ſert de ſes quatre pieds aux mêmes uſages que l'homme fait de ſes deux pieds & de ſes deux mains; & ces quatre membres ſont conformés comme ceux de l'homme, jusqu'au doigt du milieu de ſes deux pattes de devant, qui eſt plus long que les autres, de ſorte que ce ſont véritablement des mains; il ſe ſert même avec plus de dextérité de ſes pieds de derriere que l'homme ne le pourroit faire; & n'a point de poil aux feſſes, ni dans l'organe de l'oreille.

Ce que le *Singe* a de plus, que tout autre animal, ſont deux poches, une de chaque côté, entre la joue & la mâchoire, où il met en dépôt ce qu'il veut cacher ou conſerver: les Naturaliſtes appellent ces poches, *Salles*.

Les mêmes Naturaliſtes diſtinguent deux ſortes de *Singes*; ils appellent *Cercopitheques* ceux qui ont une longue queue, & *Cynocephales* ceux qui n'en ont point, & qui ont une tête allongée: mais ces deux

ſortes en comprennent une quantité prodigieuſe d'Eſpeces, qui different entre elles, en grandeur, en couleur, & en beaucoup d'autres manieres.

Pour peu qu'on veuille amplement s'en inſtruire, on peut avoir recours à la diviſion qu'en donne Mr. *de Buffon*: quant à moi, je n'entreprends de décrire que ceux qu'on trouve dans la Colonie de *Surinam*, tant ceux qui en ſont originaires, que ceux qui y ont été apportés d'Afrique; dont voici la liſte.

Le premier eſt le *Babouin* (zz), qui eſt, à peu près, de la grandeur d'un gros chien de boucher. Son muſeau eſt allongé, & obtus vers le bout; ſa queue eſt très-courte, & il la porte toujours élevée; ſes feſſes ſont ſans poils, & de couleur de ſang, comme ſi on les avoit écorchées: ſes jambes ſont courtes, & ſes ongles très-aigus & un peu recourbés; ſes oreilles ſont nues, & de couleur brune; elles forment une petite pointe dans leur partie ſupérieure; elles ne ſont pas bordées, & n'ont point de petit lobe. Tout ſon corps

(zz) *Papio*: en Hollandois *Baviaan*: en Allemand *Pavyon*.

corps eſt couvert d'un fort long poil, d'une couleur brune, noirâtre & rouſſâtre, parfaitement mêlangé de ces trois couleurs.

Quoiqu'il ſoit féroce & méchant, il n'eſt cependant pas du nombre des animaux carnaſſiers; car il ne ſe nourrit que de fruits, de racines & de mil.

Le ſecond eſt le *Cercopitheque d'Angola* (*aaa*). Celui-ci a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes: il a la queue auſſi longue que tout le corps, la tête y compriſe, ce qui peut aller environ à dix-huit à vingt pouces; la tête groſſe, & le muſeau de même; la face nue, livide & ridée; les oreilles velues; le corps court & ramaſſé; les jambes courtes & groſſes. Le poil des parties ſupérieures eſt d'un cendré verdâtre, & ſur la poitrine & le ventre d'un gris jaunâtre. Il porte une petite crête de poils au deſſus de ſa tête. C'eſt, de tous les ſinges, celui qui s'apprivoiſe le plus.

Le troiſieme eſt le *Singe gris, à tête noire* (*bbb*), connu dans le pays, ſous le nom

(*aaa*) *Cercopithecus Angolenſis, major.*

(*bbb*) *Cercopithecus cinereus cirratus, capite nigro.*

de *Meekoe*. Il a, pareillement, des abajoues & des callosités sur les fesses; sa queue est plus longue que son corps: il a le museau large & relevé, la face toute noire, & les oreilles petites & de la même couleur. Tout le poil de son corps est d'un gris foncé, tirant un peu sur le roux. Il a environ un pied & demi de longueur, depuis l'extrêmité du museau jusqu'à l'origine de sa queue.

Voici ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Espece. Premiérement, c'est qu'ils dérobent les fruits, & surtout les cannes de sucre; &, qu'en second lieu, pour y parvenir, avec plus de sûreté, l'un d'eux fait toujours sentinelle sur un arbre, pendant que les autres se chargent du butin: s'il apperçoit quelqu'un, il crie d'une force suffisante à se faire entendre des autres, qui jettent alors les cannes qu'ils tiennent d'une main; &, s'ils sont vivement poursuivis, ils jettent encore ce qu'ils peuvent avoir dans l'autre, pour être plus agiles à se sauver, & pouvoir grimper plus facilement sur les arbres, où ils font leur demeure ordinaire. Les femelles, même, chargées de leurs petits, qui les tiennent étroitement embrassées, sautent aussi

comme les autres, mais tombent quelquefois.

Cette Eſpece ne s'apprivoiſe qu'imparfaitement; il faut toujours les tenir à la chaîne, & dans cet état ils ne produiſent jamais leur ſemblable: il faut pour cela qu'ils ſoient en liberté, & dans les bois.

Le quatrieme eſt un *Cercopitheque varié* (*ccc*). Il a, depuis le ſommet de la tête, jusqu'à l'origine de la queue, douze pouces ; & ſa queue en a bien ſeize de longueur. La bourſe, ou poche, qu'il a de chaque côté de la mâchoire inférieure, eſt aſſez grande pour contenir une groſſe noix. Ses oreilles ſont rondes. La couleur de ſa face eſt baſanée. Il a un bandeau de poils gris ſur le front, & une bande de poils noirs, qui lui prend depuis les yeux jusqu'aux oreilles ;& depuis les oreilles jusqu'aux épaules & aux bras, une eſpece de barbe griſe, formée par les poils de ſa gorge & du deſſous du col, lesquels ſont plus longs que les autres. Son poil eſt d'une couleur rouſſâtre ſur le corps, & blanchâtre ſous le ventre.

(*ccc*) *Cercopithecus variatus.*

Le cinquieme eſt le *Mouſtac de la Côte d'Or*. On l'appelle auſſi *blanc-nez*; parce qu'il a le deſſous du nez & la levre ſupérieure d'une blancheur éclatante, tandis que le reſte de ſa face eſt d'un bleu noirâtre. Il a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, comme ceux dont j'ai déja parlé. Son corps eſt court & ramaſſé; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif, au deſſous des oreilles, & un autre de poil hériſſé ſur le ſommet de la tête. Le poil du corps eſt d'un cendré verdâtre; & celui de la poitrine & du ventre, d'un cendré blanchâtre. Il a, tout au plus, un pied de longueur, depuis le muſeau jusqu'à l'origine de ſa queue.

Le ſixieme eſt un *Cercopitheque* (*ddd*), qui reſſemble plus que tous les autres à la créature humaine. Il eſt connu, dans le pays, ſous le nom de *Quata*. Il eſt, à peu près, de la grandeur d'un renard. Il a la face élevée, les yeux noirs & pleins de feu, les oreilles rondes & fort courtes, la queue longue, nue vers ſon extrêmité, & roulée en ſpirale, au moyen de quoi elle lui ſert à s'attacher fortement à tout ce

(*ddd*) *Cercopithecus major, niger, faciam humanam referens.*

qu'il peut joindre. Tout ſon corps (excepté la moitié poſtérieure de ſa queue, & ſes pieds, qui ſont brunâtres,) eſt couvert de longs poils noirs & luiſants, comme du jais, mais ſi bien couchés, les uns ſur les autres, que l'animal en paroît tout brillant. Il a ſous la gorge & le menton de plus longs poils, qui lui forment une eſpece de barbe ronde.

Il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, le pouce lui manquant, ſans qu'on en voye le moindre veſtige, ni qu'on ſente rien, ſous la peau, qui en indique le principe. Ses pieds de derriere ont chacun cinq doigts, & ſont formés comme ceux des autres animaux de ce genre; il a la plante des quatre pieds noire, les ongles plats & de la même couleur; ſa queue, qui eſt un peu cylindrique, a, pour le moins, vingt pouces de longueur. Cette Eſpece ne produit, ordinairement, qu'un ou deux petits, chaque fois. Ils font leur nourriture principale de toutes les eſpeces de fruits; & deviennent ſi gras, dans le temps de leur recolte, & ſurtout quand il y en a en abondance, que l'on prétend qu'alors leur chair eſt très-bonne à manger.

Le ſeptieme eſt le *Sapajou brun* (eee).

(eee) *Cercopithecus fuſcus, capitis vertice nigro.*

Il n'a ni abajoues, ni callosités sur les fesses. Sa grandeur est d'un pied, depuis l'extrêmité du museau jusqu'à l'origine de sa queue. Il a la face & les oreilles couleur de chair, avec un peu de duvet par-dessus; la cloison des narines épaisse, & les narines ouvertes aux côtés, & non pas au dessous du nez. Ses yeux sont bruns, & ses oreilles ressemblent à celles de l'homme; sa queue est nue par dessous, à l'extrêmité, & fort touffue sur tout le reste de sa longueur. Les uns ont le poil noir & brun, tant autour de la face, que sur toutes les parties supérieures du corps; les autres l'ont gris, autour de la face, & d'un fauve brun sur le corps: ils ont également les mains noires & nues.

Le huitieme est le *Sapajou jaune* (*fff*). Il a huit pouces depuis le sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue; & sa queue en a dix. Il a les oreilles grandes & couvertes de poils assez longs, & d'un blanc sale; les ongles longs & obtus, excepté ceux des pouces, qui sont plus courts & arrondis; son poil est très-fin, doux au toucher, blanchâtre dans la partie inférieure du corps, & mêlé de brun, de jaune & de blanc, dans la partie supérieure.

(*fff*) *Cercopithecus luteus.*

Ses quatre pieds ſont d'un jaune rouſſâtre; ſa queue eſt de la même couleur que le deſſus du corps, dans toute ſa longueur, excepté le bout, qui en eſt un peu noir.

Le neuvieme eſt le *Cercopitheque à tête de mort* (ggg), qu'on connoît, dans le pays, ſous le nom de *Monkie*. Il a le nez très-court, les yeux enfoncés dans leurs orbites, la tête ronde, en devant, & couverte d'un poil rouſſâtre. Sa face eſt blanchâtre; le bout de ſon nez, & le tour de ſa bouche ſont noirs; ſes oreilles ſont dénuées de poils, aſſez grandes, & ſemblables à celles de l'homme. Il eſt fort ridé; ſes ongles ſont courts & applatis; ſa queue eſt longue, aſſez groſſe, & reſſemble à celle d'un rat. Les poils, qui lui couvrent le dos, ſont d'un roux moins foncé que celui de la tête. Il a la peau entiérement chauve, depuis le menton jusqu'au ventre, & à la partie intérieure des cuiſſes. La partie extérieure des cuiſſes, ſes pieds & ſes reins, ſont couverts de très-peu de poils, d'un jaune clair.

Le dixieme eſt le *Sagouin noir* (hhh). Il a, depuis l'extrêmité du muſeau, jusqu'à

(ggg) *Cebus, caput mortuum.*

(hhh) *Cercopithecus minimus, totus niger; Leontocephalus, auribus élephantinis.*

l'origine de ſa queue, huit pouces; & ſa queue en a environ douze. Ses oreilles ſont longues & dénuées de poils, & elles reſſemblent à celles d'un Eléphant. Tout ſon corps eſt couvert d'une eſpece de laine noire friſée.

Le onzieme eſt le *Sagouin noir à pattes jaunes*. Celui-ci eſt de la même Eſpece que le *Singe* ci-deſſus, excepté que les extrêmités de ſes quatre pattes ſont d'un jaune couleur d'orange.

Le douzieme & dernier eſt le *Cercopitheque à muſeau de chien* (iii). Celui-ci a non-ſeulement le vrai muſeau d'un chien; mais il lui reſſemble, d'ailleurs, en tout. Son poil eſt fort court, & d'une couleur rouſſâtre, mêlée d'un peu de noir.

On ne ſçauroit disconvenir, qu'en général les *Singes* ne ſoient fort laids. Peu d'animaux ont les membres auſſi forts qu'eux: leur tempérament eſt fort lubrique; & il n'y en a point qui ne ſoient extrêmement enclins à voler, à déchirer & à caſſer; mais en revanche ils ſont très-ingénieux, & adroits dans toutes leurs actions; ſenſibles au bien-être, à la détreſſe, & témoignant, en tout temps, leurs paſſions d'une maniere très-expreſſive, par leurs trépignements.

(iii) *Cercopithecus roſtro canino.*

Si on les bat, ils ont l'art de ſoupirer, de gémir, de pleurer, & de pouſſer, ſuivant les cas, des cris, qui expriment parfaitement l'épouvante ou la douleur, la colere ou le mépris. Ils ſçavent faire des grimaces & des poſtures ſi plaiſantes & ſi ridicules, que l'homme le plus phlegmatique n'y peut tenir, & ſe trouve forcé d'en rire.

Ces animaux ont un inſtinct tout particulier, pour connoître ceux qui leur font la guerre, & pour chercher les moyens, quand ils ſont attaqués, de ſe ſecourir, & de ſe défendre mutuellement. Leurs armes, ſurtout parmi les plus grands, ſont des branches d'arbres, qu'ils caſſent & qu'ils lancent à leurs ennemis de toute leur force ; ou bien leurs excréments, qu'ils reçoivent dans leurs mains, & qu'ils leur jettent à la tête, avec une adreſſe admirable. Point de déſerteurs, ni de traîneurs parmi eux ; ils ſautent d'arbres en arbres, très-habilement ; & ſi quelqu'un d'entre eux eſt bleſſé, ils en paroiſſent triſtes. S'il s'agit de traverſer une riviere, ils s'aſſemblent en certain nombre, pour s'y élancer au premier coup de ſignal.

On leur apprend facilement à danſer, à embraſſer, & à faire toutes ſortes de tours, même à laver la vaiſſelle, à pouſſer la

brouette, à jouer du tambour, à rincer les verres, à donner à boire, à tourner la broche; &c. d'où l'on peut inférer qu'ils comprennent le langage de l'homme, sans pouvoir le répéter: mais ils sont excellents pantomimes, & portés à imiter tout ce qui se présente à leurs yeux. Ils répondent, par signes, avec intelligence; demandent, ou grondent; affectent un geste ou une contenance, qui imite beaucoup les attitudes humaines; & apprennent, en un mot, tout ce qu'on leur enseigne. Ces animaux aiment beaucoup toutes sortes de fruits, & se nourrissent, communément, de mil ou mahis, & de racines; ce qui rend leur chair si bonne & si délicate, que les Negres & les Indiens la mangent très-volontiers.

Des Chauve-Souris.

Quoique les *Chauve-Souris* (*kkk*) aient quelque chose de commun avec les oiseaux, par rapport à leur vol, elles sont, néanmoins, de vrais Quadrupedes, par différents caracteres, tant intérieurs qu'extérieurs. Leurs poumons, le cœur, les organes de la génération, & tous les autres visceres, sont semblables à ceux des Quadrupedes, à l'exception de la verge, qui est pendante &

(*kkk*) *Vespertilio:* en Hollandois *Vleder-Muys:* en Allemand *Fleder-Maus.*

détachée, ſuivant la remarque de Mr. *de Buffon* : ce qui eſt particulier à l'homme, au ſinge, & à cette Eſpece. Ces animaux produiſent, comme les Quadrupedes, leurs petits vivants. Les femelles ont deux mamelles, & n'ont, ordinairement, que deux petits, qui, dès qu'ils ſont nés, s'y attachent: on dit qu'elles les allaitent, même en volant, & en les transportant d'un endroit à l'autre.

Les *Chauves-Souris* ſe trouvent répandues partout: il y en a même de monſtrueuſes à *Surinam.* Les domeſtiques y ſont auſſi plus grandes que les nôtres; & elles ont, presque toutes, la tête toute ronde, & le muſeau d'un lievre. Leur corps eſt couvert d'un long poil rouſſâtre; & l'on en voit en abondance.

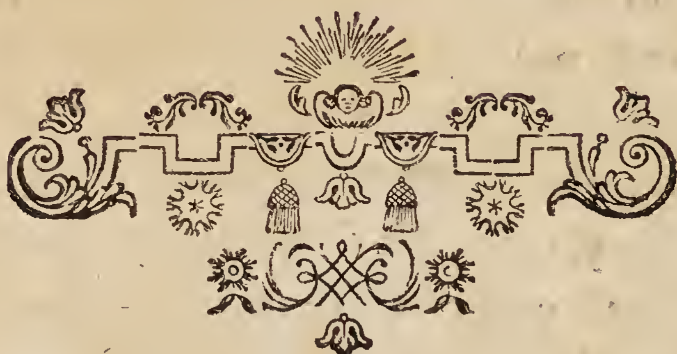
Les grandes *Chauve-Souris* habitent les bois. Il y en a d'une grandeur prodigieuſe : celles qu'on nomme à *tête de chien*, (*lll*) ſont de la plus grande Eſpece.

Lorsque les aîles de cet animal ſont étendues, elles ont chacune dix-huit à vingt pouces. Son corps, qui eſt couvert d'un long poil rouſſâtre, eſt de la grandeur d'un médiocre rat. La forme de ſon nez eſt

(*lll*) *Veſpertilio cynocephalus, maximus auritus, facie caninâ.*

ſinguliere; il reſſemble à un fer de lance, qui a deux branches à ſa baſe. Son muſeau eſt fort large; ſes oreilles ſont très-grandes, & il a ſur le côté externe, une aſſez longue échancrure, qui commence auprès de la pointe. Il a un petit oreillon pointu; ſes yeux ſont enfoncés dans leurs orbites.

Cette Eſpece eſt très-dangereuſe, par le dégât qu'elle peut faire; car elle ſuce le ſang des chevaux, & même celui des hommes, ſi elle les trouve endormis. Elle ne quitte guere les bois.



CHAPITRE XX.

De l'Ornithologie, ou Deſcription des Oiſeaux.

Tous les *Oiſeaux* viennent d'œufs. Leur maniere de vivre, la variété de leurs Eſpeces, leurs différentes grandeurs, comme leurs couleurs multipliées à l'infini, méritent l'attention du Philoſophe, & piquent la curioſité de l'homme qui cherche à s'inſtruire.

Tous ceux qui, depuis *Ariſtote* & *Pline*, juſqu'à Mrs. *Linneus*, *Klein*, & *Briſſon*, ont écrit ſur la nature des oiſeaux, les ont diviſés en terreſtres & en aquatiques, puis en oiſeaux domeſtiques & paſſagers, en oiſeaux de bois & de rivieres, & enfin en oiſeaux de proie, dont je vais faire connoître une partie.

Des Aigles. On trouve, à *Surinam*, le long de la côte, & dans les bois, des *Aigles*, qui ne different qu'en très-peu de choſe, de celles que nous voyons en Europe.

De l'Aigle d'Eau. *L'Aigle d'Eau* (a) *cornu*, eſt un oiſeau de rapine, qui fait, continuellement, la guerre à presque tous les animaux, & ſans dis-

(a) *Aquila aquatica cornuta*: en Hollandois *Arend*: en Allemand *Waſſer-Adler*.

tinction; mais il est inouï qu'il ait jamais attaqué les hommes. Celle-ci est toute noire, & a sur la tête une petite corne fort mince, déliée, & longue de trois ou quatre pouces. La partie supérieure de ses aîles, est aussi armée de deux cornes, à chaque côté, très-petites & très-dures.

Ces oiseaux voraces font leur nourriture, non seulement de crabes, mais encore d'oiseaux, tels que pigeons, canards & poules; ils enlevent aussi les lievres & autres animaux de bois, pour s'en repaître: ils attaquent, déchirent, & dévorent les brebis, les biches, les chevres, & même les babouins. Ils font leurs nids sur les arbres les plus élevés.

De l'Autruche.

L'*Autruche* (*b*) est un oiseau de proie, qui est monté sur de très hautes jambes. Celle de *Surinam* a le col fort long, comme toutes les autres, & la tête petite. Sa hauteur est de quatre à cinq pieds: elle n'a que deux doigts à chaque pied ou patte, liés par une membrane. Son corps est ovale, & sa queue très-courte. Elle a à l'extrêmité de chaque aîle, deux petits ergots, à peu près, semblables aux aiguillons des porc-épics: quelques-uns prétendent qu'ils lui servent de défenses, & d'autres, d'éperons, pour

(*b*) *Struthio nothus Americanus, cauda fere nullâ*: en Hollandois *Struis-Vogel*: en Allemand *Strauss*.

s'aiguillonner dans sa course. Les plumes du dos sont noires, & ressemblent, par leur mollesse, à de la laine : les pennes des aîles sont de la même couleur; mais très-blanches à la partie supérieure.

Comme je n'ai jamais vu cet oiseau, je n'en puis parler que d'après ceux qui me l'ont décrit, & qui m'ont assuré qu'il étoit fort rare; mais suivant ce qu'ils m'en ont dit, ce n'est, à mon sentiment, qu'une espece d'*Autruche*, & non pas la véritable, qu'on trouve en Afrique.

Du Vautour.

Le *Vautour* (c) est un grand oiseau de proie, dont quelques-uns surpassent l'aigle en grandeur. On les distingue, l'un de l'autre, en ce que le *Vautour* a le tronc du corps plus horizontal vers la terre qu'élevé; au lieu que l'aigle porte le col & la tête haute, de façon, que, depuis le doigt de derriere, jusqu'au sommet de la tête, on peut tirer une ligne verticale.

Cet oiseau a les jambes & les pieds fort courts. Il est couvert de beaucoup de plumes, excepté aux aîles & à la queue. Sous les grandes plumes il en a de plus petites, en forme de duvet, qui ressemblent à de la laine: celles du dos & du ventre sont cou-

(c) *Vultur:* en Hollandois *Gier* ou *Koning der Wouwouwen:* en Allemand *Geyer.*

leur de chair. Celles qui forment proprement les aîles, ſont toutes noires, de même que celles de ſa queue. Sa tête eſt toute chauve, de même qu'une partie du col, lesquelles ſont d'un beau vermillon. Il lui pend au col un magnifique jabot de couleur d'orange, en forme de poche, qui lui ſert de magaſin pour ſa nourriture.

Cet animal, fier & hardi, ne ſe nourrit que de chair crue & putréfiée. Ce ſont les Naturels du pays, qui les débitent à *Surinam*, & les vendent juſqu'à cinquante florins de Hollande, la couple. Je crois qu'il eſt originaire du pays des Amazones, ou du Bréſil.

Du Phœnicopthere.

Le *Phœnicopthere* (*d*) eſt un grand oiſeau, célebre chez les anciens, & connu parmi les modernes, ſous le nom de *Flammant* ou *Bécharu*, qui differe, néanmoins, de celui qu'on connoît dans le pays ſous le nom de *Flammant*. Son corps, qui n'eſt pas extrêmement gros, eſt monté ſur de très-hautes pattes, aſſez grêles; & ſa tête eſt portée ſur un col très-long & très-délié, comme celui d'une cigogne: ce qui lui donne bien quatre pieds de hauteur. Il a les cuiſſes & les pieds de couleur de chair; & les plumes des aîles, du dos & du ventre, de même. Sa tête n'eſt pas fort grande; mais elle eſt armée d'un bec aſſez gros, arqué, & fort

(*d*) *Phœnicoptherus.*

dur, qui a, environ, ſix pouces de longueur: il lui ſert à chercher, dans le ſable & dans les marécages, les vers, les petits crabes, les poiſſons & les inſectes qui s'y trouvent.

Cet oiſeau s'apprivoiſeroit aiſément, s'il n'étoit pas ſi difficile à élever; mais, pour l'ordinaire, il languit quelque temps & meurt enſuite. Celui que j'ai eu pendant trois mois, & que j'ai cru pouvoir élever, n'a vécu, tout ce temps, que d'eau de puits. Je l'ai empaillé, après ſa mort, & il occupe, actuellement, une place dans le fameux Cabinet de M. *Sloan*.

Des Flamans ou Flammants.

Le véritable *Flammant* (e) du pays differe, en forme, grandeur & couleur, du *Phœnicopthere*, que les Naturaliſtes prétendent être le vrai. Je ne ſçais ce qui les en a perſuadés; & je ne prétends pas décider s'ils ont tort ou raiſon: je me contente de rapporter la définition qu'en donne le ſçavant *Gesner.*

„ *Arquatam*, dit-il, *hanc avem latine vocare volui*, *quod roſtrum ejus inflectatur inſtar arcus.*" Geſn. de Avibus, Lib. III. p. 196.

Quoique cet oiſeau ſoit également monté ſur deux hautes jambes, elles ſont de la

(e) *Arquata:* en Hollandois *Flamingo:* en Allemand *eine Art Reiger, mit rothen füſſen und Flaminigen federn.*

moitié plus petites que celles du *Phœnicopthere*. Il a un long col, & une petite tête, qui eſt armée d'un fort long bec, en forme d'archet, & long d'environ dix à douce pouces. Son corps n'eſt guere plus grand que celui d'une petite poule. Il peut avoir, à peu près, deux pieds & demi de hauteur. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cet oiſeau, c'eſt que, dès le commencement de ſa naiſſance, il eſt tout noir, que peu de temps après il devient blanc, & par la ſuite rouge comme du ſang. Ses jambes deviennent de la même couleur; il n'y a que le bec, qui conſerve la couleur de corne. Les dents, dont il eſt garni, ſont ſemblables à celles d'un peigne; & c'eſt par leur moyen qu'il retient tout ce qu'il veut manger, & rejette ce qu'il ne veut pas.

Ces animaux vivent dans une parfaite ſociété. Lorſqu'ils ſont aux bords des rivages, pour chercher leur nourriture, ils ſe rangent de file, & il y en a toujours un qui fait le guet, & qui avertit, par un mouvement, ſes camarades, dès qu'il apperçoit la moindre choſe qui lui donne de l'ombrage, s'envole auſſi-tôt, & tous les autres le ſuivent.

Ces oiſeaux ne ſe laiſſent approcher que très-difficilement, & il faut ſe cacher dans des brouſſailles, pour les tirer, quand ils

viennent à terre. Ils font leurs nids dans des mares ou des marécages, & leur donnent la forme d'un cône tronqué, élevés d'un pied & demi. Ces cônes sont solides, jusqu'à la hauteur de l'eau, & ensuite vuides, comme un pot, avec un trou en haut, dans lequel la femelle dépose ses œufs, qui ne passent pas le nombre de deux; & lorsqu'elle les couve, elle se pose de sorte qu'elle n'a que le croupion sur le nid. Leur chair est très-bonne à manger, surtout quand ils sont jeunes.

Les jeunes *Flammants* s'apprivoisent très-facilement, & l'on en transporte fort souvent en Europe. C'est aussi avec leur plumage que les Indiens se font des colliers, des bonnets, & autres atours, dont ils se parent souvent.

De l'Epervier.

L'*Epervier* (*f*) est un oiseau de proie, de la longueur d'un pied, que l'on connoît dans le pays, sous le nom de *Faucon*. Il a la tête ronde, le bec courbe en dessous, les yeux fort luisants, les pieds armés d'ongles longs & forts: son col est longuet; son plumage supérieur, d'un brun sombre, marqueté de quelques taches noires; la poitrine & les flancs, d'un brun clair; les cuisses fort charnues, & les jambes menues, longues & un peu jaunâtres.

(*f*) *Fringillarius, sive Falco:* en Hollandois *Valk:* en Allemand *Sperber.*

Cet oiſeau, qui eſt aſſez friand, ne vit que de lapins, de rats, de grenouilles, & de petits oiſeaux. Il fait ſon nid ſur les arbres les plus élevés. On prétend que ſa chair eſt bonne à manger; mais comme je n'en ai jamais goûté, puiſque je n'ai pas même vu l'oiſeau, je ne fais que rapporter ici ce qui m'en a été dit.

Des Corbeaux. Les Naturaliſtes diſtinguent nombre de ſortes de *Corbeaux*; mais je ne ferai connoître que ceux qu'on nomme ainſi dans le pays.

Le premier eſt un *Corbeau aquatique*, (g) dont le plumage eſt d'un bleu noirâtre, & qui eſt de la même figure des nôtres, mais plus petit.

Le ſecond eſt le *Corbeau des ſavannes*, (h) lequel a un cri déſagréable, & qui eſt tout noir.

Le troiſieme eſt la *Corneille*, (i) qui eſt auſſi toute noire, & plus petite que le précédent.

Ces deux derniers s'attroupent dans les ſavannes ou prairies; & il eſt défendu de les tuer, parce qu'ils mangent les charognes, qui pourroient infecter l'air.

(g) *Corvus aquaticus :* en Hollandois *Rave :* en Allemand *Rabe.*

(h) *Corvus ſylvaticus.*

(i) *Cornix nigra.*

Les *Faiſans* ne ſont pas fort abondants dans la Colonie, à moins que de les aller chercher dans les bois les plus éloignés. Il y en a cependant de deux Eſpeces. *Des Faiſans.*

La premiere eſt le *Faiſan noir* (*k*) *huppé.* Il eſt de la grandeur d'un coq d'Inde médiocre: tout ſon corps eſt couvert des plus belles plumes que l'on puiſſe voir. Il porte, ſur la tête, une très-belle huppe, qui forme une aigrette toute friſée, laquelle augmente l'air grave qu'il a, quand il marche. Son bec, qui eſt aſſez gros, eſt de couleur de citron, de même que ſes jambes, qui ne ſont pas mal groſſes non plus.

Les Naturels du pays, qui les vont chercher, ſoit dans la profondeur des bois, ou ſur les côtes voiſines, les connoiſſent ſous le nom de *Pauwiſſen.* Ils les vendent juſqu'à douze florins, la paire.

Le ſecond eſt plus petit que le précédent; & la huppe qu'il a, de même que lui, ſur la tête, eſt formée de plumes noires & blanches, étagées, qui ſe baiſſent ou ſe dreſſent à la volonté de l'oiſeau: ſa marche eſt noble & fiere. Son plumage tire un peu ſur le noir, & eſt mêlé de quelque peu de blanc. On le connoît dans le pays, ſous le nom de *Maray.* La chair de l'un, comme de l'autre, eſt

(*k*) *Phaſianus niger:* en Hollandois *Faiſan:* en Allemand *Phaſan.*

très-bonne à manger. Mais, comme on regarde ces deux oiſeaux comme des animaux fort rares, on ſe fait un plaiſir de les conſerver; outre que cela feroit un mets fort cher.

De la Grue. Voici un oiſeau, dont je riſque de donner la deſcription, ſous le nom de *Grue*, (*l*) parce qu'il eſt paſſager, & qu'il lui reſſemble beaucoup: dans le pays on le connoît ſous le nom de *Tête de Negre* ou *Neger-Kop*. Je n'en ai jamais vu qu'un, dont j'ai la tête dans mon *Muſæum*.

Cet oiſeau eſt monté ſur des jambes, qui ont près de deux pieds de hauteur, mais très-menues; car elles ne ſont formées que d'un os fort mince, recouvert d'une ſimple peau noirâtre, ſans plume ni duvet; ſes pieds ſont diviſés en quatre doigts longs & menus; ſon col eſt long & courbé, comme celui d'une cigogne, & a près de deux pieds de longueur. Il a de petits yeux noirs & ronds; la tête, qui eſt un peu plate des deux côtés, eſt munie d'un bec fort gros, fort long, & tout noir, qui ſe termine en pointe; aux deux côtés duquel, il a une grande poche, où il réſerve ſa nourriture, comme les ſinges. Tout ſon corps eſt couvert de plumes noires.

Cet oiſeau eſt vorace, & tout lui eſt bon.

(*l*) *Grus*: en Hollandois *Kraan-Vogel*: en Allemand *Kranich*.

Le *Héron* (*m*) eſt un oiſeau aquatique, qui ne vit que de poiſſon, & dont il y a pluſieurs Eſpeces. *Des Hérons.*

Le premier eſt le *Héron cendré* (*n*). Il eſt plus petit qu'une cigogne; & ſon bec, qui a un demi-pied de long, eſt fort droit, pyramidal, & d'une couleur brunâtre. Le desſous du bec, le goſier, la poitrine, le ventre, & le dedans des cuiſſes ſont blanchâtres. Ses ongles ſont noirs, & ceux du milieu dentelés, en dehors.

Le ſecond eſt le *Héron blanc*, (*o*) nommé *Aigrette*, parce qu'il lui pend, derriere la tête, une eſpece de petite aigrette blanche. Cet oiſeau a tout le corps blanc, & a, auprès des yeux, un eſpace dégarni de plumes. Son bec eſt noirâtre, & long d'environ quatre pouces; ſes pattes de couleur verte, ſont garnies d'eſpace en eſpace, d'une corne noirâtre, qu'on peut lever en écailles.

Le troiſieme eſt le *Héron tigre* (*p*). Celui-ci a près de trois pieds de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrêmité des ongles. Sa tête eſt petite & étroite, le ſommet en eſt noir : la gorge & les côtés du col ſont rouſſâtres, avec des taches noires & réguli-

(*m*) *Ardea:* en Hollandois *Rygers:* en Allemand *Reiger.*

(*n*) *Ardea cinerea.*

(*o*) *Ardea alba maxima.*

(*p*) *Ardea tigrina:* en Hollandois *Tyger-Vogel.*

eres ; le col est couvert de longues plumes: ce qui fait paroître l'oiseau plus petit qu'il ne l'est en effet. Tout le reste de son plumage est fauve, ou d'un roux foncé, tacheté de noir, de la même maniere que la peau du tigre: sa queue est courte & petite ; le bec est fort droit & pointu, tranchant des deux côtés, & de couleur verdâtre ; sa mâchoire supérieure entre dans l'inférieure ; l'iris de ses yeux est jaunâtre ; il a l'ouverture du bec fort grande, elle s'étend, même, jusqu'au-delà des yeux, de sorte qu'on diroit qu'ils sont dans le bec : ses jambes sont sans plumes, au-dessous de l'articulation. Il a les pieds verds, les doigts fort allongés, les ongles longs & forts ; & le doigt extérieur, qui tient à celui du milieu, a le côté intérieur dentelé, comme dans tous les autres oiseaux de ce genre. Ils se servent de ces dents ou pointes, pour retenir les poissons glissants.

On m'a assuré que cet oiseau fait, ou pond, sept à huit œufs, arrondis, blanchâtres, & tiquetés de verd. Il fait son nid en terre, & se cache dans les joncs des marais.

Comme tous les *Hérons* ont les jambes fort longues, leur habitude, pendant le jour, est de se tenir dans l'eau, où ils font une grande destruction de menus poissons. Leur grandeur, & celle de leur bec, leur

ſont très-utiles pour pourſuivre & atteindre leur proie, & même les bêtes à quatre pieds, ſur leſquelles ils courent quelquefois. Leurs grandes aîles, qui paroiſſent devoir les incommoder, par rapport à la petiteſſe de leur corps, leur ſont, au contraire, d'un très-grand ſecours, pour faire de grands mouvements dans l'air, & pour avoir la facilité d'emporter ſouvent de lourds fardeaux dans leurs nids, qui ſont, quelquefois, fort éloignés de l'endroit où ils ont pêché.

Du Bec à Cuiller.

Voici encore un oiſeau, que l'on a voulu mettre au nombre des *Hérons*, mais qui n'en a nullement la forme. Le nom qu'on lui a donné, à cauſe de la figure de ſon bec, lui convient mieux que tout autre.

Cet oiſeau eſt, préſentement, connu ſous le nom de *Bec à Cuiller* ou *Palette*; (*q*) quelques-uns le nomment encore *Eſpatule*, parce que ſon bec eſt arrondi, large & applati vers le bout, & que la partie voiſine de la tête eſt étroite & faite comme le manche d'une eſpatule, dont les Apothicaires ſe ſervent pour remuer leurs drogues. Cet oiſeau, qui eſt monté ſur de courtes jambes, a un plumage qui change de couleur, en vieilliſſant, comme celui du Flammant, &

(*q*) *Platea ſanguinea tota :* en Hollandois *Lepel-Beck.*

devient d'un rouge éclatant. Il ne se nourrit que de menus poissons.

Du Diablotin.

L'oiseau, appellé *Diablotin*, est aquatique. Les uns lui ont donné le nom de *Plongeon*, d'autres celui de *Foulque chauve*, ou *Poule d'Eau.* (r) Il est, à peu près, de la grosseur d'un canard ordinaire. Son plumage est noir, mêlé d'un peu de blanc; ses jambes sont courtes; ses pieds palmés, mais garnis de fortes & longues griffes. Son bec ressemble à celui du corbeau. Il a des yeux à fleur de tête, avec lesquels il voit admirablement bien la nuit; mais qui, pendant le jour, lui sont inutiles.

Ces oiseaux vivent de poissons, qu'ils vont pêcher à la mer; après quoi ils s'en retournent, toujours deux à deux, comme font les perroquets. Ils se tiennent, ordinairement, sur de grands arbres, & crient, en y volant, comme s'ils s'appelloient les uns les autres.

Des Plongeons.

Le *Plongeon* (s) est un oiseau aquatique, dont il y a plusieurs Especes.

Celui de mer, que l'on connoît dans le pays, n'est guere plus grand qu'un demi-canard; son bec est noir & aigu, comme celui d'une grive. Il a le col fort mince, &

(r) *Mergus longirostrus, cervice longiori; Fulica:* en Hollandois *Duykelaar* of *Waater-Hoen:* en Allemand *Wasser-Huhn.*

(s) *Mergus aquaticus.*

n'a point de queue. Ses jambes ſont plutôt faites pour nâger, que pour marcher. Il a la plante des pieds noire, & ſes doigts ſont palmés, ou unis enſemble, par de doubles membranes. Le plumage du corps eſt cotonneux & fort mollet; celui de la tête eſt brunâtre; celui du ventre eſt ſombre: ſa poitrine eſt comme argentée; ſes aîles ſont noirâtres, à pointes blanches; & ſes ſerres noirâtres, & larges, comme les ongles de l'homme.

Dès que cet oiſeau s'eſt plongé dans l'eau, & qu'il s'éleve au-deſſus, il hauſſe la tête, puis regarde autour de lui, & ſe plonge de nouveau, avec une vîteſſe étonnante. Quoi qu'il ne puiſſe pas s'élever beaucoup au-deſſus de l'eau, dès qu'il prend l'eſſor, il peut voler long-temps.

Le ſecond eſt celui des ſavannes, qui eſt plus petit que celui de mer. Tout ſon corps eſt couvert de plumes cotonneuſes, blanches; ſon bec eſt petit & jaune; & les jambes ſont courtes. Il ſe tient dans les ſavannes, parce qu'il y a toujours de petits étangs, remplis de petits poiſſons, qui lui ſervent de nourriture.

Les *Canards domeſtiques* ſont fort abondants dans la Colonie, & l'on y en diſtingue de trois Eſpeces. *Des différentes Eſpeces de Canards.*

Le premier, (*t*) qui eſt de la plus grande, a le corps couvert, de toutes parts, de plumes noires, tachetées de blanc: les jambes, le haut du bec & la tubercule ſont d'un très-beau rouge.

Le ſecond (*u*) eſt moins grand que le précédent. Il a la tête blanchâtre, & le reſte du corps brunâtre.

Le troiſieme (*x*) eſt de la même grandeur; mais il a le corps tout couvert de plumes blanches. Sa tête eſt rouge, dénuée de plumes, jusqu'au milieu du col; ſes yeux, qui ſont jaunes, ſont environnés d'un petit cercle noir.

On fait ſi grand cas de ceux-ci, qu'on les envoye en Europe, en préſent aux amateurs.

Il y en a d'autres, en outre, qui ne ſont point domeſtiques.

Le premier (*y*) eſt un *Canard de paſſage*. Il eſt remarquable par ſon plumage, orné de taches luiſantes, aſſez ſemblables aux miroirs de la queue du paon.

Le ſecond (*z*) eſt un *Canard ſauvage*, qui res-

(*t*) *Anas domeſtica major*: en Hollandois *End-Vogel*: en Allemand *Endte*.

(*u*) *Anas minor fuſca*.

(*x*) *Anas minor alba*.

(*y*) *Anas fera*.

(*z*) *Anas ſylveſtris fera*.

reſſemble aſſez au *domeſtique.* Il traverſe les rivieres & les criques, en petite compagnie. Son bec eſt un peu jaunâtre; ſes pieds ſont de couleur d'orange, & ſes ongles bruns. Il a un demi-collier blanc; ſa poitrine eſt brunâtre, ou couleur de châtaigne. Le mâle a la tête & le haut du col d'un beau verd: cette couleur eſt encore plus belle au milieu des aîles, parce qu'elle tire un peu ſur le pourpre. La femelle eſt privée de tous ces ornements.

Le troiſieme (*a*) eſt un *Canard* qui n'habite que les rivages de la mer; on le regarde comme une eſpece de petit *Plongeon*; ſon corps eſt court, épais, large & un peu applati. Son bec eſt large & d'un bleu pâle; la pointe en eſt noirâtre: le ſommet de ſa tête eſt d'une couleur mêlangée de pourpre & de noir: il a derriere la tête une eſpece de crête, qui pend de la longueur d'un pouce. Tout le reſte de la partie ſupérieure de ſon corps eſt d'un brun foncé.

Le quatrieme (*b*) eſt un *Canard brun, ſauvage.* Il eſt de la grandeur du *Canard domeſtique*; mais plutôt moins gros que plus. Il a le bec gros, large, & de couleur plombée, auſſi bien que les jambes & les pattes. Son plumage eſt diverſifié par

(*a*) *Anas criſtata.*
(*b*) *Anas fera fuſca.*

des taches noires & blanches: il fréquente beaucoup les rivieres & les rivages de la mer.

Le cinquieme (c) est la *Sarcelle*, ou *Cercelle*, dont la chair est d'un goût exquis, & d'une grande délicatesse. Elle est de beaucoup plus petite que le *Canard;* & le mâle, qui est plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu courbé, & noir par la pointe. Cet oiseau a le col long & affilé; il a la prunelle extrêmement noire, & le reste de l'œil jaune, de même que les paupieres, & les plumes qui sont autour des yeux; le sommet de sa tête est un peu applati, & de couleur cendrée; sa gorge, sa poitrine, & son ventre sont jaunâtres, & semés de taches noires. Le reste du corps est rempli de plumes de couleur de rouille, tiquetée de noir; les plumes de la queue sont, pour la plus grande partie, cendrées, & comme divisées en deux, à cause de leur tuyau qui est noir. Ses jambes sont jaunes; ses pieds sont garnis de grands doigts, & d'ongles robustes & aigus, qui sont noirs & jaunes.

Tous les *Canards* sont gourmands, insatiables, mangent de tout, & détruisent, heureusement, les mauvaises plantes, & la plupart des insectes nuisibles; ils cherchent,

(c) *Querquedula:* en Hollandois *Teling.*

en barbotant, leur nourriture dans la boue, où ils trouvent des vers, des araignées, des poiſſons pourris, de petites grenouilles: ils mangent, en un mot, toutes les immondices des baſſe-cours. Les femelles, de même que celles des oies, pondent de très-gros œufs.

L'*Oie* (*d*) eſt auſſi un oiſeau de baſſe-cour, aſſez connu de tout le monde. Il y en a qui peſent juſqu'à douze livres, étant engraiſſées; mais celles qu'on a dans la Colonie, & dont le nombre n'eſt pas même fort grand, ne ſont pas ſi groſſes. Ce ſont les Anglois qui les y fourniſſent; & les *Oies ſauvages* n'y ſont pas connues. *De l'Oie.*

La *Poule domeſtique* (*e*) eſt encore un oiſeau de baſſe-cour, auſſi connu que le précédent; c'eſt pourquoi je n'en fais aucune deſcription. Je dirai ſeulement qu'elles ſont plus petites, à *Surinam*, que celles d'Europe; mais qu'elles ſont, en revenche, infiniment plus délicates, parce qu'on les nourrit avec du bled de Turquie; ce qui rend leur chair plus ferme & plus graſſe. *Des différentes Eſpeces de Poules.*

La *Poule d'eau* (*f*) eſt plus petite que la

(*d*) *Anſer vulgaris:* en Hollandois *Gans*: en Allemand de même.

(*e*) *Gallina domeſtica:* en Hollandois *Hen:* en Allemand *Henne* ou *Huhn*.

(*f*) *Gallina aquatiqua.*

Poule domestique. Elle a, à peu près, la figure d'un petit râle d'eau : son bec est applati, étroit & pointu. Le plumage de sa tête est d'un brun nuancé de rouge; le dessus du dos, du col & des aîles, est de la même couleur, avec des distances de raies blanches, déchiquetées en travers: les plumes de sa poitrine sont d'un blanc jaunâtre; le bas du ventre est rougeâtre & sale; sa queue est courte: mais ce qu'il y a de remarquable, c'est, qu'étant réunie elle forme un creux singulier.

La chair de cet oiseau est aussi délicate que celle de la sarcelle.

Il y en a encore une autre, qui ne differe de la précédente, que par sa grandeur; & qu'on nomme, par cette raison, *grosse Poule d'eau.*

De la Poule Pintade. La *Poule Pintade* (g) est un oiseau du genre des *Poules*, & qui est originaire d'Afrique, d'où on l'a transporté dans la Colonie. On ne sçauroit mieux nommer cet oiseau, puisqu'il est peint de taches blanches & noires, qui forment une madrure des plus charmantes & des plus régulieres. Elle est de la grandeur d'une *Poule domestique*; mais elle a la queue baissée, comme la perdrix. Elle a deux appendices membraneuses, de couleur de chair, aux deux cô-

(g) *Gallina Africana.* Joniston Histoire Naturelle,

tés des joues. Tout ſon plumage n'eſt que de deux couleurs, blanc & noir: les taches, dont il eſt rempli, ſont preſque par-tout d'une même forme, rondes & régulieres, comme lenticulaires, excepté aux aîles, où elles ſont allongées, & comme par bandes: ſes jambes ſont couvertes de petites plumes marquetées. Sa tête eſt ſans plumes; ſes paupieres ſupérieures ont de longs poils noirs, qui ſe relevent par en haut. Elle a, au-deſſus de la tête, une crête, qui tient de la nature d'une peau ſeche & ridée, d'un fauve brun. Son bec eſt ſemblable à celui d'une *Poule ordinaire*. Les mâles ont la peau des paupieres bleue, & les femelles l'ont rouge. Ses pieds ſont brunâtres; & le tiers de la longueur des doigts eſt uni par une eſpece de membrane. Le mâle n'a point d'ergot au derriere du pied.

On prétend que la chair de cet oiſeau eſt auſſi délicate que celle du faiſan. On peut auſſi les apprivoiſer facilement; & ils deviennent même très-familiers. Mais ils ſont extrêmement jaloux, & ne peuvent ſouffrir les autres *Poules*, de quelque Eſpece qu'elles ſoient. Elles les attaquent à grands coups de bec, & veulent être ſeules. Les œufs, que la femelle pond, ſont de la même couleur que ſon plumage.

De l'Oiseau Trompette.

L'Oiseau Trompette (*b*) est encore un oiseau du genre des *Poules*, qui est originaire des Amazones. Il est, à peu près, de la figure d'un coq d'Inde, & tout noir. Les plumes du col sont nuancées de couleur d'or. Ce qu'il a de particulier, c'est son bec, qui est double, ou plutôt qu'il a deux becs, l'un sur l'autre, dont celui de dessus ressemble à un nez creux, qui contribue, peut-être, au son que cet oiseau forme. Je dis peut-être, car on n'est pas d'accord d'où il part. J'ai cru d'abord que c'étoit de l'anus; mais j'ai reconnu mon erreur; & je ne doute point non plus, que ce ne soit d'un organe différent de celui de la gorge. Quelques-uns prennent ce son pour un chant; mais je suis d'avis, comme le dit Mr. *de la Condamine*, que c'est fort mal à propos. Quoi qu'il en soit, les plus sçavants Naturalistes ignorent encore l'organe d'où sort ce son; mais je ne désespere pas, qu'un jour ou l'autre, on ne parvienne à le découvrir.

Cet oiseau se rend si familier, qu'il témoigne une tendresse toute particuliere à celui qui l'a élevé. J'en ai nourri un fort jeune, qui me suivoit par-tout où j'allois dans la maison; mais ce qu'il y avoit de

(*b*) *Gallina sylvatica, crepitans, pectore columbino:* en Hollandois *Trompetter.*

plus remarquable c'eſt, que, lorſque je me levois le matin, & que je lui ouvrois ſa cage pour le faire ſortir, il ſautoit alors, tout de ſuite, ſur moi, en ſonnant de la trompette; car, à la vérité, le ſon qu'il donne, approche beaucoup de celui d'une trompette fendue; & chaque fois qu'il me voyoit il faiſoit la même manœuvre.

Du Coq d'Inde. Le *Coq d'Inde* (*i*) eſt encore un oiſeau domeſtique, du genre des *Poules*. Celui-ci eſt originaire du pays. Il y en a en abondance, & ils ſont beaucoup plus gros & plus gras que ceux d'Europe; car il y en a qui peſent juſqu'à vingt-cinq livres.

Les *Coqs d'Inde* varient pour la couleur. Il y en a dont les plumes ſont noires, avec un peu de blanc, à l'extrêmité; d'autres ſont griſâtres; & d'autres d'un gris un peu rougeâtre.

Des Pigeons. Le *Pigeon* (*k*) eſt un oiſeau ſi connu, que quantité de perſonnes ſe font une affaire ſérieuſe de ſa multiplication, ſans même y rien épargner. Il y en a, ſur chaque Plantation, une quantité prodigieuſe, qui s'y multiplient ſans qu'on ſoit obligé de ſe donner beaucoup de peine; parce qu'ils ſe plaiſent à la chaleur du pays: ce

(*i*) *Gallus Indicus:* en Hollandois *Kalkkoen:* en Allemand *Calecutiſcher Hahn* ou *Puber-Hahn.*

(*k*) *Columba:* en Hollandois *Duive:* en Allemand *Taube.*

qui les rend encore plus portés à l'amour. On ne les y nourrit que de bled de Turquie ; ce qui rend leur chair plus fine & plus délicate que celle des *Pigeons* d'Europe.

Des Pigeons sauvages.

Les *Pigeons sauvages* (*l*) sont de trois Especes.

Le premier est celui qu'on nomme *Ramier*, (*m*) parce qu'il se perche sur les arbres. Ils volent, ordinairement, en troupes, ou en compagnies, comme font les perdrix, & se tiennent toujours dans les bois. Le plumage de leur col a le lustre de la soie; celui de la poitrine, des épaules, & des aîles est vineux; le milieu du dos de couleur de frêne sombre; & le reste est semblable à celui des *Pigeons ordinaires*.

Le second (*n*) est une autre Espece de *Ramier* plus petit, qui est d'une couleur cendrée.

Le troisieme est un petit *Pigeon sauvage*, dont la couleur est d'un brun clair.

Ces trois Especes de *Pigeons sauvages*, ont la chair extrêmement délicate; parce qu'ils se nourrissent uniquement de toutes sortes de fruits: ce qui les rend fort gras & fort bons.

(*l*) *Columba sylvestris.*
(*m*) *Columba livia.*
(*n*) *Columba sylvestris cirenea.*

De la Tourterelle.

La *Tourterelle*, (*o*) qui eſt un oiſeau du genre des *Pigeons*, ſe trouve auſſi à *Surinam*. Elle a, peut-être, dix pouces de long, ſur dix-huit à vingt d'envergure. Son bec eſt délié & long, d'un bleu ſombre en dehors, & rouge en dedans ; ſes pattes ſont de la même couleur ; mais elle a les griffes noires: ſa tête & ſon dos ſont d'une couleur cendrée ; la poitrine & le ventre blanchâtres; ſa gorge eſt entre-mêlée de verd & de noir. Les plumes extérieures des aîles ſont brunes, & celles du milieu ſont cendrées.

La *Tourterelle* eſt plus petite que le *Pigeon* de la plus petite Eſpece : ſon jabot eſt grand, & la voix gémiſſante. Ses aîles ſont ſi longues que cela lui donne un vol d'une rapidité étonnante, qu'elle ſoutient longtemps. On prétend que le mâle ne s'attache qu'à une femelle; ce qui pourroit le faire regarder comme le ſymbole de la fidélité conjugale.

Cet oiſeau ſe tient toujours ſur le haut des arbres, & il y fait ſon nid. Sa chair eſt infiniment meilleure que celle des *Pigeons ſauvages*, parce qu'elle a plus de ſuc; ce qui la rend un manger délicieux.

On prétend que la *Tourterelle* pond deux fois par an, & qu'elle ſe tient, pour l'ordinaire, dans les bois les plus éloignés.

(*o*) *Turtus ſylvaticus:* en Hollandois *Tortel-Duif*: en Allemand *Turtel-Taube*.

Des différentes Espeçes de Pies. La *Pie* (*p*) eſt un oiſeau, qui approche du corbeau, dans toutes ſes parties, & dont on diſtingue pluſieurs Eſpeces.

La premiere (*q*) eſt connue, dans le pays, ſous le nom de *Coyakee*, qui ſignifie *Toucan.*

Cet oiſeau, qui eſt un peu plus grand que la *Pie ordinaire*, a la tête, le col, le deſſus du dos, & les aîles, d'un blanc cendré. Sa poitrine eſt d'un jaune luiſant, ou ſafrané; ſon ventre & les cuiſſes ſont d'un beau rouge vermeil, ou de couleur écarlate, qui s'étend preſque juſqu'à la moitié de la queue, & eſt enſuite intercepté par une bande noire & large, qui finit par le même rouge: ſes jambes, ſes pieds & ſes griffes ſont noirs, auſſi bien que le reſte de ſes plumes.

Cet oiſeau eſt très-remarquable, par la groſſeur de ſon bec, qui a près de huit pouces de long, & deux pouces & demi de large, à ſa racine. Sa mâchoire ſupérieure eſt large, & un peu recourbée, & a une cavité exactement égale à la mâchoire inférieure: l'une & l'autre ſont dentées, & couvertes d'une peau gluante. Ces deux mâchoires ſont d'une ſubſtance mince & oſſeuſe, & couvertes d'une écaille jaune & rouge, tirant ſur la corne. Les narines ſont ſituées

(*p*) *Pica:* en Hollandois *Exter:* en Allemand *Aelſter*, *Atzel* & *Hetze.*

(*q*) *Naſutus ſimpliciter, ſive Tucana.*

au dessus de cette substance, sur le bec, & tout près de la tête, laquelle est grande & fort grosse; ce qui lui donne la force de pouvoir porter un bec si monstrueux. La langue qu'il renferme, est, non seulement, de la même longueur; mais elle ressemble parfaitement à une plume bien déliée.

On trouve cet oiseau dans les bois, où il fait son nid sur les arbres.

La seconde (r) est la *Pie de mer*, qui a un pied de long. Son bec est court, large & applati de côté, d'une maniere opposée à celui des canards; il est triangulaire & pointu. Son plumage est noir, excepté à la poitrine, qui est tachetée de blanc. Ses jambes & ses pieds sont d'un rouge jaunâtre, & placés en arriere, comme dans les plongeons ordinaires; de sorte que cet oiseau semble marcher, en s'appuyant, perpendiculairement, sur la queue. Il lui manque le doigt de derriere.

La troisieme (s) est une *petite Pie*, dont les couleurs sont très-joliment diversifiées: son plumage inférieur est comme cotonneux; & elle a du jaune, depuis le milieu du dos, jusqu'au croupion.

La *Pie* est connue pour un oiseau, qui apprend facilement à articuler nombre de mots. Elle fait, ordinairement, son nid à

(r) *Pica marina.*
(s) *Pica minor.*

la cime des grands arbres, où elle pond, à chaque couvée, six ou huit œufs marqués de taches noires. Elle vit d'insectes, & de la chair de toutes les sortes de petits oiseaux qu'elle peut attraper: elle en mange même les œufs. Lorsqu'elle marche, elle ne fait que sauter, en remuant, perpétuellement, la queue. Elle est assez hardie pour attaquer quelques oiseaux de proie, même des levrauts & autre gibier semblable.

Des différentes Especes de Pics. Le *Pic* est un oiseau, dont il y a plusieurs Especes, qui ont tous le bec propre à percer l'écorce des arbres, même les plus dures. C'est, d'ailleurs, un oiseau sauvage, habitant les bois; qui est de moyenne taille, sauvage, carnacier & sédentaire. Il a, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, douze à quatorze pouces. Il vit de fourmis, & de vers qui se trouvent dans l'intérieur des arbres. Pour cet effet, il se place contre l'arbre, & à coups redoublés, il fait des trous exactement ronds & profonds, pour, en allongeant sa langue, attraper les vers, qui se nourrissent dans le bois. Il étend, de même, sa langue sur les fourmillieres, & la retire remplie de fourmis, comme font les mangeurs de fourmis. *Voyez ce mot.*

La femelle ne fait point de nid, parce qu'elle dépose ses œufs, qui sont, ordinai-

rement, au nombre de ſix ou ſept, dans des trous d'arbre, ſur le bois vermoulu.

Voici les Eſpeces qu'on trouve à *Surinam*.

Le premier eſt le *Pic verd* (*t*), qui a le bec dur, triangulaire, terminé, au bout, en pointe coupée, noire & dure. Il a l'iris, en partie, blanche, &, en partie, rougeâtre; le deſſus de la tête d'un beau vermillon, ſemé de taches noires; l'œil enfermé dans une plaque noire, en triangle, qui va juſqu'au bec, & ſous laquelle eſt une bande rougeâtre; le derriere du col, le dos, & le deſſus des aîles, verdâtres; la gorge, le col, la poitrine & le ventre pâles; le fouet de l'aîle parſemé de taches blanchâtres; le croupion jaune paille; les plumes de la queue ſont par deſſus d'un verd foncé, rayé de quelques lignes transverſales, & ſemblent comme fourchues à leurs pointes, qui ſont noirâtres: ſes pattes & ſes doigts ſont de couleur de plomb; ſes ſerres griſes, brunâtres; & il a les jambes très-courtes.

La langue de cet oiſeau eſt remarquable, en ce qu'elle eſt groſſe comme une ficelle ordinaire, ronde, égale d'un bout à l'autre, dure, oſſeuſe, écailleuſe, pointue, gluante, longue de trois ou quatre pouces hors du bec, quand il l'allonge; la tenant, or-

(*t*) *Picus viridis*: en Hollandois *Specht*: en Allemand *Grünſpecht*.

dinairement ployée en rond, dans son gosier.

Le second (*u*) est le *Pic noir*, ou *Charpentier*, qui se distingue assez par sa couleur, laquelle est un peu teinte, uniquement, au-dessus de la tête, d'une couleur rouge de cinabre.

Le troisieme est le *Pic varié*. (*x*) Celui-ci est égal au merle, en grandeur; & son plumage, qui est noir, comme celui du précédent, est néanmoins picoté par-ci par-là, de quelques taches blanches.

Le quatrieme (*y*) est un autre *Pic varié*, qui est de la grandeur d'une tourterelle. Sa tête est ornée de plumes rougeâtres, & crêtée; son col, dessus & dessous, est noir, avec quelque peu de blanc. Il a les aîles noires en dessus, & blanches en dessous; la queue noire; le ventre & les cuisses noires & blanches.

Le cinquieme est un *petit Pic*, de la grosseur d'un moineau franc. Il est de couleur d'olive pâle. Toutes ses plumes sont tachetées de blanc & de noir, depuis la gorge jusqu'à l'anus; celles qui recouvrent les aîles sont légerement jaspées, vers le bout, d'un blanc jaunâtre: les grandes de la queue

(*u*) *Picus niger.*
(*x*) *Picus varius minor.*
(*y*) *Picus varius major.*

le ſont de noir. Sa tête & le deſſus du col ſont d'une couleur de cinabre.

Le ſixieme (z) eſt le *Charpentier jaune*, qui eſt de la plus grande Eſpece. Auſſi ſe diſtingue-t-il des autres, par les coups de bec qu'il donne dans les arbres, & qu'on peut entendre de fort loin. Il a, en outre, une fort belle huppe rouge ſur la tête: les plumes du deſſus de ſes aîles ſont bleuâtres; celles du col, de la poitrine, & du ventre, ſont de couleur de citron.

Le ſeptieme (*a*) eſt un *Pic*, qui a beaucoup d'affinité avec la pie. Il a la tête petite, le bec droit, pointu, noir, long d'un doigt; les pieds correſpondants, par la ſituation des doigts, aux pieds des autres oiſeaux; la tête & la partie ſupérieure d'un bleu céleſte, juſqu'au commencement du dos; toute la queue noire; les aîles de même, mais elles ont dans le milieu & dans toute leur longueur, une tache blanche: le reſte du corps eſt d'un bleu céleſte; & les jambes ſont bleuâtres.

Ce qui rend cet oiſeau remarquable, c'eſt l'art avec lequel il conſtruit ſon nid, en le ſuſpendant aux extrêmités des branches d'un arbre.

(z) *Picus citrinus.*
(a) *Picus nidum ſuſpendens.*

Du Hibou. Le *Hibou* (b), ou *Chat-huant*, eſt un oiſeau nocturne, dont je connois deux Eſpeces à *Surinam*.

Le premier, qui eſt de la grandeur d'une poule, a une eſpece de huppe, ou touffe de plumes, au deſſus des yeux, qui lui deſcend autour du col. Ses yeux ſont noirs & enfoncés; ſon ventre eſt blanc, marqueté de taches noires; ſon bec blanc; ſes ongles ſont crochus; & ſes jambes couvertes de plumes.

Le ſecond eſt la *Huette*, ou *Hulotte*, qui eſt auſſi un oiſeau nocturne, mais plus petit que le précédent: ſon plumage eſt cendré & noir. Ses jambes ſont velues, juſques ſur les ongles, qui ſont cendrés & crochus. Son bec eſt courbé & fort luiſant. Il ne ferme l'œil qu'avec la paupiere d'en haut. Ses yeux ſont noirs, environnés de petites plumes blanches: ſa tête eſt monſtrueuſe, & fort bien garnie de plumes.

Ces animaux pouſſent, la nuit, des cris terribles, qui font peur aux femmes & aux enfants; & le jour ils ſe retirent dans le creux des arbres, où ils font leurs œufs. Ils ne ſe nourriſſent que de rats & de ſouris.

Des différentes Eſpeces de Perroquets. Les *Perroquets*, qui ſont d'un genre d'oiſeaux

(b) *Ulula ſtrix major:* en Hollandois *Nagt-Uyl:* en Allemand *braune Eule*.

ſeaux Indiens, ont la tête grande, le bec & le crâne durs, un très-beau plumage, les ongles extrêmement crochus. Ils ont quatre doigts aux pieds, deux devant, & deux derriere. Ils ſe ſervent, en grimpant, de leur bec, comme d'un crochet, pour ſoulever leur corps. Leur langue eſt large, & ronde par le bout.

On peut faire trois diviſions de *Perroquets*, ſçavoir: des grands, des moyens, & des petits.

L'*Aras* (c), que je mets dans la premiere eſpece ou diviſion, eſt, aſſurément, le plus gros des *Perroquets*. Il eſt de la groſſeur d'une poule, qui n'a pas encor pondu, ou bien d'une ſarcelle: il y en a de deux ſortes.

Le premier a les plumes de la tête, du col, & du ventre, couleur de feu; les aîles mêlées de bleu, de rouge & de jaune; & la queue, qui eſt longue de quinze à vingt pouces, du plus beau rouge. Il a la tête fort groſſe, & le bec à proportion; la mâchoire ſupérieure blanche, & l'inférieure noire; la région des yeux & les tempes blanches; les jambes courtes, & les pieds bruns. Il marche gravement, & parle très diſtinctement, quand il eſt inſtruit de jeuneſſe; mais il eſt naturellement grand criard.

(c) *Pſittacus maximus*: en Hollandois *groote Papegay*: en Allemand *Papagay*.

Le fecond eft l'*Aras bleu.* Il a le bec noir, & un peu plus long que celui du précédent; il a auffi une peau autour des yeux, bariolée de plumes noires. Le fommet de fa tête eft plat, & verd. Il a tout autour de la gorge un collier noir; tout le deffous de fon corps eft fafrané, & le deffus eft d'un beau bleu. Sa queue eft de la même longueur que celle de l'*Aras rouge.* Il a les jambes & les pieds bruns, & les ongles noirs.

Les *Perroquets*, de la feconde divifion, fe diftinguent par la diverfité de leur plumage, ou fouvent, par la dénomination des différentes Iles d'où ils viennent; car il ne faut pas s'imaginer que tous ceux qu'on trouve à *Surinam*, en foient originaires. Ce font les Indiens, qui les y apportent, pour en faire commerce; ils font, d'ailleurs, d'un tiers plus petits que les *Aras.*

Le premier de cette Efpece (*d*), eft un *Perroquet* qui vient de *l'Orenoc.* Il eft grand & verd. Il a les aîles rougeâtres; la partie fupérieure du bec, noire au bout, puis bleuâtre, & le refte rouge; l'inférieure eft blanche. Il a l'iris des yeux fafranée, le fommet de la tête jaune, & le refte du corps verdâtre, plus foncé en deffus, & plus clair en deffous. La partie fupérieure de fes

(*d*) *Pfittacus viridis.*

aîles eſt rouge; ſa queue un peu courte; & ſes jambes & ſes pieds ſont cendrés.

Le ſecond eſt le *Perroquet gris de Guinée.* (*e*) Il a le bec noir; tout le corps cendré obſcur; la queue rouge, de couleur de cinabre, mais fort courte, excédant, à peine, le bout des aîles; les yeux entourés d'une peau nue & blanche. Ce ſont les vaiſſeaux *Négréiers*, (*f*) qui les apportent dans le pays, en revenant de la Guinée.

On les vend, depuis dix juſqu'à quinze florins de Hollande, la piece.

Le troiſieme eſt un *Perroquet verd* (*g*) *des Amazones.* Son plumage, qui eſt d'un verd ébloüiſſant, eſt d'une beauté accomplie. Il eſt fort grand, & a quelques plumes jaunes ſur le front.

Le quatrieme eſt un *Perroquet violet*, (*h*) qui a la tête & tout le deſſus du corps d'un beau rouge cramoiſi; & toute la poitrine & le ventre d'un fort beau violet. Sa tête paroît comme ſéparée du dos, par une ligne violette, qui vient, latéralement, ſe joindre au violet de la poitrine, & ſemble former le collier d'un tablier de cordonnier.

(*e*) *Pſittacus cinereus.*

(*f*) Terme uſité dans le pays, pour déſigner les vaiſſeaux qui tranſportent les Negres de Guinée à Surinam.

(*g*) *Pſittacus viridis major.*

(*h*) *Pſittacus major violaceus.*

Ses plumes ſcapulaires ſont d'un beau bleu; ſes aîles & ſa queue vertes & rouges. Il a le bec noir & très-fort, & l'iris de ſes yeux eſt de couleur d'or.

On trouve ce *Perroquet* du côté des Amazones.

Le cinquieme eſt un *Perroquet varié.* (*i*) Il a la poitrine & le col d'un plumage bigarré, de couleur rougeâtre foncé, & ſur la fin, d'un bleu très-élégant: il a les plumes du ventre presque de la même couleur, mais, cependant, parſemées de brun; celles du dos vertes; les grandes plumes des aîles bleuâtres, & la queue toute verte.

Il eſt à remarquer que, lorsqu'on met cet oiſeau en colere, il dreſſe les plumes de ſa tête, de maniere, qu'elles paroiſſent former une fort belle crête.

Le ſixieme eſt le *Perroquet verd*, (*k*) qui a le dos jaunâtre, & le reſte de ſon plumage d'un verd pâle.

Le ſeptieme (*l*) eſt un *Perroquet*, qui a la tête, les épaules & les cuiſſes jaunes; & le reſte de ſon plumage d'un très-beau verd.

Le huitieme (*m*) eſt un *Perroquet à plumage du plus beau verd*; mais qui a la tête

(*i*) *Pſittacus elegans, cluſii exoticorum.*

(*k*) *Pſittacus viridis, dorſo flaveſcente.*

(*l*) *Pſittacus viridis, capite, humeris & femoribus luteis.*

(*m*) *Pſittacus capite cyaneo, collari luteo.*

d'un bleu céleſte, ou azur, avec un collier jaune.

Le neuvieme (n) eſt un petit *Perroquet verd*, à longue queue, qui a le bec un peu rouge, les jambes & les pieds de même, & le reſte de ſon plumage d'un très-beau verd.

Tous les *Perroquets*, de la troiſieme Eſpece, ſont appellés *Perruches* ou *Perriques*, parce qu'ils ſont fort petits; & c'eſt, en partie, cette petiteſſe qui fait leur beauté. Celles que le pays fournit, ſont, à peu près, de la groſſeur d'un merle, & toutes vertes. Elles ont, par-ci par-là, quelques plumes rouges ſur la tête; & leur bec eſt blanc. Elles vont toujours en troupes, & ſuivent les fruits & les graines de mil, à meſure qu'ils mûriſſent. On a toutes les peines du monde à les diſtinguer ſur les arbres où elles ſe perchent; mais l'on n'en a point à connoître qu'elles y ſont ſouvent en grand nombre, par leur ramage, qui flatte l'oreille, & charme ceux qui les écoutent. Elles ne ſont cependant bonnes qu'à manger, parce qu'on ne les peut pas apprivoiſer, comme les ſuivantes.

Des Perruches, ou Perriques.

La ſeconde ſorte de *Perruche* (o) eſt de la groſſeur des précédentes. Leur bec eſt noir; l'iris de leurs yeux aurore; le des-

(n) *Pſittacus totus viridis.*

(o) *Pſittacus minor, prolixâ caudâ, maculis flammeis conſperſus.*

ſous du bec bleu céleſte, & le deſſus bleu ardoiſé ; le reſte de leur tête eſt brun, & le bas du col bleu ardoiſé : tout le deſſus du corps & de la queue, flammé, d'un verd éclatant. Toute la gorge eſt brune, avec un bord aurore à chaque plume : ce qui forme un total écaillé. Elles ont le pli de l'aîle couleur de feu, & le reſte bleu ; tout le deſſous du corps d'un verd éclatant ; & le milieu du ventre lilas, veiné de brun : ſur le milieu de la queue, une ligne longitudinale lilas, & le deſſous de la queue, (qui eſt plus courte que celle des autres *Perruches*) d'un rouge brun, tirant ſur le marron ; les pieds & les ongles ſont noirs.

La troiſieme (*p*) eſt une *Perruche de la Guinée*, d'une aſſez grande Eſpece. Elle a le deſſus de la tête gris-brun ; tout le deſſus du corps & des aîles verd-brun de pré, & les plumes de la queue verd-brun ; le pli de l'aîle citron clair ; le col de même ; la poitrine, le ventre, & les cuiſſes d'un bel orangé.

La quatrieme (*q*) eſt une autre *Perruche de Guinée*, de la groſſeur d'une alouette. Son bec, ſon front, ſes joues, & le haut de ſa gorge ſont d'un orangé vif, dans le mâle, & pâle dans la femelle. Tout ſon

(*p*) *Pſittacus major.*
(*q*) *Pſittacus minor.*

corps eſt, en deſſous, d'un beau verd clair, & en deſſus d'un verd plus foncé. Son croupion eſt d'un bleu éclatant; les plumes de ſa queue, qui n'eſt pas fort longue, ſont mêlées de rouge & de noir. Le pli de l'aîle eſt noir, mêlé de violet; les plumes de ſes aîles ſont d'un beau verd en dehors, & d'un brun minime en dedans. Ses yeux ſont noirs, & ſes pieds gris.

Presque tous les Ornithologiſtes font mention d'un bien plus grand nombre de *Perroquets*; mais comme il ne s'agit, ici, que de ceux qu'on peut ſe procurer dans la Colonie, j'ajouterai ſeulement que chaque contrée de la terre-ferme produit de ces animaux, que l'on diſtingue uniquement par leur plumage.

Le Pere *Labat* dit, d'ailleurs, que tous les petits *Perroquets de la Guadeloupe* ſont de la groſſeur d'un merle, entiérement verds, à la réſerve de quelques petites plumes rouges, qu'ils ont ſur la tête, & que leur bec eſt blanc. Ils ſont doux, careſſants, & ils apprennent facilement à parler.

Ceux du Bréſil ſont totalement verds: leurs plumes ſemblent couvertes d'un petit duvet blanc & très-fin, qui les fait paroître argentées. Ils ſont d'ailleurs fort vifs, très-privés, & ſemblent aimer à s'entretenir avec les hommes; car quand ils entendent parler,

ſoit de jour, ſoit de nuit, ils ſe mettent de la partie, & crient toujours plus fort que qui que ce ſoit.

Tous les *Perroquets*, tant de la premiere que de la ſeconde Eſpece, ont beaucoup de diſpoſition à apprendre à parler, pour peu qu'on les inſtruiſe étant encore jeunes. Ils ont auſſi beaucoup d'adreſſe à faire leurs nids; car ils ramaſſent quantité de joncs & de petites branches d'arbres, avec lesquels ils forment un tiſſu, qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrêmité des branches les plus foibles des arbres les plus élevés.

Ces animaux ne voyagent jamais qu'en troupe, & toujours deux à deux. Dans de certaines ſaiſons de l'année, & ſur-tout dans la cueillette, ou récolte du Caffé, ils viennent par milliers, faire ravage ſur les arbres qui le portent. Ce qui me rappelle une avanture, que voici.

Un jour, me trouvant en très-bonne & nombreuſe compagnie, ſur le Plantage de feu Monſieur *Tourton*, ancien Conſeiller de la Cour de Criminelle Juſtice, on propoſa une partie de chaſſe aux *Perroquets*, de laquelle je me trouvai, moi ſeptieme.

Nous fûmes, une heure avant le coucher du ſoleil, les attendre au bord de la riviere; parce que c'eſt ordinairement vers le ſoir que chaque troupe ſe raſſemble, pour venir ſe jetter ſur les arbres à Caffé. A peine

y furent-ils, que nous commençâmes à tirer dessus, d'une telle maniere, qu'en moins d'une heure nous en tuâmes ou blessâmes plus d'une centaine. Contents d'une pareille chasse, pour le petit nombre que nous étions, nous nous en retournâmes ; & l'on agita, au souper, de quelle maniere on les apprêteroit pour le lendemain : le résultat fut qu'on commenceroit par couper toutes les langues, pour en faire un pâté, qui ne se trouva pas, à la vérité, des meilleurs ; mais du moins pûmes-nous nous vanter d'en avoir mangé un de langues de *Perroquets* : fantaisie qu'il seroit fort difficile de satisfaire en Europe, sans y employer des sommes exorbitantes ; encore ne sçais-je si l'on y parviendroit. L'on en mit une vingtaine dans une marmite, lesquels firent une soupe des plus exquises : l'on en fit étuver une quantité d'autres, qui se trouverent tendres, délicats & parfaitement bons : mais pour ceux que l'on fit rôtir, ils devinrent si secs qu'ils n'avoient aucun goût. Cela n'empêche pas que je ne puisse certifier avoir mangé, une fois en ma vie, des *Perroquets* accommodés de quatre manieres différentes.

Du Martin Pêcheur.

Le *Martin Pêcheur* (r), qui fréquente les eaux, est plus petit qu'un merle. Il a le bec

(r) *Alcedo, muta cirrata subviridis* : en Hollandois *Alkyon* : en Allemand *Eis-Vogel*.

noir & gros, fort droit, pointu, & long de deux pouces; la bouche ſafranée, en dedans; le menton, & le milieu du ventre blancs, avec quelque mêlange de rouge; le bas du ventre, & le deſſous des aîles, rouſſâtres. Sa poitrine eſt auſſi rouſſe; avec les extrêmités des plumes d'un bleu clair argenté & éblouiſſant, ſur-tout celles du dos: on y remarque cependant des lignes noires, nuancées. Le ſommet de ſa tête eſt d'un noir verdâtre, avec quelques taches bleues en travers. Le grand pennage eſt auſſi d'une couleur bleue verdâtre; la queue courte & d'un bleu obſcur: ſes jambes ſont petites, & il a les pieds d'une ſtructure ſinguliere; car le doigt extérieur s'attache à celui du milieu, par trois jointures, & l'intérieur, par une ſeule: or le doigt intérieur eſt plus petit, & plus court de moitié que celui du milieu; l'extérieur eſt presque égal à celui du milieu; & le poſtérieur, un peu plus grand que l'intérieur.

Il ſe perche, & fait ſon nid dans des trous, près de l'eau, dans lesquels il pond cinq ou ſix œufs. On le trouve, ordinairement, le long des eaux vives, comme rivieres, criques; &c. & quoiqu'il ſe nourriſſe de bons poiſſons, ſa chair n'eſt cependant pas bonne à manger.

Du Merle.

Le *Merle* (*s*) eſt un oiſeau ſauvage de

(*s*) *Merula*: en Hollandois *Meerle*: en Allemand *Amſel*.

bois. Il eſt du genre des étourneaux; & l'on en diſtingue de pluſieurs ſortes. Celui qui ſe trouve à *Surinam*, eſt d'une taille médiocre. Il a, depuis la pointe du bec, juſqu'au bout de la queue, une douzaine de pouces. Le mâle eſt totalement noir; mais il a le bec d'un jaune orangé: celui de la femelle eſt noirâtre; & ſon plumage eſt d'un noir mal teint, tirant ſur le brun.

Cet oiſeau ſe nourrit de tout ce qu'il trouve dans les bois, inſectes, fruits; &c. ſon nid, qu'il fait dans les brouſſailles, eſt, extérieurement, compoſé de mouſſe, de rameaux déliés, & de menues racines, liés enſemble avec de la boue, qui tient lieu de colle.

Du Hoche-queue.

Le *Hoche-queue* (*t*) eſt un oiſeau de paſſage, qui ſe fait reconnoître au branlement continuel de ſa queue: ce qui l'a fait nommer par *Gesner* (*Hiſt. animal.*) *Motacillæ caudam irrequietè motitant.*

Il y en a de deux Eſpeces, qui fréquentent les rivieres; l'une, noire & blanche, l'autre, jaune & cendrée. Cet oiſeau a, depuis la pointe du bec juſqu'au bout de ſa queue, huit pouces, & ne ſe nourrit que de petits vers & autres inſectes.

(*t*) *Motacilla*: en Hollandois *Quikſtaart*: en Allemand *Bachſteltze*.

Du Guépier. Le *Guêpier* (*u*) eſt, à peu près, de la grandeur du merle, mais il reſſemble, de figure, au martin pêcheur.

L'iris de ſes yeux eſt d'un brun rouge : ſon plumage eſt varié, de couleur rougeâtre derriere la tête, d'un jaune verdâtre au col; les plumes des aîles ſont verdâtres, mêlées de noir & de bleu; ſes griffes ſont noires. Il y en a de deux ſortes; l'un grand, & l'autre plus petit.

Ces oiſeaux ne ſe nourriſſent que d'abeilles & d'autres inſectes volants.

Des Meſanges. La *Meſange* (*x*) eſt un oiſeau de ſavanes & de bois. Il y en a de pluſieurs ſortes: quelques-unes ſont un peu plus grandes qu'un pinſon; d'autres n'ont, depuis le bout du bec juſqu'à celui de leur queue, que quatre pouces.

Toutes les Eſpeces, que je vais décrire, ont les plumes ſi avant ſur le bec, qu'elles en paroiſſent huppées.

La premiere (*y*) eſt de la grandeur d'un gros pinſon. Elle a la tête & le menton noir; le reſte du deſſus du corps d'un verd jaunâtre, excepté le croupion qui eſt bleuâ-

(*u*) *Merops major & minor, ſive Apiaſtre:* en Hollandois *Specht:* en Allemand de même.

(*x*) *Parus:* en Hollandois *Mees* of *Meeze:* en Allemand *Meiſe.*

(*y*) *Parus major.*

tre; le dessous du corps jaune, & les pieds plombés.

La seconde (z) est de la même grosseur que la précédente. Elle est connue sous le nom de *Mesange charbonniere*, parce qu'elle a des bandes & des taches noires sur le corps. On prétend que celle-ci est un oiseau de proie, parce qu'elle mange de la viande, & qu'elle s'attache aux cadavres.

La troisieme (*a*) a la tête noire, & la poitrine toute blanche.

La quatrieme (*b*) a aussi la tête noire; mais les mâchoires blanches, le dos verdâtre, & les pieds plombés.

La cinquieme (*c*) est celle qui a la couleur d'olive, & le ventre jaunâtre.

Toutes ces cinq Especes de *Mesanges* ont le bec noir, droit, court & fort pointu. Elles habitent, ordinairement, autour des arbres, & dans les savannes, & se nourrissent, principalement, d'insectes & de chair morte. Elles font leurs nids dans les trous des arbres, où elles pondent leurs œufs, au nombre de sept à huit, qui sont d'un blanc cendré, pointillés de rouge.

(z) *Parus nigricans, seu Carbonarius.*

(*a*) *Parus ater, pectore albo.*

(*b*) *Parus capite nigro, temporibus albis, dorso cinereo.*

(*c*) *Parus olivarius, ventre flavescente.*

Des Hirondelles. L'*Hirondelle* a la tête grande; le bec court, & extrêmement fendu, pour attrapper, plus facilement, les insectes en volant; les aîles fort longues, & le vol rapide; les pieds courts & petits: aussi ne marche-t-elle gueres: la queue longue & fourchue, pour fléchir, & retourner le corps plus promptement.

Les *Hirondelles* de l'Amérique (*d*) ressemblent beaucoup à notre hirondelle de muraille, qui fait peu d'usage de ses pieds. Elle a le bec grand, & le peut ouvrir jusqu'aux yeux. Ce sont des oiseaux passagers, qui font, ordinairement, leurs nids dans les creux des arbres.

Celles que l'on voit dans la Colonie, ont le haut du gosier d'un brun blanc, & la queue divisée en six: tout le reste de leur plumage est de couleur de pourpre.

L'*Hirondelle de Mer* (*e*) est un oiseau bien différent de celui dont je viens de parler. Il y en a de deux Especes, la grande & la petite. Le plumage de cette derniere est d'un cendré obscur; le dessous du ventre blanchâtre, & le bord des aîles noirâtre. Son bec est long, droit, & de couleur rouge: ses pieds sont aussi rouges.

(*d*) *Hirundo Americana, seu Hirundo caudâ vel sexies divisâ*: en Hollandois *Zevaluw*: en Allemand *Schwalbe.*

(*e*) *Hirundo marina major.*

Le mâle de la grande Eſpece a le bec, la tête, le col, & la poitrine noirs; les plumes du dos, des aîles & de la queue, de couleur de frêne; celles du ventre & des cuiſſes, d'un blanc ſale; les jambes & les pieds rouges, & dégarnis de plumes; les griffes noires.

Cet oiſeau va ſi avant en mer, qu'on prétend qu'il s'écarte à plus de deux cents lieues des côtes. Il ſe nourrit, ordinairement, de poiſſons, & pourſuit pluſieurs autres petits oiſeaux aquatiques, pour leur faire dégorger le poiſſon qu'ils ont pris, & en faire ſa proie.

De l'Etourneau.

L'*Etourneau* (*f*) eſt un oiſeau fort connu, par la beauté de ſon plumage, qui eſt bleu, jaune & rougeâtre: il eſt de la groſſeur d'un merle. Son bec eſt ſemblable à celui de la pie: il porte, ſur la tête, une eſpece de petite crête jaune, revêtue de plumes noires, & mollettes comme du velours.

Des Grives.

On diſtingue pluſieurs Eſpeces de *Grives*; mais je n'en connois, à *Surinam*, que deux, qui approchent le plus de celles d'Europe.

La premiere (*g*) eſt de la grandeur d'une alouette: ſon plumage eſt mêlé de jaune &

(*f*) *Sturnus:* en Hollandois *Spreeuw:* en Allemand *Staar.*

(*g*) *Turdus fluviatilis, ex griſeo purpuraſcens, pinnâ dorſali flaveſcente:* en Hollandois *Krams-Vogel:* en Allemand *Droſſel.*

de gris, excepté qu'elle a ſur l'échine du dos une eſpece de raie jaune.

La ſeconde (*h*) eſt, à peu près, de la même grandeur, & a le deſſous du corps blanchâtre, le deſſus brun, & le tout entre-mêlé de plumes noires & blanchâtres, ſur-tout vers la tête & la queue.

L'une & l'autre ſe nourriſſent de vers & d'inſectes, & ſont bonnes à manger.

Des Perdrix. Il en eſt de même dans ce pays, des *Perdrix*, comme des grives: on n'en connoît que de deux ſortes.

La premiere (*i*) eſt d'une grande Eſpece. Elle ſe perche ſur les arbres, & pond des œufs d'un bleu céleſte: ſon bec, qui eſt fort long, eſt noirâtre; & toutes ſes plumes ſont d'un olive foncé.

La ſeconde (*k*) eſt plus petite que la précédente; ſon plumage eſt d'un fauve foncé, par tout le corps, & tacheté de brun.

Du Pivoine. Le *Pivoine*, (*l*) ou *Gros-Bec*, eſt de la grandeur d'une alouette: il a le bec brun en deſſus, blanc en deſſous. Le deſſous du col & le dos ſont de couleur cendrée, très-légerement teinte de roux. Sa gorge, & la par-

(*h*) *Turdus minor.*

(*i*) *Perdrix major olivaria:* en Hollandois *Patrys:* en Allemand *Rebhun.*

(*k*) *Perdrix minor.*

(*l*) *Rubicilla Americana.*]

partie inférieure & moyenne de ſon col ſont d'une couleur ſanguine ; toute la poitrine & le bas ventre, blancs, & la queue eſt noire.

Le *Pluvier* (*m*) eſt de la grandeur d'un pigeon. Il a le bec noir, long de deux doigts & demi ; le deſſus du corps, varié de brun & de griſâtre ; tout le deſſous du corps blanchâtre, de même que le bas du dos ; la queue bigarrée de lignes blanches & brunes, alternativement ondées ; les jambes très-longues, & d'une couleur livide. *Du Pluvier.*

Il y a des ſaiſons où les ſavannes des Plantages en ſont remplies, ſur-tout quand elles ſont un peu marécageuſes ; parce que cet oiſeau ſe plaît dans le voiſinage des rivieres. Il eſt toujours en mouvement, & ſe nourrit de vers & de mouches. Il vole rapidement, & fait un aſſez grand bruit en volant : ſa chair eſt délicate, & d'un goût exquis, mais quelquefois trop graſſe.

La *Becaſſe* (*n*) eſt un oiſeau, qui eſt un peu plus petit que la perdrix. Elle a le deſſus du corps varié de roux, de noir & de cendré ; la poitrine & le ventre cendrés. Elle a le bec droit, cylindrique, & un peu allongé. Ses pieds ſont auſſi cendrés. Elle fréquente les ſavannes marécageuſes, & les *De la Becaſſe.*

(*m*) *Pluvialis cinereus.*

(*n*) *Scolopax :* en Hollandois *Snip :* en Allemand *Schnepffe.*

petits ruiſſeaux, où elle trouve ſa nourriture. Autant le vol de cet oiſeau eſt peſant, autant trotte-t-il, à terre, avec une vîteſſe extraordinaire. Sa chair eſt très-délicate.

Des Becaſſines. Les *Becaſſines* (*o*) ſont aſſez remarquables par la longueur de leur bec, qui a près de trois pouces. Cet oiſeau, qui n'eſt que paſſager, eſt un peu plus petit qu'une alouette. Ses plumes ſont, à peu près, comme celles de la becaſſe, mais plus agréablement colorées ſur le dos; le plumage des épaules étant varié de noir & de rouſſâtre, avec un peu de verd. Sa poitrine & ſon ventre ſont presque tout blancs. Elles ſe tiennent, ordinairement, enſemble, par milliers, au bord de la mer, particuliérement dans les grandes chaleurs. Il ne faut pas être fort habile chaſſeur, pour en tuer, alors, cinquante ou ſoixante à la fois, avec de la plus fine dragée; car elles ſe tiennent ſi ſerrées, que je me ſouviens d'en avoir mis bas, une fois, quatre-vingt-cinq d'un ſeul coup de fuſil. Il ne faut pour cela que lâcher ſon coup dans le gravier, parce qu'elles en ſont tout de ſuite ſi aveuglées, qu'on en peut prendre même une grande quantité toutes vivantes, ſans la moindre difficulté.

Leur chair eſt fort délicate; mais elles

(*o*) *Gallinago minor.*

ſont ſi petites, qu'on en peut manger facilement une vingtaine ſans craindre d'indigeſtion.

La *Mouette* (*p*) eſt un oiſeau aquatique, qui a les aîles longues, les pieds fort courts & palmés. Elle a le bec d'un blanc ſale, le bout jaune; la tête & le col tachetés de noir; le dos, jusqu'à la queue, cendré; les plumes, qui couvrent le corps, blanches; les aîles variées de noir & de blanc, & les pieds verds. *De la Mouette.*

Cet oiſeau eſt peu charnu. Toujours volant, toujours affamé, & ne ſe nourriſſant que de petits poiſſons, il habite le plus ſouvent les rivages de la mer; & ſon cri reſſemble à celui d'un *Choucas*. Il eſt de la grandeur d'une pie; & il y en a de deux Eſpeces.

Celui de la ſeconde Eſpece (*q*) eſt appellé, par quelques-uns, *Coupeur d'eau*; parce qu'il a le bec très-applati par les côtés, & fait, à-peu-près, comme une paire de ciſeaux; ce qui a donné lieu de l'appeller ainſi. Il a les yeux noirs, & l'iris blanche; la tête, le col, la poitrine, & le ventre, d'un blanc jaune; le dos, & les plumes de la queue, par écailles; & les aîles noires, avec un peu de blanc au bout.

(*p*) *Larus piſcator cinereus.*
(*q*) *Larus major, roſtro inæquali*, Hiſt. Natur. Carol.

De l'Oiseau de Soleil.

L'*Oiſeau*, qu'on nomme dans le pays *Oiſeau de Soleil*, eſt ſi remarquable par la beauté, comme par la diverſité de ſes couleurs, qu'il mérite bien d'être décrit. Il eſt de la grandeur du pluvier doré. Sa tête, qui eſt petite, eſt ornée de deux petites raies noires; ſon bec eſt ſemblable à celui de la becaſſe blanche; l'iris de ſes yeux eſt rouge; ſon col eſt un peu long, & fort mince, à proportion du corps; ſes aîles ſont aſſez grandes, & ont les plumes de deſſus longues, & celles de deſſous courtes. Il a la queue longue, & comme diviſée en deux; de ſorte, que, lorſqu'il l'étend, en même temps que ſes aîles, elle forme véritablement la figure du ſoleil; ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte: ſes jambes ſont courtes.

Cet admirable oiſeau eſt couvert de beaucoup de plumes rouges, noires, blanches & jaunes, mêlangées, & toutes des plus vives, & ſi bien diſpoſées les unes ſur les autres, qu'elles forment une tapiſſerie des plus brillantes.

Il habite ordinairement les bords des rivieres & des criques, parce qu'il ſe nourrit de petits poiſſons, & de toutes ſortes d'inſectes. Mais il eſt, ſur-tout, fort habile à attraper les mouches; & il ſçait ſi bien les guetter, qu'au premier coup de ſon bec,

qu'il a fort pointu, elles ſont priſes. Car on ne ſçauroit décocher une fleche avec autant de dextérité, que cet oiſeau en a pour ſe ſaiſir de tout ce qu'il veut prendre.

Le *Chevalier* (r) eſt un oiſeau aquatique, ou eſpece de pluvier, de la groſſeur d'un pigeon. Il eſt monté ſur de hautes jambes: ſon bec, qui eſt jaune, a près de deux pouces de longueur. Le deſſus de ſon corps eſt couvert de plumes de couleur canelle, ou d'un rouge très-foncé. Son col & ſa poitrine ſont noirâtres; ſes aîles jaunes, & armées, à chaque extrêmité, d'une défenſe en forme d'ergot, qui lui ſert à ſatisfaire la fureur qu'il a de ſe battre contre ſes camarades. Il habite les ſavannes marécageuſes, les rivieres & les criques, & entre, même, dans l'eau juſqu'aux cuiſſes. *Du Chevalier.*

Le *Vanneau* (s) eſt encore un oiſeau aquatique, qui eſt de la grandeur d'un petit pigeon. Il a le bec court, droit, & noir; la tête ornée d'une petite crête; le corps couvert de belles plumes. Sa tête, ſon col, ſon dos, & ſes aîles ſont noirs, le tout changeant en verd-foncé; tout le ventre, le deſſous du corps, & les cuiſſes, ſont blancs. Il a quelques taches d'un blanc roux, *Du Vanneau.*

(r) *Callydris*: en Hollandois *Kem-Haantjes*: en Allemand *Roth-Beinlein.*

(s) *Gavia*: en Hollandois *Meeuw*: en Allemand *Kiebitz.*

à l'origine des grandes plumes de l'aîle; ses jambes & ses pieds sont plus longs que ceux de notre *Vanneau* d'Europe.

On le trouve, ordinairement, dans les savannes marécageuses, où il vit de toutes sortes d'insectes.

Du Serin. Le *Serin* de *Surinam* (*t*), ou du moins l'oiseau qu'on y nomme ainsi, est une espece de pinson, qui n'a rien d'agréable dans son chant, mais qui est remarquable par la beauté de son plumage, qui est d'un violet, approchant de la couleur d'améthyste; aux plumes de la tête près, qui sont d'un jaune doré.

De la Caille. La *Caille* du pays (*u*) n'en est qu'une espece, qui n'est que passagere. Elle a un fort beau plumage gris, semé de plusieurs taches jaunes, blanches, brunes, & d'autres couleurs.

Du Rouge-Gorge. Le *Rouge-Gorge* (*x*) est un oiseau fort commun dans les savannes. Il a le dos d'un brun obscur, tirant sur le noir. Son col, sa poitrine, & son ventre sont d'un rouge incarnat; ce qui a donné lieu au nom qu'il porte. De maniere qu'il se distingue facile-

(*t*) *Acanthis*: en Hollandois *Diestel-Vink*: en Allemand *Zeislein*.

(*u*) *Cortunix*, en Hollandois *Quatel*: en Allemand *Wachtel*.

(*x*) *Erithacus*: en Hollandois *Rood-Borsie*: en Allemand *Roth-Brust*.

ment, par cette belle couleur, qui eſt plus pâle dans la femelle que dans le mâle.

Cet oiſeau eſt d'un goût auſſi exquis que l'ortolan.

On peut bien dire, avec vérité, que le *Colibri* eſt un oiſeau, qui peut paſſer pour un chef-d'œuvre de la Nature, tant pour ſa beauté, que pour la petiteſſe de ſon corps, & pour ſa façon de vivre; car il ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs, qu'il ſuce avec ſa langue, qui eſt conformée pour cela: ce qu'il fait en ſe tenant longtemps ſuſpendu en l'air, par le balancement de ſes aîles, dont le mouvement eſt ſi vif & ſi prompt, qu'on a peine à le diſcerner, & que ce petit animal paroît comme immobile.

Des différentes Eſpeces de Colibris.

Cet oiſeau ne paroît quelque choſe, que lorſqu'il eſt couvert de plumes; car quand il en eſt dépourvu, il n'eſt guere plus gros qu'une très-petite noix.

Il y en a cependant de pluſieurs Eſpeces, plus ou moins gros, & que l'on diſtingue encore, les uns des autres, par la différente figure de leur bec, ou par la diverſité de leurs couleurs, qui ſont toutes ſi vives, que l'art entreprendroit en vain d'en faire un tableau, qui approchât de la réalité.

Le premier (*y*) eſt le grand *Colibri*, qui

(y) *Melliſuga major, coccineus, roſtello longiori & arcuato:* en Hollandois *Lonkerkie.*

eſt de la groſſeur du roitelet. Sa gorge eſt d'un verd glacé d'or, approchant de l'émé-raude & de la topaze réunies ; ſa poitrine & ſon ventre ſont d'un rouge & or vif, glacé ; ſon dos eſt rougeâtre ; les plumes du milieu de ſa queue ſont longues, étroites, & d'une eſpece de violet glacé. Son bec eſt courbe, & long d'environ deux pouces ; ſa langue eſt diviſée en deux, vers le bout, & eſt très-déliée & très-longue, pour puiſer, au fond du calice des fleurs, le ſuc qui lui ſert de nourriture. Ses jambes ſont courtes, & armées d'ergots très-pointus.

Le ſecond (z) eſt d'un tiers plus petit que le précédent : il a tout le deſſus du corps verd & or ; la gorge d'un verd d'éméraude ; ſa poitrine d'un bleu glacé d'or, très-éclatant ; le bec droit, de la longueur d'un pouce.

Quelques Auteurs ont appellé celui-ci, *oiſeau-mouche*, pour le diſtinguer, par-là, de l'autre ; mais ils ſe ſont lourdement trompés.

Le troiſieme (*a*) eſt encore plus petit que le ſecond ; ce qui me porteroit à croire, que l'on pourroit le regarder comme le véritable *oiſeau-mouche*. Il porte ſur ſa tête une eſpece de petite huppe, de la couleur du plus beau rubis : ſon bec eſt très-petit & droit. Les plumes de ſon col ſont d'or vif

(z) *Melliſuga, minor, ſubviridis.*
(*a*) *Melliſuga, omnium minima.*

glacé; celles du ventre, du dos & des aîles, d'un rouge très-foncé, & sa queue est de couleur d'orange.

C'est, selon moi, le plus magnifique, ou le plus beau, de tous les oiseaux que la Nature ait produits, comme il en est le plus petit; car il n'est pas plus gros qu'une noisette.

Leurs nids sont, sur-tout, dignes d'admiration: ils sont suspendus en l'air, à quelques petites branches, un peu à couvert de la pluie; ils sont, environ, de la grosseur de la moitié d'un œuf de poule, composés de petits brins de bois, entrelacés, comme un panier, & garnis de coton & de mousse, d'une propreté & d'une délicatesse merveilleuse. Ils ne font jamais que deux œufs, gros comme des pois gris ou communs, blancs, avec quelques petits points jaunes. Le mâle & la femelle les couvent, l'un après l'autre; mais la derniere reste, cependant, plus long-temps dessus. Les petits, étant éclos, ne doivent pas être fort gros, comme on peut facilement se l'imaginer. Ces oiseaux, même desséchés, font, avec leurs nids, l'ornement d'un *Cabinet en Histoire Naturelle*.

Leur chant n'est qu'une espece de petit bourdonnement fort agréable, clair, foible, & proportionné à l'organe qui le produit.

Quelques Naturalistes prétendent, qu'a-

près la saison des fleurs, ces oiseaux restent engourdis; mais ils ignorent, sans doute, que dans les pays chauds, il y a pendant toute l'année des fleurs, tantôt sur un arbre, & tantôt sur un autre; ce qui détruit leur opinion: car je puis leur certifier qu'on ne cesse point de voir, en tout temps, de ces petits animaux, en abondance, dans les bois & sur les arbres fruitiers des jardins, soit dans la ville, ou sur les Plantations.

Des Becfigues. Le *Becfigue* (*b*) est un oiseau, à peu près, de la grandeur d'une linotte: il a le corps un peu court; la tête, le dos, les aîles, & la queue, de couleur cendrée; tout le dessous du corps blanc, ou argenté; la poitrine seulement plus obscure, avec quelques teintes de jaune; le bec noir, & les pieds bleuâtres.

Ce petit oiseau n'est remarquable, par aucune diversité de couleurs; aussi n'a-t-on point donné d'autre nom à tous ceux de son Espece, que celui de *Becfigue.*

Il y en a qui ressemblent assez à la fauvette, & d'autres à notre rossignol; mais il n'y a point d'apparence qu'ils soient ni l'un ni l'autre.

Tout ce que je puis ajouter à leur description, c'est qu'ils sont les destructeurs, pour ainsi dire, des papayes, des guyaves, des

(*b*) *Ficedula.*

bacoves, des bananes, des raiſins, & des figues, dont ils ſe nourriſſent; & qu'ils ne paroiſſent, que lorſque tous ces fruits commencent à mûrir.

L'*Alouette* (*c*) de l'Amérique eſt plus grande que celle d'Europe; elle a le bec plus grand & plus long, la tête un peu crêtée. La couleur de ſon plumage eſt moins belle & moins tachetée que celle de nos alouettes communes d'Europe; car elle eſt toute griſe: mais, en revanche, elle a un beau collier, qui la diſtingue de celles de ſon Eſpece. Les rivages de la mer ſont les endroits qu'elle fréquente le plus volontiers. *De l'Alouette.*

La *Linotte*, (*d*) qu'on trouve à *Surinam*, eſt un oiſeau de ſavannes, qui eſt plus grand que le moineau. Elle a la gorge jaunâtre, & le bec de même; le reſte de ſon plumage eſt d'un gris cendré: elle n'a pas un chant qui mérite qu'on la mette en cage; mais, en récompenſe, on la regarde comme une eſpece d'ortolan, parce qu'elle eſt très-bonne à manger. *De la Linotte.*

L'oiſeau, qu'on appelle en ce pays *Chardonneret*, (*e*) n'en eſt qu'une eſpece: il a le front & les environs des yeux noirs; les *Du Chardonneret.*

(*c*) *Alauda riparia major*: en Hollandois *Leeuwerk*: en Allemand *Lerche*.

(*d*) *Linaria, pectore ſubluteo, roſtro flavicante.*

(*e*) *Fringilla carduelis Americana*: en Hollandois *Diſtel-Vink*: en Allemand *Diſtel-Finck* ou *Stieglitz*.

aîles de couleur de terre; les extrêmités des plumes un peu jaunâtres, & construites en maniere de franges: sa queue est noire, & le reste jaune.

On le trouve aussi dans les savannes.

Des Pinsons. Les *Pinsons*, (*f*) ou du moins les oiseaux qu'on peut regarder comme de cette Espece, sont de plusieurs sortes.

Il y en a dont le corps est brun, & qui ont le haut du gosier, le bas du col, jusqu'aux cuisses, & les épaules des aîles, rougeâtres; le bec blanchâtre, & les pieds bruns.

D'autres ont le bec gros, brun, & blanchâtre en dessous; le dessus de la tête, la gorge, & le bas du col, sanguins dans le mâle, & jaunes dans la femelle; & ils ont également le reste du dessus du corps cendré, & les plumes des aîles & de la queue brunes.

Ces deux Especes fréquentent aussi les savannes, & ne sont bonnes qu'à être mangées; car leur chant est très-peu de chose.

Du Pruyer. Le *Pruyer* (*g*) est un oiseau plus grand qu'une alouette; mais qui en approche beaucoup par la couleur: il a le menton, la poitrine, & le ventre d'un jaune blanchâtre; il a, en outre, des taches noires & oblongues à la gorge. Il a le bec un peu gros,

(*f*) *Fringilla.*
(*g*) *Fringilla grisea, nigro maculata.*

avec un tubercule à la mâchoire ſupérieure; les côtés de ſa mâchoire inférieure ſont plus hauts, qu'ils n'ont coutume de l'être dans les volatiles, & en forme d'angles. Je mets cet oiſeau dans la claſſe des pinſons, parce qu'il a beaucoup d'affinité avec eux.

Du Roitelet.

Le *Roitelet*, (*b*) qu'on regarde à *Surinam*, comme le roſſignol, n'a, depuis la pointe du bec juſqu'au bout de la queue, que cinq pouces: il a le bec noir en deſſus, & plus pâle en deſſous; la tête, le col, & le dos d'un bai-brun; les aîles, la queue, & le dos bariolés de noir, & la poitrine blanche. Cet oiſeau varie tellement ſon chant, qu'il le rend fort agréable.

CHAPITRE XXI.

Des Amphibies & Reptiles.

LE mot d'*Amphibie* ſignifie, proprement, tout animal qui vit indifféremment, dans l'eau ou ſur la terre; & celui de *Reptile* eſt applicable à tous les animaux qui rampent ſur le ventre, ou qui ſe repoſent ſur une partie du ventre, tandis qu'ils ſe meuvent de l'autre en avant; tels que la plupart des ſerpents, &c.

(*b*) *Regulus, ſeu Paſſer troglodities.*

Dans la premiere Classe, on regarde le Crocodile, & le Cayman, comme les deux plus monstrueux des animaux de cette Espece, & des plus dangereux, par leur voracité, attendu leur énorme grandeur, & le nombre de leurs dents.

Des Crocodiles. Le *Crocodile*, (*a*) qui est le plus gros d'entre tous les lésards, a des dents très-longues, pointues, & rangées, exactement, comme celles d'un peigne; celles de la mâchoire supérieure s'emboîtant dans les intervalles de celles d'en-bas, & celles-ci, par conséquent, entre celles d'en-haut: sa langue est, néanmoins, plus petite, à proportion, de celle des autres lésards. Il est couvert d'une peau fort dure, écailleuse, & couleur de bronze, ou d'un brun jaunâtre, marquetée de blanc & de verd. Sa tête est large: il a un museau de cochon; sa gueule s'ouvre jusqu'aux oreilles, & son gosier est fort ample. Il n'a que la mâchoire supérieure de mobile; & elle s'articule à la nuque du col. Il a deux petits trous, en forme de croissant, qui forment les narines. Les ouvertures de ses oreilles sont au dessus de ses yeux, qui ressemblent à ceux du cochon; lesquels lui sortent hors de la tête, quoique placés en toute sûreté dans

(*a*) *Crocodilus*: en Hollandois *Krocodil*: en Allemand *Crocodil*.

leur orbite osseux, mais immobiles. Ses pieds de devant sont armés de cinq griffes, fort crochues, & aiguës; ceux de derriere le sont de quatre: sa queue est ronde, & aussi longue que tout son corps, même quelquefois plus.

On trouve beaucoup de *Crocodiles*, tant grands que petits, dans presque toutes les rivieres de la Colonie; parce qu'ils se nourrissent volontiers de poissons & de limaçons: ce qui ne les empêche pas d'être extrêmement friands de chair humaine. Il s'en trouve, depuis trois, jusqu'à quinze pieds de long, y compris leur queue.

La plus grande force du *Crocodile* consiste dans sa gueule, ses griffes, & sa queue; & c'est avec ces terribles armes, qu'il saisit facilement, renverse & déchire sa proie. Il est encore plus dangereux dans l'eau, que sur terre.

Les Negres sont assez habiles à le surprendre, quand il est sur terre; & c'est à eux qu'on est redevable de l'acquisition qu'on fait souvent de cet Antropophage, pour en faire l'ornement des Cabinets des Naturalistes.

Du Cayman.

Le *Cayman*, (*b*) qui est mis au nombre des Crocodiles, differe beaucoup de celui que je viens de décrire; & l'on prétend qu'il est beaucoup plus redoutable aux hom-

(*b*) *Crocodilus cataphractus:* en Hollandois *Kayman.*

mes, que le précédent, non-ſeulement parce qu'il eſt plus gros, mais auſſi parce qu'il a plus de force; outre qu'il ſe tient presque toujours dans l'eau.

Ce qui le diſtingue du Crocodile, c'eſt qu'il eſt plus ramaſſé. Sa tête, & le deſſus de tout ſon corps, ſont couverts de fortes écailles, qui le rendent comme invulnérable. Mais il a, cependant, la peau ſi délicate, ſous le ventre, qu'en le frappant à cette partie, avec une fleche de fer, on le tue facilement. La violente force de cet animal conſiſte, particuliérement, dans un double rang de dents, qui croiſent les unes ſur les autres, de maniere, qu'il peut briſer aiſément, moudre & broyer, jusqu'aux os des animaux, ſur lesquels il ſe jette: heureuſement qu'il n'eſt pas fort habile à la courſe; car il en feroit encore plus dangereux, & l'on auroit peine à s'en garantir. Il a une odeur de muſc ſi pénétrante, que ſa chair & ſes œufs en ſont totalement imprégnés: ſa chair, outre cette odeur, eſt d'ailleurs ſi dure & coriace, qu'elle n'eſt pas mangeable, à moins que ce ne fût dans une néceſſité presſante. Il a deux veſſies au bas du ventre, & une ſous chaque jointure des cuiſſes.

Malgré la férocité gloutonne de cet animal redoutable, les Negres ſont aſſez hardis pour l'attaquer, & s'en rendre maîtres.

Il eſt étonnant que le *Crocodile*, & le *Cayman*, qui ſortent d'un œuf, lequel n'eſt pas plus gros que celui d'une oie, puiſſent devenir des animaux ſi redoutables, & ſi grands, qu'il y en a depuis quatre juſqu'à dix-huit pieds de long: leur grandeur differe, cependant, ſuivant les différentes contrées. On peut voir leurs diverſes repréſentations dans *Seba*, *Tab.* 104, 105 & 106.

Des différentes Eſpeces de Léſards.

Le *Léſard* (*c*) eſt un animal qui a beaucoup de reſſemblance avec le *Crocodile*, & dont il y a pluſieurs Eſpeces, que je vais décrire, chacune ſéparément.

Le premier, qui eſt le plus grand des *Léſards*, qui ſe trouvent à *Surinam*, eſt le *Sauve-garde* (*d*) de *Seba*, *page* 154, *Tab.* 99, *N.* 1.

On peut encore en voir la figure dans l'*Hiſtoire des Inſectes* de Mlle. *Mérian*, figure 69, où elle dit: qu'elle a vu dévorer, par cet animal, les œufs de différentes ſortes d'oiſeaux; mais qu'il n'attaque jamais les hommes, comme le *Crocodile*; & que, lorſque la femelle veut pondre ſes œufs, elle creuſe auparavant le ſable, ſur le bord de quelque riviere, où elle les dépoſe, pour les laiſſer éclorre au ſoleil. Les Indiens man-

(*c*) *Lacertus*: en Hollandois *Hagedis*: en Allemand *Eidechs*.

(*d*) *Lacerta Tujuguacu*, *Americana maxima*.

gent ces œufs, qui sont de la grosseur de ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs.

Cet animal, qui est de la classe des amphibies, vit également sur terre & dans l'eau; de sorte, que, lorsqu'il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poissons. Sa couleur, qui est noirâtre & blanchâtre, ressemble, par son mêlange, au plus beau marbre; ses écailles sont, d'ailleurs, fort minces, mais bien polies. On le trouve dans toutes les rivieres, & les savannes marécageuses. Il y en a depuis deux jusqu'à dix pieds de long.

Le second (e) est le *Lésard bleu* de *Seba*, *p.* 136, *Tab.* 85, *N.* 2. qu'il nomme *Argus*, nom, qui lui vient de ce qu'il a les yeux semblables à ceux de *l'Argus*. Tout son corps est magnifiquement tiqueté de bleu & de noir, avec quelque peu de blanc sale.

Le troisieme (f) est celui que l'on voit, dans le même *Seba*, *pag.* 139, *Tab.* 88. *Fig.* 1. Celui-ci est superbement marqueté: il a, de chaque côté du dos, une bande brune, bordée de blanc, & pointillée; tout le reste du dos est d'un bleu clair, de même que la tête & la poitrine: sa queue, qui est fort

(e) *Lacerta Americana minor, cærulea, Argus dicta.*

(f) *Lacerta Surinamensis, dorso dilutè cæruleo, caudâ tenui longiore.*

longue, eſt toute marbrée de petites écailles rondes & noires.

Le quatrieme (g) eſt celui que le même Auteur nomme *Ameira*, *pag.* 140, à la même *Table*, *N.* 2. La marbrure de celui-ci ſurpaſſe tellement celle des autres, qu'il eſt presqu'impoſſible d'en faire le juſte tableau. Toute ſa tête eſt couverte de petites écailles mêlées, de noires, de rouges & de blanches, arrangées d'une maniere inimitable. Tout ſon corps porte un fond d'un bleu clair, marbré de noir & de blanc, où, par intervalles, il y a, par-ci par-là, quelque peu de rouge: ſes jambes ſont jaunes, & munies de griffes noires; ſa queue, qui eſt bleuâtre, eſt auſſi marbrée, juſqu'à l'extrêmité, de petites taches noires & blanches.

Le cinquieme (h) eſt celui que le même repréſente à la *page* 136, *Tab.* 85. *N.* 2. Le deſſus de ſon corps eſt couvert de fines écailles, tirant ſur le bleu, pointillées de petites taches noires, qui donnent au fond, ſur lequel elles ſont, la forme de petites perles fort luiſantes. Sa langue, qui eſt aſſez longue, lui ſort toujours hors de la gueule, & eſt fendue comme celle du ſerpent.

Le ſixieme (i) eſt un très-beau *Léſard*,

(g) *Lacerta ejuſdem major, Ameira dicta.*
(h) *Lacerta Americana maculata.*
(i) *Lacerta Americana, Tujuguacu dicta.*

à queue fort longue. Il a, depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de sa queue, des bandes transversales, d'un cendré clair, rousses & brunes, qui le rendent d'une beauté accomplie.

Le septieme (*k*) est un *Lésard* nommé *Legouana*, que *Seba* représente à la *page* 149, *Tab.* 95. *N.* 2.

Ce grand *Lésard* est de toute beauté. Il est dentelé depuis la nuque du col jusqu'à l'extrêmité de sa queue, qui est fort longue; ces dentelures ressemblent assez aux dents d'un peigne, & regnent, en diminuant, jusqu'au bout de la queue. Le goître, qui lui pend à la mâchoire inférieure, est aussi dentelé, en partie, se termine en pointe, & est d'un jaune bleuâtre, garni de très-fines écailles, comme marbrées. Sa tête est couverte d'écailles d'un gris clair, de même que sa mâchoire inférieure, excepté que la premiere est parsemée de quelques grandes taches blanches. Sa gueule est fournie de petites dents, mais très-fortes, & extrêmement aiguës; son museau se termine un peu en pointe; sa langue, qui est large, est fendue, fourchue, ou partagée en deux parties, comme celle du serpent; ses yeux sont grands, & l'iris en est rougeâtre. Il a tout le dessus du corps & les côtés du ventre,

(*k*) *Lacerta, seu Legouana pectinata & strumosa, cærulea femina:* en Hollandois *Krop-Leguaan.*

d'un bleu foncé, mêlé de quelque peu de brun. Son col eſt comme pointillé de taches noires: ſon ventre eſt d'un verd clair; & toutes ces couleurs ne ſont formées que par de très-fines écailles. Celles dont ſa queue eſt couverte, ſont très-petites, mais bleuâtres, de même que ſon ventre. Ses cuiſſes, ſes jambes & ſes pieds ſont d'un bleu pâle; les doigts des pieds ſont de couleur de châtaigne, & armés d'ongles aigus & crochus.

On trouve, en abondonce, des *Léſards* de cette Eſpece, dans les bois; & il y en a qui ont juſqu'à ſix pieds de long. Les Negres les mangent comme un mets fort délicat. La femelle de cet animal pond, quelquefois, jusqu'à ſix douzaines d'œufs, pour une ſeule couvée, de la groſſeur de ceux de pigeon, mais un peu plus longs, dont les coques ſont blanches, & auſſi ſouples que du parchemin mouillé. Le dedans de ces œufs eſt blanchâtre, ſans glaire ni germe, & ils ne ſe durciſſent jamais par la cuiſſon. Les Créoles, ou habitants du pays, les mangent comme quelque choſe de fort délicat.

Le huitieme (*l*) eſt un petit *Léſard de brouſſailles*, dont tout le corps eſt d'un verd luiſant, agréable à la vue.

Le neuvieme (*m*) eſt auſſi un petit *Léſard*

(*l*) *Lacertus viridis.*

(*m*) *Lacertus minor, Agama dicta.*

très-beau, & tacheté d'un roux foncé, ſur un fond blanchâtre, qui fait l'effet du plus beau marbre.

Le dixieme (*n*) eſt un des plus beaux *Léſards* qu'on ait peut-être jamais vu. Ce petit animal, qui n'a environ que ſix pouces de long, eſt de toute beauté, tant par ſa figure, que par les bandes transverſales qu'il a autour de ſon corps.

Il a la tête groſſe & large, & ſemblable à celle de la ſalamandre; ſa langue eſt fort courte & fort épaiſſe; ſa tête eſt garnie de très-fines écailles pointillées de noir & de verd; ſes yeux ſont à fleur de tête, & ſortent même un peu au dehors de leur orbite. Tout le deſſus de ſon corps, à commencer à la nuque du col, ne forme que de petites bandes transverſales, d'un très-beau noir, ſur un fond verdâtre, & chacune à une diſtance de quatre lignes ou environ. Il a cinq doigts à chaque patte, garnis, chacun, de leurs ongles courbés. Son ventre eſt d'une couleur verdâtre, parſemée de quelques taches griſes. Mais ce qui contribue, particuliérement, à ſa beauté, c'eſt ſa queue, qui forme une pyramide, par des couches, l'une ſur l'autre, en forme d'épics, mêlées de noir & de verd.

Le onzieme (*o*) eſt un très-beau *Léſard*,

(*n*) *Lacertus, caudâ ſpinoſâ.*

(*o*) *Lacertus, caudâ longiſſimâ.*

qui a la queue fort longue, & la peau grise, tirant sur le rouge. Sa tête est grosse & large, & son sommet est couvert de très-grandes écailles mêlées de noir & de brun, artistement rangées, sur un fond d'un blanc sale. Ses yeux sont étincelants, & ses oreilles un peu rougeâtres. Toute sa poitrine, son ventre, & ses jambes sont d'un cendré clair; & il a le dessus du corps & de la queue couvert de petites écailles, d'une couleur grisâtre foncée.

Le douzieme (*p*) est un autre *Lésard* très-petit & fort commun, qui n'a tout au plus qu'un pied de long. Sa peau est jaunâtre, & marquetée de quelques raies bleues & vertes. Il court, pendant toute la journée, pour chercher sa nourriture, & la nuit il se cache dans la terre. Il est bon à manger, & l'on trouve sa chair tendre & délicate.

Toutes ces Especes de *Lésards* sont assez communes dans le pays, & y sont même utiles, pour détruire tous les insectes qui se multiplieroient en trop grand nombre. Les femelles déposent toutes, leurs œufs, dans des endroits où la chaleur du soleil les puisse faire éclorre. La langue de ces animaux est, ordinairement, fourchue, & ils la lancent avec une vîtesse surprenante:

(*p*) *Lacertus minimus, Anolis dicta.*

lorsqu'on l'examine attentivement, au microſcope, on voit qu'elle eſt dentelée comme une ſcie; ce qui leur ſert à retenir leur proie, qui, étant ordinairement aîlée, leur échapperoit facilement ſans cela.

De la Salamandre. Preſque tous les Naturaliſtes admettent différentes ſortes de *Salamandres*, qui varient entre elles, tant en forme qu'en couleur & en grandeur; mais je n'en connois que deux qui ſe trouvent à *Surinam.*

La premiere (q) eſt la *Salamandre terreſtre*, qui eſt une eſpece de Léſard non écailleux, qui croît juſqu'à cinq ou ſix pouces en longueur, en y comprenant ſa queue.

Cet animal a la tête large & applatie, les yeux ſaillants comme le crapaud, & noirs, & le corps groſſier, ainſi que la queue. Il a les doigts des pattes larges, & arrondis par le bout, quatre à celles de devant, & cinq à celles de derriere; & ſes griffes reſſemblent à l'aiguillon d'une guêpe. Il eſt couvert d'une peau brune foncée, tirant un peu ſur le noir, & parſemée de taches d'un brun plus clair que le fond, mais non jaunâtres comme celles que l'on voit ſur la *Salamandre d'Europe.* Sa peau eſt d'ailleurs fort luiſante, au moyen de l'humeur viſqueuſe qui l'enduit. Cet animal, qui marche fort lentement, n'eſt nullement à craindre. On m'a fort aſſuré qu'il ſe plaît ſur les

(q) *Salamandra terreſtris:* en Hollandois *Salamander:* en Allemand de même, ou encore *Molch.*

branches d'arbres, & dans les lieux marécageux, où le ſoleil ne donne pas.

La ſeconde Eſpece de *Salamandre* (r) eſt celle que *Seba* repréſente à la *Tab.* 107. *fig.* 3, *pag.* 120.

Celle-ci reſſemble parfaitement au léſard, & ſa tête à celle du caméléon; à laquelle elle a, de chaque côté, juſqu'au bout du muſeau, des épines, en forme d'étoiles, ſans compter qu'elle eſt couverte d'écailles, pareillement épineuſes.

Tout ſon corps eſt couvert d'écailles d'une couleur jaunâtre cendrée, & auſſi épineuſes; la poitrine & tout le ventre de même, mais d'une couleur cendrée clair; les cuiſſes, & les jambes de même, ainſi que la queue, qui eſt aſſez longue.

S'il en faut croire certains auteurs, la *Salamandre* eſt ſi froide, qu'elle peut paſſer, ſans riſque, à travers le feu, & éteindre les charbons les plus ardents, comme feroit la glace; mais on a plus d'une fois éprouvé le contraire. Je veux bien croire que cet animal peut réprimer, peut-être, un petit feu, pendant quelques inſtants, par le moyen de l'humeur viſqueuſe dont elle eſt enduite; mais comme il n'eſt rien que le feu ne conſume, ces animaux n'en ſçauroient être exempts.

(r) *Salamandra Americana, Lacertæ æmula altera.*

La premiere expérience qu'a faite *M. de Maupertuis* sur cet animal, & qu'il n'a point eu honte de répéter, prouve la fausseté, comme le ridicule, de la propriété qu'on lui attribue.

Il voulut s'assurer de l'opinion consacrée, par le rapport des Anciens, &, pour cet effet, il jetta plusieurs *Salamandres* au feu; la plupart y périrent sur le champ, quelques-unes en sortirent à demi brûlées, & périrent de même à une seconde épreuve. Ainsi, quoique ce soit une tradition reçue par les Anciens, qui nous l'ont transmise, quelque appuyée qu'elle soit sur un grand nombre de témoignages, il n'est pas moins faux que la *Salamandre* vive dans le feu.

Le célebre Sçavant, qui a fait l'expérience précédente, en a fait d'autres, pour découvrir le venin qu'on attribue à cet animal, & qu'on prétend qu'il contient.

Il s'en proposa deux, qui avoient chacune leur difficulté, & que ceux qui redoutent tant la *Salamandre*, ne soupçonneroient gueres.

La premiere fut de faire manger la *Salamandre* à quelque animal, & la seconde de faire mordre quelqu'un par elle. Premiérement, les animaux qui en mangerent, n'en furent nullement incommodés; & en second lieu, quoique l'on en irritât plusieurs de

mille manieres, aucune d'elles n'ouvrit la gueule pour mordre les animaux qu'on leur présentoit; &, en la leur ouvrant soi-même, on s'apperçut qu'elles n'avoient que de très-petites dents égales & serrées, plutôt capables de couper que de percer, si la *Salamandre* en avoit la force; mais elle lui manque. On chercha, alors, des animaux dont la peau fût assez fine, pour qu'elle pût être aisément entamée, & l'on ouvrit la gueule à une *Salamandre*, qu'on appliqua sur la cuisse écorchée d'un poulet, & on lui pressa les mâchoires pour l'obliger à y mordre; on lui fit faire aussi de force plusieurs morsures à la langue & aux levres d'un chien, & à d'autres animaux; & quoiqu'enfin la *Salamandre* fût irritée, aucuns ne se ressentirent du prétendu venin.

Toutes ces expériences bien constatées doivent détruire l'opinion qu'on s'est formée, sur le rapport des Anciens, & rendre futiles leurs dissertations à ce sujet, comme leurs devises & leurs emblêmes, & faire renoncer aux préjugés que bien des personnes ont contre cet animal, comme à la croyance, qu'en jettant des *Salamandres* dans les maisons où le feu auroit pris, elles seroient capables de le faire cesser.

Du Caméléon.

Le *Caméléon* (s) n'a pas moins de célébrité, dans l'histoire, que la *Salamandre*; &

(s) *Cameleo :* en Hollandois *Kameleon.*

n'exerce pas moins aujourd'hui les Naturalistes de notre siecle.

Celui, qu'on voit à *Surinam*, a, à peu près, la même figure que le *Caméléon* Oriental de *Seba*, *Tab.* 82, *N.* 2, *p.* 133. Il a beaucoup de conformité avec les lésards; mais sa figure est assez irréguliere & fort hideuse: son dos est même un peu courbé. Sa tête, qui est grosse, à proportion de son corps, est ornée d'une crête, & soutenue par une couronne triangulaire, osseuse, dont les angles sont bordés, dans leur contour, de petits boutons perlés, qui s'étendent aussi sur le nez & sur le front. Ses yeux sont très-beaux, bordés d'un anneau, & placés de maniere que l'un peut regarder en haut & l'autre en bas, c'est-à-dire, de différents côtés. Son museau est formé en pointe obtuse, avec deux petites ouvertures, qui lui servent de narine. Sa gueule est ample, & ses mâchoires sont garnies de très-petites dents; sa langue est longue & visqueuse; son ventre est fort gros; sa gorge & la longueur de son corps, tant en dessus qu'en dessous, sont garnis d'une rangée de petites dents, en forme de scie, qui regnent, en diminuant, insensiblement, jusqu'au bout de sa queue, qui est un peu recourbée. Tout son corps est couvert de petites écailles, d'une couleur cendrée obscure; l'épine du dos & la queue

avancent en arcade. *Ses* pieds ont cinq doigts, munis, chacun, de petits ongles pointus & crochus, qui ne ſont pas joints, mais ſéparés & libres dans leur jeu, afin que cet animal puiſſe mieux ſe cramponner, quand il le faut.

On prétend qu'il ne ſe nourrit que de mouches, de moucherons, de ſauterelles & de fourmis; & qu'il peut même vivre quatre ou cinq mois ſans prendre aucune nourriture apparente. A l'égard du changement de couleur qu'on lui attribue, je croirois volontiers qu'il provient plutôt du gré de l'animal, que de la communication des objets qu'on lui préſente, comme quelques-uns l'ont avancé; mais, comme je n'ai jamais eu occaſion d'en faire aucune épreuve, je laiſſe à mes Lecteurs la liberté de s'en rapporter au jugement qui leur paroîtra le plus probable.

Des différentes Eſpeces de Serpents.

Le Lecteur, Naturaliſte ou non, ne doit point s'attendre à trouver dans la deſcription que je vais donner des différentes Eſpeces de *Serpents*, un ordre méthodique, ſemblable à celui de Mr. *Linneus*, qui a ſçu ranger ces reptiles en ſix différents genres; parce que mes occupations ne m'ont jamais permis de les différencier par genres, comme ce ſçavant Naturaliſte, dont le génie eſt ſi fertile. De ſorte, que je me bornerai à décrire ſimplement tous ceux qui

me ſont connus dans le pays, afin de ſatisfaire la curioſité du Public. Mais, cependant, pour donner quelque ordre à cette deſcription, il eſt bon d'obſerver que les Naturaliſtes font une différence ſenſible entre les genres de ces reptiles, & que voici.

Le vulgaire applique indifféremment le nom de *Serpent* à tout reptile; mais il ignore que les Eſpeces ſe diſtinguent par des noms propres à chacune; & qu'ainſi on fait une différence entre le *Serpent* & la *Couleuvre*, quoique tous deux reptiles.

Le *Serpent* a, ordinairement, la tête fort groſſe, plate & preſque triangulaire, ſans compter ſa grandeur, ni ſa monſtrueuſe groſſeur.

La *Couleuvre*, au contraire, a la tête allongée, & preſque ronde, comme celle d'une anguille, & n'eſt pas, non plus, ni ſi grande ni ſi groſſe.

Il eſt certain, que, parmi les *Serpents*, celui à *Sonnette* (*t*) doit tenir le premier rang, puiſqu'il ſe diſtingue, aſſurément, de tous ſes ſemblables, par ſa *Sonnette*, compoſée d'autant de pieces ou de grelots, ſuivant *Margrave*, que le *Serpent* a d'années. *Quot annorum Serpens, tot partes habet crepitaculum hoc.*

Cette *Sonnette* ſe renforce tous les ans d'un

(*t*) *Boicininguа:* en Hollandois *Ratel-Slang.*

anneau; c'eſt pourquoi l'on connoît l'âge de ce dangereux reptile, au nombre d'anneaux qu'il a à la queue.

Il y en a, depuis deux juſqu'à quinze pieds de long, & de la groſſeur de la plus groſſe cuiſſe d'un homme. Sa *Sonnette* eſt placée à l'extrêmité de ſa queue; c'eſt proprement un aſſemblage d'anneaux contigus, creux & ſonores, lequel ſe termine par de petites vertebres, appellées, dans le pays, grelots, qui vont en diminuant; dont l'articulation eſt lâche, & dont le frottement fait un bruit qu'on entend de fort loin, pour avertir, ſans doute, de ſe tenir ſur ſes gardes; comme l'a très-bien remarqué *Piſon*, qui dit: „ Que la Nature a pris ſoin de ceux „ qui pourroient faire ſa rencontre, & a „ voulu prévenir, par le ſignal qu'il donne, „ de la malice d'un ſi dangereux *Serpent*."

Ce reptile eſt rapporté ſous le nom de *Vipera, caudiſona, Americana*, dans les *Eſſais ſur l'Hiſtoire naturelle de la Caroline, & de l'Ile Bahama.* Il eſt très-bien repréſenté dans *Jonſton*; mais la figure, qu'on voit dans *Margrave*, ne répond pas beaucoup à la description qu'il en a donnée.

On aſſure qu'auſſi-tôt que cet animal entend le moindre bruit, il avertit trois fois de ſuite, par le râlement de ſes grelots ſonores, qui font le même bruit que celui

d'un petit carillon. Si, à la troisieme & derniere fois, le bruit ne disparoît point, pour-lors il court vers l'endroit où il s'est fait entendre, & s'il rencontre en son chemin quelqu'un, il s'élance sur lui, le mord, & s'en retourne bien vîte.

Personne au monde ne sçauroit s'imaginer combien il est dangereux d'être mordu par ce reptile ; car son venin est si actif & si violent, que si, malheureusement, il s'insinue dans un des grands vaisseaux du corps, ou qu'il déchire, par sa morsure, un tendon ou un nerf, le cas est tout-à-fait désespéré ; & le mal incurable. Mais s'il a fait la morsure dans une partie charnue, le venin fait moins de progrès, & le mal peut être aisément guéri. Ecoutons là-dessus le Docteur *Kearsly*, (*) dans sa *Relation de Philadelphie*, du 10 Novembre 1765, au sujet de ce *Serpent*, lorsqu'il dit :

„ Un enfant de cinq ans étant, avec son
„ pere, dans un champ rempli de grosses
„ pierres, fut mordu par un *Serpent à son-*
„ *nette*, au genou, un peu au-dessous de la
„ rotule. Ce malheur arriva dans le mois
„ de Juin, c'est-à-dire, pendant le plus
„ chaud de l'année, & lorsque ces reptiles
„ ont

(*) *Voyez dans le Journal Encyclopédique*, *Tom. IV*, *pag.* 118, *l'Extrait d'une Lettre du* 1er *Juin* 1766.

„ ont plus de fureur, de force & de venin.
„ Le pere transporta dans sa maison, son
„ fils qui ne cessoit de se plaindre d'une douleur
„ insoutenable à la partie mordue. En
„ très-peu de temps la jambe mordue & la
„ cuisse devinrent prodigieusement enflées,
„ & cette enflure gagna, rapidement, le
„ scrotum & le prépuce; il survint, dans
„ toute cette partie, une étonnante quantité
„ de boutons enflammés, remplis de matiere,
„ & d'une couleur de pourpre très-vive.
„ Cet enfant s'endormit; mais il eut
„ un sommeil très-laborieux & interrompu;
„ &, toutes les fois qu'il se réveilloit, il paroissoit
„ être saisi de terreur; sa poitrine étoit
„ altérée; il toussoit violemment, &
„ s'agitoit avec force; mais il ne déraisonnoit,
„ que quand la violence de la douleur
„ l'éveilloit en sursaut. Tous les secours
„ furent inutiles, & l'enfant expira peu de
„ temps après avoir été mordu.

„ Les Indiens, (continue le Narrateur)
„ fort incommodés par les *Serpents* de toutes
„ les Especes, ont aussi, ou prétendent avoir
„ beaucoup de spécifiques, & surtout
„ contre la morsure des *Serpents à sonnette.*
„ Les uns font usage du Dictame, les autres
„ de la Verge d'or, quelques-uns de la Serpentaire,
„ plusieurs de plantes échauffantes
„ & aromatiques; & le plus grand nombre
„ n'employe à cet usage que les plantes

» d'un goût vif, pénétrant & piquant, quoi-
» que de ſuc léger & volatil.

» Il y a quelques années qu'un *Serpent à*
» *ſonnette* mordit une jeune fille au mollet,
» (dit toujours le même Docteur) & voici
» le détail circonſtancié, que le pere de
» cette fille m'a donné des ſuites de cet
» accident.

» Elle ſe plaignoit d'un engourdiſſement
» total de la jambe mordue, à l'exception
» du ſiege du mal, qui lui cauſoit de très-
» vives douleurs : fort peu de moments après
» cet engourdiſſement, la jambe & la cuiſ-
» ſe s'enflerent beaucoup, tout le corps
» devint pareillement engourdi, & cette
» jeune fille ne ſentit plus qu'un froid in-
» ſupportable, qui lui gagnoit le cœur; elle
» commença à reſpirer péniblement; peu
» d'inſtants après elle perdit la parole &
» reſta cinq jours dans cet état, malgré
» tous les remedes qu'on eut ſoin de lui
» donner. On n'en eſpéroit rien, quand
» une Indienne paſſant, par haſard, devant
» cette maiſon, on lui demanda ſi elle ne
» ſçavoit pas quelque remede capable de
» ſauver cet enfant; l'Indienne alla cueil-
» lir dans le champ voiſin une plante, qu'el-
» le écraſa entre deux pierres, & qu'elle
» mit enſuite en infuſion, avec un peu
» d'eau, dans une marmite. Elle fit avaler,
» de temps en temps, & à intervalles é-

„ gaux, de cette infuſion à la malade, & ſe
„ ſervit de l'herbe, qui étoit reſtée au fond
„ du pot, pour fomenter la jambe mordue,
„ évitant ſoigneuſement de frotter ſur la
„ morſure même. Ce remede eut le plus
„ grand ſuccès, & la jeune fille fut parfai-
„ tement guérie en très-peu de jours. Elle
„ dit, enſuite, qu'à meſure qu'on lui fai-
„ ſoit prendre de cette liqueur, elle ſe ſen-
„ toit la reſpiration plus libre & le corps
„ plus réchauffé.

„ Un jeune homme, du même canton,
„ fut mordu, pendant la moiſſon, par un
„ *Serpent à ſonnette*, près de la premiere
„ jointure du doigt du milieu, & ſi cruel-
„ lement, que le *Serpent* reſta accroché &
„ ſuſpendu au doigt, juſqu'à ce qu'à force
„ de ſecouer la main, le jeune homme le
„ fit tomber à terre; les gens, qui étoient
„ dans le même champ, s'approcherent a-
„ lors, lierent fortement la main de ce
„ jeune homme, afin que le venin ne ſe
„ communiquât point au reſte du corps. Le
„ pere de la jeune fille, qui venoit d'être
„ guérie par l'Indienne, accourut, & don-
„ na de la même infuſion à ce jeune hom-
„ me, qui guérit, & n'éprouva presque
„ point de douleur." J'ai examiné cette
herbe, que je crois être, ſans toutefois
l'aſſurer, une eſpece de verge d'or.

Mais, quelque admirable que ſoit l'effet

de ce remede, employé avec tant de ſuccès, contre les morſures de ce reptile, je ne doute nullement que l'uſage du fer rouge, comme le propoſe notre Docteur de Philadelphie, ne ſoit infiniment ſupérieur à toutes les méthodes, dont on s'eſt jusqu'à préſent ſervi; ſur-tout ſi l'on y a recours, immédiatement après la morſure, & avant que le venin ait eu le temps d'attaquer les parties voiſines, puisque, par-là, l'on évite infailliblement la communication du venin dans le ſang; ce qui doit prouver l'efficacité du conſeil de notre Anglois.

Le *Serpent à ſonnette*, que j'ai actuellement dans mon Cabinet, âgé de onze ans, parce qu'il a onze anneaux, me fut apporté tout vivant, dans une petite barrique, où je l'ai conſervé près de quatre mois: elle étoit bien couverte, pour qu'il n'en pût ſortir, & trouée tout autour, pour lui donner ſuffiſamment d'air; mais il ne voulut rien manger de tout ce que je pus lui donner, pendant tout ce temps; ce qui le rendit ſi maigre, qu'il étoit à la fin diminué de plus des deux tiers de ſa groſſeur: quand on me l'apporta, il étoit auſſi gros que ma cuiſſe. Comme il commençoit à devenir languiſſant, je pris le parti de le mettre dans l'eſprit de vin, pour l'étouffer, parce que je craignois qu'il ne vînt à crever. Car il eſt bon de remarquer, que tout animal, ſoit quadrupe-

de, amphibie, ou reptile, qui meurt de ſa mort naturelle, ne ſe conſerve jamais longtemps dans l'eſprit de vin: ce que j'ai éprouvé nombre de fois. De ſorte, qu'il faut les mettre, tout vivants, dans l'eſprit de vin, pour les étouffer, & les y laiſſer une huitaine de jours, avant que de les bien nettoyer, pour les mettre, enſuite, dans une autre liqueur bien claire. Ce que j'avance eſt ſi vrai, qu'on n'a qu'à mettre un animal, mort naturellement, dans une liqueur forte, on verra qu'il ſurnagera; pendant que celui qu'on aura étouffé dans la liqueur, ſe précipitera au fond de celle où on le remettra enſuite, & ſe conſervera des ſiecles, parce qu'il aura eu le temps de ſe purger de toutes ſes impuretés pendant les tourments de la mort, au lieu que celui qui ſera mort naturellement les aura toutes conſervées.

Dans les huit premiers jours que j'eus ce reptile, qui étoit alors ſain & vigoureux, je fus tenté de faire quelques expériences de ſon venin. Je l'agaçois de temps en temps avec un petit bâton, pour l'irriter, ce qui le faiſoit élancer de ſorte, que, ſi la barrique eût été ouverte, je me ſerois répenti de ma témérité. Il ne manquoit pas non plus de me donner l'avertiſſement ordinaire, par le moyen de ſes grelots; & j'avoue que je m'amuſois à ce jeu, qui m'auroit pu devenir

funeste, si la couverture de la barrique n'eût pas été aussi forte qu'elle l'étoit.

Un jour que je l'avois cruellement irrité, je m'avisai d'attacher un jeune chat, par le milieu du corps, avec une corde; j'ouvris doucement la barrique, où je le fis glisser lentement: mais à peine y fut-il, qu'il commença à miauler; & le reptile enfermé ne tarda pas à s'élancer sur lui, & à le mordre de maniere que le pauvre animal en cria encore plus fort. Je le tirai tout de suite dehors pour l'examiner, & je trouvai qu'il avoit été mordu à la cuisse gauche, n'ayant cependant qu'une légere playe, de laquelle sortirent quelques gouttes de sang; je voulus lui emporter le poil, pour la mieux examiner; mais l'animal entra dans de furieuses convulsions, & dans moins d'un quart d'heure il expira. J'aurois fort souhaité de réitérer quelque expérience plus instructive sur d'autres animaux, & j'aurois certainement réussi à trouver le véritable antidote contre le dangereux poison de cet animal, si l'on ne m'eût fait envisager le risque que je courois moi-même, en m'exposant à un danger aussi évident, sans être sûr d'avoir le temps ni la présence d'esprit d'y apporter remede. Ce qui me fit désister de mon entreprise, considérant qu'on ne vit pas pour soi seul en ce monde, & qu'on est obligé d'adhérer aux

ſollicitations de ceux avec qui on eſt étroitement lié.

Cette ſeule expérience ſuffit, néanmoins, pour prouver la violence du venin de cet animal. Mais s'il eſt le plus dangereux de ſon Eſpece, il ne laiſſe pas d'avoir auſſi quelque choſe d'utile dans ſes grelots, dont on fait une poudre, après les avoir fait ſécher au ſoleil, laquelle eſt un ſouverain remede pour faciliter l'accouchement aux Négreſſes. On en donne un ſcrupule dans du vin blanc, & elle procure, en très-peu de temps, un effet des plus rapides. Ce qui rend actuellement ces animaux aſſez rares dans la Colonie, parce que les Negres les tuent pour en avoir les grelots.

Le ſecond (*x*) eſt un *Serpent* monſtrueux, connu, dans le pays, ſous le nom *d'Aboma*. Il a près de vingt-cinq pieds de long, & eſt gros comme la cuiſſe. Tout ſon corps eſt couvert de groſſes écailles, agréablement marquetées. Tout le long de ſon dos regne une chaîne de taches noires, de la grandeur d'un écu de ſix francs chacune, & de chaque côté de ces taches, diſtantes les unes des autres de la paume de la main, & au milieu, une tache blanche. Son ventre eſt couvert d'écailles griſâtres, juſqu'à l'extrêmité de ſa queue, qui eſt aſſez pointue.

(*x*) *Serpens, omnium maximum, Cynocephalus ſive Boiguacu.*

Sa tête eſt fort grande, & ſa gueule, qui ne l'eſt guere moins, eſt garnie de fortes dents. J'ai écorché, tout vivant, un de ces reptiles, que quatre Negres m'apporterent, & ils en avoient même toute leur charge; & j'en conſerve encore la peau dans mon Cabinet. A l'ouverture de l'eſtomac de cet animal, j'y trouvai un *pareſſeux* tout entier, c'eſt-à-dire, ſans être endommagé, lequel avoit deux pieds & demi de long; un *légouane* ou *léſard*, d'un pied & trois quarts de long; & enfin un *mangeur de fourmis*, de deux pieds & huit pouces de long; tous ces trois animaux dans le même état, que ſi on venoit de les tuer à coups de fuſil: ce qui prouve qu'il n'y avoit pas long-temps que ce prodigieux reptile en avoit fait ſa proie. Auſſi ſon eſtomac avoit-il près de vingt-deux pouces de largeur; il étoit, d'ailleurs, ſi chargé de lard, que j'en ai tiré ſix livres & demie de graiſſe, laquelle eſt un ſouverain remede contre les rhumatiſmes.

On m'a aſſuré que ce *Serpent* n'eſt ni venimeux ni à craindre, en aucune façon, pour les hommes; ce que prouve la maniere dont les Negres le prennent; mais qu'il n'en eſt pas de même pour toutes les Eſpeces d'animaux, dont il peut ſe rendre maître, & dont il eſt l'ennemi mortel.

Le troiſieme (*y*) eſt un autre grand *Ser-*

(*y*) *Serpens ſingularis, artificio picta, magni æſtimata.*

pent, connu dans le pays, ſous le nom de *Papa*. Il eſt fort recherché, parce qu'il eſt en grande vénération chez les Negres. Sa queue eſt fort dure, courte, obtuſe, & un peu ramaſſée; ſa tête grande, & fort large. Tout ſon corps eſt couvert de très-belles écailles, mêlées de noir & de blanc, & d'un rouge foncé, mais le tout ſi bien arrangé & ſi vif en couleurs, qu'on peut dire que c'eſt un des plus beaux reptiles que la Nature ait produits, & qu'il eſt même impoſſible d'en faire la peinture qu'il mérite.

Il y en a, de cette Eſpece, depuis quatre juſqu'à dix-huit pieds de long, & même de la groſſeur du *Serpent à ſonnette*. Ceux qui ne ſont pas même plus gros que le poignet, portent le même nom, ont à peu près les mêmes couleurs, & n'ont pas plus de venin; ce qui fait qu'ils ſont en ſi grande vénération parmi ce peuple, qui leur rend un culte idolâtre.

Le quatrieme (z) eſt encore un ſuperbe reptile, d'une grande rareté. Il a près de quinze pieds de long, & eſt gros comme la cuiſſe; ſa tête eſt fort groſſe & plate; tout le deſſus de ſon corps eſt couvert de fort grandes écailles, longues, un peu rhomboïdes, d'un verd de mer, marbré, ſur le dos, de longues & larges taches blanches:

(z) *Serpens, Bojobi dicta.*

les écailles de ſon ventre ſont jaunes, grandes, larges, & luſtrées comme de l'ivoire. Ce reptile eſt ſi beau, qu'il eſt impoſſible d'en donner une juſte deſcription.

Le cinquieme (*a*) eſt un *Serpent* appellé *aveugle*, parce qu'il marche en avant & en arriere. Il a les ouïes ſi larges, qu'elles lui couvrent presque les yeux; ce qui a encore contribué à lui faire donner le nom qu'il porte. Sa queue eſt, à peu près, de la même groſſeur que ſa tête. Il eſt grêle de corps, long d'un pied & demi, ou de deux, tout au plus, & couvert d'écailles de couleur bleuâtre foncé.

Le ſixieme (*b*) eſt un *Serpent*, qui a des anneaux tout autour du corps & de la queue, lesquels ſont d'une couleur blanchâtre. Il eſt connu ſous le nom *d'Amphisbene*, ou bien *Serpent à deux têtes*, à cauſe de l'égale groſſeur de ſes deux extrêmités; &, en effet, la queue de celui-ci eſt ſi obtuſe, ſi arrondie par le bout, & extérieurement ſi conforme avec la tête, qu'on ne peut, au premier aſpect, diſcerner d'une maniere diſtincte, quelle partie eſt la tête ou la queue.

Or, comme c'eſt cette conformité qui a engagé les Anciens à lui donner le nom de *Serpent à deux têtes*; comme on eſt mainte-

(*a*) *Cecula.*
(*b*) *Amphisbæna.*

nant revenu de cette erreur, il ne faut, pour rapporter à un juste point de vue tout ce que l'enthousiasme a fait dire de merveilleux, au sujet de ce *Serpent*, que jetter un coup d'œil sur les figures qu'en donne *Seba*, dans son *Thes.* II, *Tab.* 17, *N.* 2, & ibid. *Tab.* 21, *N.* 4, & *Tab.* 25, *N.* 2.

Les segments des anneaux de ce reptile sont semblables à ceux des vers; il a près de trois pieds & demi de long; & c'est, je crois, *l'Ibiara* de *Margrave*, *Bras. pag.* 239.

Le septieme (*c*) est une très-grande *Couleuvre*, connue dans *Seba Thes. pag.* 89, *Tab.* 54, *Fig.* 4, sous le nom de *Serpent de l'Amérique.* Elle a la tête petite & longue, & la queue pointue. Tout son corps est couvert de bandes écailleuses, colorées d'un brun foncé. Elle a, à l'entour du col & de la queue, de petits anneaux jaunâtres, &, par-ci par-là, quelques bandes de la même couleur à l'entour du corps.

Le huitieme est une autre *Couleuvre*, qui n'est qu'une variété de la précédente, ayant, sur un fond brun clair, des bandes transversales blanches. Sa tête est d'un blanc sale, pointillé de petites taches rougeâtres; & les écailles de son ventre sont un peu jaunâtres.

Le neuvieme est une *Couleuvre*, qui est assez grosse au défaut de la tête, mais qui

(*c*) *Serpens Americana, Petola dicta.*

va en diminuant jusqu'à la queue. Son col est un peu long, & tout son corps est moucheté de taches roussâtres, blanches & noires. Sa queue est assez menue.

Le dixieme est une autre *Couleuvre*, qui n'est qu'une variété de la précédente, & qui est marbrée de gris, de brun & de blanc.

Le onzieme est une petite *Couleuvre*, tiquetée de couleur d'olive, de blanc & de noir.

Le douzieme est une *Couleuvre*, dont la couleur est mêlée de bleu & de blanc: c'est une espece de *Dipsas*.

Le treizieme est une *Couleuvre* toute bleu céleste, du même genre que la précédente.

Le quatorzieme est une *Couleuvre* à bandes transversales, rouges & blanches; mais la premiere de ces deux couleurs se perd, insensiblement, dans l'esprit de vin.

Le quinzieme est une autre *Couleuvre* olivâtre, & tiquetée de noir: son corps est grêle, & sa queue pointue.

Le seizieme est une *Couleuvre* jaunâtre, à bandes annulaires.

Le dix-septieme est une *Couleuvre* d'un bleu d'outre-mer, qui a l'habitude de s'entortiller, en couchant sa tête au milieu de tous ses replis: elle a d'ailleurs l'aspect le plus horrible & le plus menaçant.

Toutes les *Couleuvres* que je viens de décrire, ne sont guere plus grosses que le pou-

ce, & la plus grande, d'entre elles, peut avoir, environ, deux pieds & demi de long. Il y en a, parmi elles, qui sont très-venimeuses; mais comme je ne sçaurois affirmer lesquelles le sont, je me contente de rapporter ici ce qui m'a été dit à leur sujet. Il est encore à remarquer qu'elles sont toutes couvertes de fines écailles, les unes plus grandes que les autres.

Le dix-huitieme (*d*) est un magnifique *Serpent* de cinq pieds de long, à bandes noires & blanches, qu'on appelle *Mangeur de fourmis.* Ce beau reptile, qui est en grande vénération chez les Negres, est nommé ainsi, à cause, dit-on, qu'il ne se nourrit que de fourmis. Plusieurs Esclaves l'adorent comme leur Dieu, & cela par rapport à sa grande douceur; car il se laisse approcher, & prendre comme l'animal le plus apprivoisé.

Le dix-neuvieme (*e*) est un superbe *Serpent* de trois pieds de long. Tout son corps est couvert d'écailles violettes, en forme de chaîne, de la largeur de trois lignes, chacune, qui regnent depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de sa queue, qui se termine en pointe, & en forme de zigzag; & entre lesquelles on voit un fond blanc. Les écailles du ventre sont grandes, & de cou-

(*d*) *Serpens niger & albus.*

(*e*) *Serpens violaceus & albus.*

leur cendrée. On voit à trois doigts de l'extrêmité de sa queue deux testicules, d'une figure ovale. Sa tête, qui n'est pas fort grande, est plus foncée en couleur que le reste du corps, & l'on n'y voit presque pas de blanc. Du reste, ce reptile est si beau, que l'art le plus sublime ne sçauroit tracer la marbrure de ses écailles.

Le vingtieme (*f*) est un beau *Serpent* de dix à douze pieds de long, qui n'est guere plus gros que le petit doigt, c'est-à-dire, au milieu du corps; car sa queue, qui a près de quatre pieds de long, est encore plus mince; n'étant guere que de la grosseur d'une petite plume. Il est couvert de petites écailles très-fines, d'un bleu azur, entremêlé du blanc le plus éclatant que l'on puisse voir. Mais ce qui le distingue des autres reptiles de son Espece, c'est le mouvement qu'il donne à sa queue, lorsqu'on veut l'approcher, lequel forme un claquement pareil à celui du fouet d'un charretier, & qu'on peut même entendre d'assez loin: ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de *Zweep-Slang*, qui signifie *Serpent à fouet.*

Le vingt & unieme est un assez grand *Serpent d'eau*, qui a, depuis la tête jusqu'au bout de sa queue, une large bande, en for-

(*f*) *Serpens Americana, Glyvicapa dicta.*

me de réseau, d'un superbe bleu-mourant. Le milieu de cette bande est parsemé de petits points roux, & garnis, de chaque côté, d'écailles brunes : celles du ventre sont d'un jaune, couleur de citron.

Tous les *Serpents* se nourrissent d'herbes, de chenilles & de limaçons. Ils peuvent même être fort longtemps sans manger ; comme on l'a pu remarquer dans la description du *Serpent à sonnette*, qui a resté quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Parmi tous ces animaux, il y en a qui ont la tête petite, d'autres l'ont grosse ou étroite ; les uns sont venimeux, d'autres ne le sont point : mais ce qu'il y a à remarquer pour les personnes qui ignorent leur génération, c'est qu'ils s'accouplent comme les autres animaux, qu'ils enfouissent ou enfoncent leurs œufs dans la terre, & que l'année suivante ces mêmes œufs produisent chacun leur *Serpent*. De sorte, qu'il ne faut point ajouter foi à toutes les générations fabuleuses, que les Anciens ont débitées sur la procréation des *Serpents*.

On prétend, au surplus, que ces animaux aiment beaucoup à être ensemble. On en trouve dans toutes les Plantations, dans les savannes, dans les chemins, dans les bois, & même jusques dans les caves des maisons & dans les jardins. Quelques-unes ont l'haleine si puante, qu'à-peine peut-on la sup-

porter. Je ſuis, en outre, moralement perſuadé, qu'il y en a beaucoup plus d'Eſpeces dans la Colonie que je n'en ai décrites; mais comme elles me ſont encore inconnues, il ne m'a pas été poſſible d'en faire mention. Il en eſt de même de quantité d'autres animaux, dont je ne puis parler, malgré toute la bonne volonté que j'ai d'inſtruire le Public, parce que ceux-mêmes du pays ne les connoiſſent pas encore tous.

Quoique les *Serpents* ſoient généralement réputés pour être venimeux, on ne laiſſe pas, cependant, que de tirer parti de ceux-mêmes qui le ſont le plus, par le grand uſage qu'on en fait en Médecine; comme de la graiſſe, qui eſt employée en liniment, pour ramollir les tumeurs ſcrophuleuſes, qui guérit la rougeur des yeux, diſſipe les taches de la peau, & appaiſe toutes les douleurs des rhumatiſmes.

L'on fait une poudre de la chair, du foie & du cœur du *Serpent;* laquelle priſe, intérieurement, eſt ſudorifique, & réſiſte à la malignité des humeurs, & qui eſt propre auſſi à détruire les fievres intermittentes invétérées, & pour purifier enfin la maſſe du ſang, qui eſt corrompue.

De la Vipere.

La *Vipere* (g) eſt une eſpece de *Serpent* ter-

(g) *Vipera:* en Hollandois *Ader-Slang:* en Allemand *Otter.*

terrestre, qui met au monde ses petits tout vivants. Celle que l'on reconnoît pour telle à *Surinam*, differe de celle qui est généralement connue de tout le monde. Elle est médiocrement grosse, mais longue, depuis un jusqu'à deux pieds, & large d'un demi-pouce. Sa tête est un peu large & plate, émoussée par le bout; sa gueule assez ample, munie de petites dents fort aiguës, crochues, & tournées vers le gosier. Les écailles de sa tête sont plus larges, & plus foncées en couleur, que celles du reste du corps. Son dos est de couleur brunâtre foncé; & tout le dessus du corps, depuis le cou jusqu'à la queue, qui est aiguë & jaunâtre, ou d'un blanc sale, tout pointillé de taches noires. A chaque côté du ventre, en commençant depuis le cou, jusqu'à l'extrêmité de sa queue, regne une petite bande noire, de la largeur de deux ou trois lignes, au milieu de laquelle il y a des taches blanches, qui forment une très-belle marbrure. Ses yeux sont extrêmements vifs.

Il y en a d'autres, qui varient simplement en couleur, quoique l'Espece en soit la même; si ce n'est aussi qu'il y en a de plus grandes les unes que les autres. Elles ne rampent pas fort vîte, & elles se nourrissent de petites grenouilles, d'insectes, & d'autres choses semblables. On les trouve

dans les lieux humides, comme savannes ou buissons.

Ces sortes de reptiles fournissent d'excellents remedes à la Médecine. On s'en sert pour résister au venin, & purifier le sang. La principale vertu de la *Vipere* est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mêlange, de fondre les concrétions lymphatiques, & de débarrasser, par ce moyen, les glandes de ces humeurs grossieres & obstruantes, qui, venant à y séjourner & à s'y aigrir, occasionnent une infinité de maladies cutanées, ou de la peau, auxquelles on donne le nom de scrophuleuses & de lépreuses. Il seroit à souhaiter qu'on en fît plus d'usage qu'on ne fait, puisqu'elle est si abondante dans le pays.

Des différentes Especes de Crapauds.

Il est constant que les *Crapauds* different partout entre eux, tant par leur grandeur, que par leur couleur, & leur conformation; & parmi les différentes Especes que l'on trouve à *Surinam*, le *Crapaud Pipa* (*b*) doit avoir, sans contredit, le premier rang, tant par la grandeur & grosseur monstrueuse dont il est, que par la maniere dont la femelle procrée ses semblables; laquelle est si extraordinaire, qu'on la peut regarder comme opposée au cours ordinaire de la Nature.

Depuis que cet animal est parvenu à la

(*b*) *Pipa, ova quamplurima in dorso habens.*

connoiſſance, tant des Anciens que des Modernes, pluſieurs d'entre eux ſe ſont imaginés avoir approfondi le myſtere de ſa génération; mais on ne peut que les accuſer d'erreur: car malgré tous les Syſtêmes qu'ils ont publiés à ce ſujet, aucun d'eux n'en a pu donner le véritable développement; parce qu'ils n'ont jamais été ſur les lieux, pour en obſerver le méchaniſme: ſi j'y ai réuſſi, comme je puis m'en flatter, ce n'eſt pas la beauté de l'objet qui m'a engagé à faire des obſervations ſi ſouvent répétées, mais l'envie de m'inſtruire, & de ſatisfaire la curioſité du public. On peut voir, dans ma premiere Diſſertation, qui ſe trouve à la fin de mon *Traité des Maladies de Surinam*, imprimé dans l'année 1764, la figure, & la diſſection anatomique de cet animal. Mais comme quelques Sçavants reſpectables m'ont fait part, depuis, de leurs remarques, ſur le doute où j'avois laiſſé les Naturaliſtes, ſur le méchanisme de la génération du *Pipa*, j'ai été obligé de reprendre la même matiere, pour la rectifier avec plus de détail & de ſolidité que je ne l'avois fait alors. Et l'on peut encore avoir recours à cette ſeconde Diſſertation, que j'ai publiée ſous le titre de *Développement parfait du myſtere de la génération du fameux Crapaud de Surinam, nommé Pipa, &c. A Maeſtricht, chez J. Leckens*, 1765. De ſorte que je ne puis rien ajouter

à ces deux Deſcriptions, ſinon que notre ſiecle ne manque ni d'habiles Obſervateurs, ni de ſçavants Philoſophes, pour vérifier tout ce que j'en ai dit; & que je ſerai le premier à profiter des lumieres qu'ils répandront ſur la découverte d'un phénomene que j'ai expoſé à leur examen.

Je dirai de plus auſſi qu'on ne doit pas ajouter foi aux prétendues obſervations de ceux qui inſinuent que cet animal eſt ſi venimeux, qu'en le pulvériſant, & le donnant même en petite doſe, il cauſe les accidents les plus funeſtes. Tous ces récits, ſi ſouvent répétés par les Naturaliſtes, ne ſont que de pures fictions, fondées ſur les ouï-dire de gens mal inſtruits, ou peu véridiques: car j'ai calciné pluſieurs *Pipas*, que j'avois renfermés tout vivants dans un creuſet, que j'avois enſuite ſcellé hermétiquement; & après avoir pulvériſé cette calcination, j'en ai donné en grande & petite doſe à toutes ſortes d'animaux, qui n'ont reſſenti aucun des ſymptômes du prétendu poiſon, & qui, par conſéquent, n'en ſont pas morts. D'où je conclus, qu'il y a bien ſouvent plus à détruire, qu'à édifier, dans l'Hiſtoire Naturelle; & ſi je l'oſe dire, même dans preſque toutes les connoiſſances, que nous décorons du titre faſtueux de ſciences. Celui qui délivre les hommes d'une erreur, n'eſt pas moins leur

bienfaiteur que celui qui leur enſeigne une vérité.

La ſeconde Eſpece de *Crapaud* (*i*) eſt un animal monſtrueux en groſſeur & en largeur. Il a deux eſpeces de cornes, ou éminences, au deſſus de la tête : il eſt fort court; & ſes yeux, qui ſont gros, vifs & brûlants, ſortent de leur orbite: ſa peau eſt, deſſus & deſſous, d'une couleur jaunâtre cendrée, parſemée de petits yeux, à peu près ſemblables aux petites matrices du *Pipa*, & au milieu desquels il y a de petites taches noires; elle eſt, en outre, extrêmement dure & épaiſſe. Il a quatre doigts, à chaque patte de devant, & cinq à celles de derriere, lesquels ne ſont liés par aucune membrane, parce qu'il eſt ſimplement terreſtre.

La troiſieme (*k*) n'eſt qu'une variété du précédent; il eſt preſque rond comme une boule: toute la peau de ſon corps eſt rousſâtre, épaiſſe, & parſemée de taches griſâtres; les yeux lui ſortent un peu hors de l'orbite, & ſont noirs & fort vifs. Sa tête eſt comme retirée entre ſes deux épaules. Il a autant de doigts que le précédent; mais ceux de derriere ſont liés par une membra-

(*i*) *Bufo cornutus & ſpinoſus, maximus:* en Hollandois *Padde.*

(*k*) *Bufo orbiculatus.*

ne; ce qui lui donne la facilité de vivre dans l'eau, comme ſur terre.

Le quatrieme (*l*) eſt un petit *Crapaud marbré*, d'une couleur cendrée, qui eſt auſſi aquatique & terreſtre. Tous ces animaux ne vivent que d'herbes & d'inſectes. On les trouve tantôt dans l'eau & tantôt ſur la terre.

La poudre qu'on en fait, en les calcinant, eſt diurétique & ſudorifique, & l'huile qu'on en retire, par la voie de l'infuſion, eſt anodine & déterſive.

Des différentes Eſpeces de Grenouilles.

La *Grenouille* eſt un animal plus aquatique que terreſtre, dont la différence eſt notable avec le crapaud, en ce qu'elle eſt, premiérement, mieux faite & plus déliée; &, qu'en ſecond lieu, elle a la tête plus près de la poitrine, & plus allongée que celle du crapaud. Ses cuiſſes ſont grandes & menues, de même que ſes jambes. Quand elle eſt ſur terre, elle peut ſauter juſqu'à trois pieds de haut, en déployant tout-à-coup ſes grandes cuiſſes ou ſes jambes; ce qui lui ſert à faire en très-peu de temps un long trajet en nageant.

On en diſtingue de pluſieurs Eſpeces.

La premiere (*m*) eſt la *Grenouille verte*, qui eſt ſemblable à celle d'Europe.

(*l*) *Bufo minor.*

(*m*) *Rana vulgaris*: en Hollandois *Kikvorſch*: en Allemand *Froſch*.

La ſeconde (*n*) eſt celle qui a, à chaque côté de la mâchoire inférieure, une veſſie, qui, dans les grandes chaleurs, eſt toujours pleine d'air. Elle eſt d'un roux clair, tacheté, ou tiqueté de rouge. Elle a des ongles fort larges, & elle croaſſe vers le coucher du ſoleil. C'eſt de leur chant qu'on préſage, le plus ſouvent, le temps beau ou ſerein.

La troiſieme (*o*) eſt celle qui eſt toute marbrée. Elle ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle n'a point de veſſie, & qu'elle eſt marbrée, d'une couleur cendrée, & rougeâtre par tout le corps; ce qui forme une très-belle marbrure : ſes cuiſſes & ſes jambes ſont presque blanches.

La quatrieme (*p*) eſt une petite *Grenouille*, qui a le ventre tout blanc, le deſſus du corps d'une couleur plombée, & les côtés tachetés de blanc & de noir, qui la rendent fort belle.

La cinquieme (*q*) eſt une autre petite *Grenouille bleuâtre*.

La ſixieme (*r*) eſt une *Grenouille tachetée*, qui ne ſe nourrit que de couleuvres, ou de petits ſerpents.

(*n*) *Rana veſicaria.*

(*o*) *Rana marmorata.*

(*p*) *Rana parva, ventre albido, dorſo plombei coloris, lateribus ex albo & nigro variegatis.*

(*q*) *Rana cyanea.*

(*r*) *Lemnia.*

La ſeptieme (*s*) eſt une *Grenouille poiſſonneuſe*, connue, dans la Colonie, ſous le nom de *Jakies*. On prétend qu'elle ſe transforme en poiſſon ; mais c'eſt ce que j'ai bien de la peine à croire, parce que ce ſeroit précisément le contraire de ce qui arrive communément aux *Grenouilles*, qui ſont, en quelque ſorte, premiérement, poiſſons, avant que d'acquérir leur véritable forme ; comme le prouve très-bien *Seba Thes*. I, *pag*. 123, *Tab*. 78, dans lequel on voit toute la transformation des *Grenouilles*.

Celle, dont il eſt ici queſtion, & dont Mlle *Merian* donne auſſi la figure, a la peau tachetée ſur les côtés, le ventre pommelé, & les parties de derriere palmées.

On en trouve dans preſque toutes les criques & ſavannes marécageuſes. Dès qu'elle eſt parvenue à ſa grandeur naturelle, il lui croît, peu-à-peu, une queue, qu'elle perd, de même que ſes pattes, à ce qu'on dit, pour devenir enſuite poiſſon ; lequel prend d'abord la couleur griſe, devient enſuite brunâtre, & qu'on appelle *Jakies*. C'eſt proprement le nom de ce poiſſon qui eſt très-bon à manger, qui a fait appeller cette *Grenouille* ainſi ; mais elle n'y a certainement nul rapport. De ſorte que toute cette métamorphoſe doit être regardée comme fabuleuſe : & depuis qu'on m'a donné les éclairciſſements

(*s*) *Rana piſcatrix*.

que j'ai demandés à ce ſujet, je ſerois le premier à avouer mon ignorance, ſi cette transformation avoit eu la moindre apparence de réalité. Il eſt, au contraire, très-certain, qu'après que le mâle de la *Grenouille* a fécondé les œufs que la femelle a dépoſés, il en ſort, dans une enveloppe gluante & transparente, qu'on nomme le frai, un inſecte noir, qu'on nomme *Têtard*, lequel eſt tout en tête & en queue. Il nage d'abord très-vivement au moyen de ſa queue, & devient, peu de temps après, auſſi gros qu'une cerife; au bout d'un plus long eſpace de temps il ſe transforme, petit à petit, en *Grenouille* parfaite. Les jambes de derriere paroiſſent les premieres, puis, de jour à autre, celles de devant; la queue diſparoît; & il eſt *Grenouille* pour toute ſa vie. Voyez là-deſſus la génération de la *Grenouille* du ſçavant *Swammerdam*, celle de *Needham*, *Roeſelius*, & Mr. *Gautier* dans ſes Obſervations philoſophiques ſur l'Hiſtoire Naturelle.

On prétend que la chair des *Grenouilles*, ſurtout celle des vertes, eſt propre à adoucir les âcretés de la poitrine, qu'elle eſt restaurante & bonne dans la conſomption. On ajoute encore que leur frai eſt un ſouverain remede pour les brûlures récentes, l'éréſipelle & les feux volages du viſage, en y trempant un linge, pour l'appliquer ſur la partie affectée.

Des Tortues de terre, & d'eau douce.

Comme je n'ai parlé, dans le Chapitre neuf, que de deux Eſpeces de *Tortues de mer*, je ne dois pas omettre ici de faire connoître celles de terre, & d'eau douce, dont il y a de pluſieurs Eſpeces.

La premiere (*t*) eſt une groſſe *Tortue de terre*, fort ſinguliere par ſa figure. Elle a le cou long, & fort ridé, d'où pendent de petites membranes déchirées, ou déchiquetées, à peu près, comme une frange. Sa tête eſt applatie, triangulaire, & terminée par une eſpece de trompe, ſemblable à un petit tuyau de plume à écrire: le deſſus de ſon écaille, qui eſt convexe, eſt comme ſillonné & garni de groſſes pointes; & l'écaille inférieure eſt platte.

On trouve cette Eſpece de *Tortues* dans les ſavannes.

La ſeconde (*u*) eſt une belle *Tortue de bois*, couverte d'une très-belle écaille, marbrée de diverſes couleurs, & d'une moyenne groſſeur. Elle eſt d'un rouge bai obſcur, marqueté de jaune & de noir: ſa tête, qui eſt courte, eſt rougeâtre, auſſi bien que ſes jambes & ſes pieds, qui ſont couverts d'écailles aſſez épaiſſes. Elle a cinq doigts aux pieds, armés d'ongles forts.

Celle-ci ſe trouve dans les bois.

(*t*) *Teſtudo terreſtris, major*: en Hollandois *Schilde-Padde*: en Allemand *Schild-Kröte.*

(*u*) *Teſtudo paluſtris.*

La troiſieme (*x*) eſt une petite *Tortue* de ſavannes, dont l'écaille de deſſus eſt beaucoup plus grande que celle de deſſous. Elle eſt rouſſâtre, & flammée de blanc. Ses pattes ſont pointillées de petites taches rouges. Sa tête eſt petite; mais ſon cou eſt aſſez long.

On la trouve dans les ſavannes marécageuſes.

La quatrieme (*y*) eſt la *Tortue* vulgaire, que l'on trouve auſſi dans les ſavannes marécageuſes, ou dans de petits ruiſſeaux.

Ce qu'il y a à remarquer ſur la *Tortue*, c'eſt que, lorſqu'elle veut cacher ſa tête ſous les plis de ſon cou, elle eſt fort adroite à la faire rentrer ſubitement, de même que les jambes & la queue, ſous ſa coquille. Elle marche fort lentement, & ne vit que d'inſectes, d'herbes, & de coquillages de terre & d'eau, paſſant ſa vie dans les deux éléments. Elle eſt ovipare, & cache ſes œufs ſous une couche de terre, qu'elle met par deſſus, pour que le ſoleil les faſſe éclorre. Cet animal peut vivre long-temps.

Quand les Negres en prennent, ils les enferment dans un parc, & en font enſuite commerce, lorſqu'ils en ont beaucoup.

Elles ſont toutes aſſez graſſes, parce que les Negres ont grand ſoin de les bien nourrir, & ſont excellentes à manger; mais il ne faut cependant pas s'imaginer qu'elles ſoient auſſi délicates que celles de mer.

(*x*) *Teſtudo terreſtris, minor.*
(*y*) *Teſtudo vulgaris.*

CHAPITRE XXII.

De l'Ichthyologie, ou Description des Poissons.

L'IMMENSE variété des *Poissons*, tant de mer que des rivieres & des étangs, nous fournit une telle multitude de points de vue & si intéressants, soit qu'on examine leur organisation, leur différente formation, ou l'utilité dont ils sont pour la vie animale, indépendamment de ce qu'ils ont de flatteur pour le goût, que ce n'est pas une petite difficulté que d'en entreprendre la description : aussi ne parlerai-je que de ceux que l'on peut se procurer dans ce pays.

Du Requin. Quoique le *Requin* (*a*) ne soit pas fort commun dans les rivieres de la Colonie, parce que c'est un poisson de mer, on ne laisse pas que d'y en voir de temps en temps; car un jour, qu'un Matelot voulut se baigner aux environs de son vaisseau, qui étoit dans la rade, il eut le malheur d'être attaqué par un de ces animaux, qui lui emporta la jambe, d'un seul coup de dent.

(*a*) *Carcarias seu Galleus, omnium maximum:* en Hollandois *Haye:* en Allemand *Hay*, ou *Meer-Wolf*, ou encore *Meer-Hund*.

Ce poiſſon, qui eſt naturellement vorace, a près de quinze pieds de long. Sa tête va en diminuant juſqu'au bout du muſeau. Ses yeux ſont grands: il a la mâchoire inférieure courte & reculée; deux narines, ſous le bout du muſeau, & pluſieurs fentes au cou, qui lui ſervent d'ouïes; ſa gueule, ou bouche, eſt armée de pluſieurs rangées de dents, d'une forme triangulaire, très fortes & aiguës. Tout ſon corps eſt couvert d'une peau très-rude, toute chagrinée, & de la couleur d'un roux brun, mais plus clair ſous le ventre. Sa chair n'eſt pas des meilleures à manger; elle eſt, au contraire, d'un très-mauvais goût, dure, coriace, & gluante. Il habite, ordinairement, les mers, & ſe nourrit de tout ce qu'il peut dévorer, ſans diſtinction: ce qui fait qu'il eſt ſi dangereux pour les hommes.

De l'Eſpadon.

L'*Eſpadon* (b) eſt un poiſſon unique en ſon Eſpece. Quelques-uns l'appellent *Empereur* ou *Epée*, d'autres en font un genre de baleine: *Ovide*, *Pline*, & *Jonſton* en parlent ſous le nom de *Xiphias*. Il y en a qui ont depuis dix juſqu'à quinze pieds de long, y compris la ſcie, qu'il porte au deſſus de la mâchoire ſupérieure, laquelle peut avoir, au moins, une aune de long. Cette ſcie eſt très-dure, forte, & recouverte

(b) *Gladius ſive Xiphias*: en Hollandois *Zward-Vis*: en Allemand *Schwerdt-Fiſch*.

d'une peau dure, & armée, des deux côtés, de piquants en façon de dents, lesquels sont plats, forts & tranchants. On prétend que ce poisson est l'ennemi déclaré de la baleine, qu'il l'attaque, & la poursuit, sans relâche, jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout, à force de lui faire des ouvertures dans la peau, par lesquelles elle perd tout son sang. On assure que sa chair est bonne à manger, blanche, ferme, grasse, & d'un fort bon goût.

Ce poisson est assez difficile à prendre, en ce qu'il marchande fort long-temps à saisir l'hameçon, qui doit être garni d'un poisson entier; & qu'en outre, quand on le tient, il fait des efforts si considérables pour se détacher, qu'il est capable d'entraîner, avec lui, le canot du pêcheur. On en prend, néanmoins, souvent sur les côtes, & il y en a qui pesent depuis cent jusqu'à cent cinquante livres.

Du Marsouin. Le *Marsouin* (c) est aussi un gros poisson de mer, que l'on met dans le genre de la morue. On le trouve sur les côtes, ou à l'embouchure de la riviere de *Surinam*, lorsqu'il y est jetté par de gros temps. Il y en a qui le mettent dans le genre de la baleine, & qui le nomment *Souffleur*.

Ce poisson a depuis cinq jusqu'à huit pieds

(c) *Tursio:* en Hollandois *Bruin-Vis* of *eene soort van Dolfyn:* en Allemand *Meer-Schwein.*

de longueur. Sa tête a la même forme que celle du cochon ; & a, ſur le haut, une ouverture par où il rejette l'eau: ſes deux mâchoires ſont garnies de dents fort pointues ; ſa queue eſt placée horiſontalement, mais taillée en faucille. Ces animaux vont toujours en troupe, & ſont extrêmement gras. On aſſure que le lard des jeunes eſt infiniment meilleur que celui des vieux, & que leur chair eſt auſſi de beaucoup plus délicate.

Du Cabéliau, ou Grauw-Munnik.

Les habitans de *Surinam* ont donné le nom de *Grauw-Munnik*, (ce qui ſignifie, en François, *Moine gris*) à un poiſſon qui reſſemble beaucoup au *Cabéliau*, (*d*) qui eſt un poiſſon de mer, mais que l'on pêche dans les rivieres hautes. Il y en a qui ont jusqu'à quatre pieds de long. Ils ſont fort gros, ont le ventre avancé, le dos & les côtés d'une couleur olivâtre, ſale ou brune, & le ventre blanchâtre. Leurs écailles ne ſont pas grandes, mais adhérentes à la peau. Leurs yeux ſont grands, & couverts d'une membrane lâche & diaphane ; l'iris eſt blanche. Il y a des *Moines gris*, qui peſent depuis quinze juſqu'à quarante livres. Leur chair eſt ſi délicate, qu'on la regarde comme un manger exquis.

Quoique le *Bakkeljauw* ſoit un poiſſon,

(*d*) *Molva, ſeu Morrhua* : en Hollandois *Kabeliauw* : en Allemand *Cabeliau* ou *Stock-Fiſch.*

Du Bakkeljauw. qui ne ſe trouve ni ſur les côtes ni dans les rivieres de *Surinam*, je ſuis cependant obligé d'en parler, à cauſe de la grande conſommation qui s'en fait dans le pays. C'eſt une Eſpece de morue, que les Anglois pêchent aux environs de *Terre-Neuve*, & apportent toute ſalée dans des barriques, pour la vendre aux Planteurs, qui ſont obligés d'en donner, de temps en temps, à leurs Eſclaves, pour les animer au travail; ce poiſſon étant pour eux un mets très-délicat. Beaucoup d'habitants même en mangent auſſi par goût; mais pour moi j'ai trouvé ſon odeur ſi forte, qu'on n'a jamais pu me perſuader d'en manger, quelque aſſurance qu'on ait pu me donner de ſa bonté.

Du Merlan. Le *Merlan* (*e*) eſt un poiſſon de mer, qui eſt couvert de petites écailles arrondies & blanches. Il y en a de grands & de petits. Il a la tête applatie en deſſus, les yeux grands, l'iris argentée, la prunelle bleuâtre, les deux mâchoires dentées, le corps d'un blanc argenté, & le dos griſâtre. Ce poiſſon eſt très-abondant ſur la côte, & dans preſque toutes les rivieres. Sa chair eſt délicate, légere, & de bon ſuc; mais il eſt fort cher.

L'*A*-

(*e*) *Merlangius*: en Hollandois *Schell-Vis*: en Allemand *Schell-Fiſch*.

L'*Alose* (*f*) eſt un poiſſon de mer, qui eſt quelquefois chaſſé par les vents, dans les rivieres. Sa forme eſt celle d'un ovale allongé; il eſt couvert d'écailles aſſez grandes, mais fort minces. Lorsqu'il eſt bien gras & tout frais, la chair en eſt exquiſe. *De l'Aloſe.*

Les habitants de *Surinam* ont donné le nom de *Haymar* à un poiſſon de mer écailleux, qui remonte aſſez fréquemment dans les rivieres. Il y en a depuis trois juſqu'à cinq pieds de long, & il reſſemble parfaitement au *Saumon.* (*g*) Il eſt couvert de groſſes écailles griſes: ſa tête ſe termine un peu en pointe; ſes deux mâchoires ſont garnies de fortes dents, ſemblables à celles d'un chien. Sa chair eſt ſi délicate qu'il n'eſt pas poſſible d'en décrire la bonté; on le marine, pour le conſerver long-temps: mais il eſt d'une telle cherté, qu'il n'y a gueres que les perſonnes aiſées qui puiſſent s'en régaler. *Du Saumon, ou Haymar.*

On donne le nom de *Chat tigré*, ou *Spikkel-Katten*, à un poiſſon qui eſt de la longueur de deux ou trois pieds, & ſans écailles. Il a aſſez de reſſemblance avec le brochet; & ſes deux mâchoires ſont garnies de fortes dents. Quand ce poiſſon eſt cuit, la chair *Du Chat tigré, ou Spikkel-Katten.*

(*f*) *Clupea ſeu Aloſa:* en Hollandois *Eeſt:* en Allemand *Aloſe* ou *Elſe.*

(*g*) *Salmo, Cinerus:* en Hollandois *Salm* of *Heymar:* en Allemand *Salm* ou *Lachs.*

en devient toute jaune, comme du safran, & n'est pas des meilleures; car elle est extrêmement seche.

Des Brochets. Le *Brochet* (*b*) ne fréquente que les rivieres & les criques, qui en fournissent abondamment de toutes sortes de grandeurs; car il y en a depuis trois livres pesant, jusqu'à vingt. Ce poisson n'est remarquable que par sa tête, qui est longue & d'une figure singuliere. Elle est applatie dans sa partie antérieure, depuis les yeux jusqu'au bout du museau, de forme quarrée, & percée de petits trous. Sa mâchoire inférieure est armée de petites dents très-aiguës; il n'en a point à la supéreure; mais il en a deux rangs sur le palais. Il est très-vorace, & détruit les autres poissons: mais aussi sa chair est-elle fort bonne & fort délicate.

De la Bécune. La *Bécune* est une espece de brochet de mer, vif, & gourmand jusqu'à la voracité. Il s'en trouve qui ont près de quinze pieds de long, d'autres depuis deux jusqu'à quatre. La mâchoire de ce poisson est armée de deux rangées de dents très-longues, & si tranchantes, qu'il coupe tout net, ou emporte la piece de tout ce qu'il rencontre à la nage. On prétend que sa chair est très-bonne, blanche, ferme, assez grasse, & de même

(*b*) *Lucius*: en Hollandois *Snoek*: en Allemand *Hecht*.

goût, à peu près, que celle du brochet; mais qu'il n'en faut pas manger sans précaution: parce qu'étant, comme je l'ai dit, extrêmement vorace, & qu'il avale sans distinction tout ce qui se rencontre sur l'eau, comme dedans, il lui arrive quelquefois d'avaler des pommes de *Mancenilier*, lesquelles sont des poisons très-violents, qui ne lui font aucun mal; mais qui rendent sa chair envenimée, & capable de donner la mort à quiconque en mangeroit, quand ce poisson est dans cet état.

Le moyen le plus certain de connoître si la *Bécune* est empoisonnée, c'est de goûter de son foie; car si on le trouve tant soit peu amer, c'en est un signe indubitable; & il faut bien se donner de garde d'y toucher: s'il ne l'est pas, il n'y a rien à craindre.

La grande Espece de *Bécune* est assez rare sur les côtes. On y en a cependant vu plus d'une fois, m'a-t-on dit; mais pour moi je n'ai jamais vu ce poisson si hardi dans sa course.

De la Bonite.

La *Bonite* est le poisson de mer, qui ressemble le plus au thon: j'en ai vu plusieurs à *Surinam*. C'est un poisson gros, rond, & d'une couleur assez approchante de celle des maquereaux, dont il a aussi, à peu près, le goût: sa chair est assez grasse & délicate, particuliérement celle du ventre, qui est d'une blancheur & d'une tendresse admirable.

La tête se met au bleu, ou en *Peeper-pot*; (*) le reste du corps se coupe par tranches, & se prépare de différentes manieres. On les fait aussi bien souvent mariner, pour les conserver long-temps, & on les mange ensuite à l'huile & au vinaigre, comme le thon.

Ce poisson ne vit que de proie, & fait, continuellement, la chasse aux poissons volants, dont il détruit beaucoup.

De la Carangue. La *Carangue* est un poisson de mer, qui entre fort souvent dans les rivieres. Il est blanc & plat, long de deux pieds, & large d'un, par le ventre, ayant quatre à cinq pouces d'épaisseur. Sa bouche, qui est grande, est armée de bonnes dents; ses yeux sont grands & rouges. Il a deux grandes nageoires, au défaut du cou, & sa queue est large & fourchue. Sa chair est blanche comme la neige, grasse, &, par conséquent, tendre & délicate, & remplie d'un suc également nourrissant & savoureux.

De la Dorade. La *Dorade* (*i*) est un très-beau poisson de mer, qui est large, plat, & couvert, depuis la tête jusqu'à la queue, de grandes é-

(*) On donne le nom de Peeperpot à une espece de soupe, que l'on fait avec différentes especes de poissons, dans laquelle on met des galettes, de la cassave & du piment, pour lui donner le haut goût. C'est un mets que les Créoles aiment à la fureur.

(*i*) *Aurata marina:* en Hollandois *Gout-Vis:* en Allemand *Gold-Forelle.*

cailles dorées, ſurtout quand il eſt dans l'eau. On en trouve fréquemment ſur la côte. Ses yeux ſont gros, rouges, & pleins de feu. Il eſt l'ennemi déclaré des poiſſons volants; quoiqu'il ſoit naturellement fort craintif. Sa chair eſt blanche & ferme, un peu ſeche, à la vérité, mais d'un très-bon goût.

Les habitants de *Surinam* donnent le nom de *Paſſieſſie* à un poiſſon, qui reſſemble parfaitement à nos muges, (*k*) excepté qu'il eſt beaucoup plus gros. Il y en a qui peſent depuis quatre juſqu'à dix-huit livres, & n'ont point d'écailles. La tête de ce poiſſon eſt fort groſſe & courte; & il a de longues barbes à chaque côté de la mâchoire. Toutes les rivieres en fourniſſent abondamment de toutes Eſpeces: leur chair eſt blanche, & de très-bon goût. On les mange, communément, en *Peeperpot*. *Du Mulet.*

L'*Orphy* (*l*) eſt un poiſſon long comme une anguille, mais plus gros, plus charnu, & plus quarré: ſa peau eſt d'une couleur bleuâtre; ſa chair eſt blanche, ferme, un peu ſeche, à la vérité, mais d'un aſſez bon goût, & approchant de celui du maquereau. Il eſt également bon à toutes ſauces, & l'on en fait même d'aſſez bonne ſoupe. Il *De l'Orphy.*

(*k*) *Mugilis:* en Hollandois *Harder:* en Allemand de même.

(*l*) *Orpheus:* en Allemand *Horn-Fiſch.*

n'a qu'une ſeule vertebre, qui eſt verte, & qui ſe détache aiſément de la chair. Il a ſur le nez un avant-bec, qui eſt, pour l'ordinaire, d'une cinquieme partie de la longueur du reſte de ſon corps : il eſt fort commun dans les criques.

De la Lune. On trouve à *Surinam* un poiſſon auquel on donne le nom de *Lune* (*m*), à cauſe qu'il eſt tout rond, n'ayant qu'un très-petit moignon de queue, & un court bec, qui l'empêchent de rouler ; de ſorte que ſa forme eſt presque orbiculaire. Il a près de dix-huit pouces, depuis la tête jusqu'au bout de la queue, douze de large, & deux d'épaiſſeur. Sa peau eſt blanche & argentée, & reluit la nuit. Il a le front large & ridé, les yeux grands ; & il a ſur le dos, & ſous le ventre, deux grandes touffes de poils, qui lui ſervent de nageoires. Sa chair eſt blanche, ferme, graſſe, nourriſſante, & de bon goût.

De l'Aſſiette. Le poiſſon, qu'on nomme *Aſſiette*, ne differe du précédent qu'en ce qu'il n'a point les deux touffes de poils, dont j'ai parlé ; mais du reſte il lui reſſemble parfaitement, tant en figure qu'en bonté. On trouve l'une & l'autre Eſpece dans presque toutes les rivieres, de même qu'au long de la côte.

(*m*) *Orbis marinus.*

On diſtingue, à *Surinam*, deux Eſpeces de *Plies*, ſçavoir la grande & la petite. *De la Plie.*

La premiere (*n*) reſſemble au turbot, à la réſerve qu'elle eſt plus étroite, mais plus large que la ſole.

La ſeconde eſt plus petite, plate, & taillée un peu en loſange, comme le turbot. L'une & l'autre ont les yeux ſur la partie de deſſus, qui eſt griſâtre; celle de deſſous eſt blanche: leurs nageoires font le tour de leur corps; leur queue eſt large; leur bouche eſt comme celle de la ſole, mais ſans dents, & ſemblable, intérieurement, à celle du turbot. On en pêche beaucoup le long de la côte. Leur chair eſt très-blanche, molle, nourriſſante, d'un bon ſuc, & facile à digérer. Quoique ce ſoit un poiſſon de mer, on en trouve auſſi dans les rivieres & dans les criques; mais leur couleur eſt un peu plus foncée que celle des premieres.

Les *Battagres* ſe trouvent dans les rivieres & dans les criques. Cette ſorte de poiſſon a beaucoup de la figure d'un ſaumon; mais il eſt des deux tiers plus petit, un peu barbu, & fourni d'aiguillons. *Des Battagres.*

L'*Anguille* (*o*) eſt un poiſſon gliſſant, & *Des Anguilles.*

(*n*) *Paſſer levis, aut Plya:* en Hollandois *Bot:* en Allemand *Platteis* ou *Scholl.*

(*o*) *Anguilla:* en Hollandois *Paaling:* en Allemand *Aal.*

ſans écailles, qui habite le fond des eaux. On en diſtingue, à *Surinam*, de deux Eſpeces: la premiere eſt celle qu'on pêche dans les rivieres; elle a le ventre plus blanc, & plus luiſant que celles de la ſeconde Eſpece, que l'on trouve dans les ſavannes marécageuſes, qui ſont ſouvent remplies de petits étangs où l'on peut les prendre avec la main: cette derniere eſt fort petite, & a plutôt la figure d'un ſerpent que d'une anguille; d'autant plus qu'elle rampe la plupart du temps ſur le gravier, lorſque ces étangs ſont preſque deſſéchés, dans les temps de chaleur. Elles ſont toutes deux très-bonnes à manger, quoiqu'elles ne ſoient pas ſi graſſes que celles que nous avons en Europe: mais quelque flatteur que puiſſe être ce mets pour le goût, il n'en eſt pas moins difficile à digérer, à cauſe des parties viſqueuſes & groſſieres qu'il contient, qui le rendent contraire aux eſtomacs délicats. Rôti, on prétend qu'il eſt plus ſain, parce qu'alors il eſt dépouillé de ſon phlegme viſqueux.

De la Torpille, ou Anguille tremblante.

On donne le nom de *Torpille* à un poiſſon, qui a la véritable figure d'une *Anguille*; ce qui fait que quelques-uns la nomment *Anguille tremblante*; (*p*) parce qu'en la touchant de la main, ou avec un bâton, elle cauſe un tremblement involontaire ou for-

(*p*) *Torpedo ſive Anguilla lacuſtris, tremorem inferens:* en Hollandois *Beef-Al.*

cé, comme celui qu'occaſionne la véritable *Torpille*, qui a, à peu près, la figure d'une raie. Quant à moi, je ne fais nul doute que ce poiſſon ne ſoit une véritable *Torpille*, auſſi bien que l'autre, quoique différemment conformée, & que ce nom ne lui convienne beaucoup mieux que celui d'anguille tremblante, malgré ſa figure; en quoi me confirment les différentes expériences que j'ai faites ſur un de ces animaux que j'ai eu près de ſix ſemaines en vie, dans une cuve d'eau. Les impulſions de la véritable *Torpille* ne peuvent pas même approcher de celles que fait éprouver celle-ci, du moins comme je me l'imagine, & qu'on le va voir.

Je fus un jour curieux de m'aſſurer de la force du mouvement électrique de cet animal, & pour cet effet j'aſſemblai tous mes Eſclaves, qui étoient alors au nombre de quatorze; je les fis tenir tous, par la main; & j'ordonnai au premier Negre de ſaiſir le plus ferme qu'il pourroit l'anguille ſoi-diſante, & de la tenir par le milieu du corps. Mais à peine l'eût-il empoignée qu'il reçut une ſi violente ſecouſſe dans ſon bras, qu'elle ſe fit reſſentir juſqu'à moi, qui tenois auſſi le dernier Negre par la main; mouvement que je pus égaler à celui que procure une légere Electricité, par l'engourdiſſement ſubit que je reſſentis. Je réitérai la même expérience, c'eſt-à-dire, que je

fis toucher la *Torpille* avec un bâton, dont le trémoussement ne fut pas si sensible que la premiere fois. Une troisieme expérience, pareille à la premiere, me procura le même mouvement primitif: à la quatrieme, il fut moins violent; mais cependant toujours assez fort, pour obliger le Negre à lâcher prise. De sorte qu'il est impossible de toucher ce poisson sans ressentir un horrible engourdissement dans les bras & jusqu'aux épaules: si même on le touche tant soit peu du pied, ou qu'on marche dessus, on éprouve la même sensibilité dans les jambes, aux genoux, & même aux cuisses. La grande chaleur qu'il fait dans ce pays, m'a été un grand obstacle pour en faire une parfaite dissection anatomique, qui m'auroit pu mettre à portée de décider du véritable corps moteur de ce mouvement impulsif. Tout ce que j'ai pu remarquer, ce sont deux muscles forts, qui correspondent au dos & à la poitrine, en forme de faulx ou faucille; & ces deux muscles, que j'ai parfaitement pu distinguer des autres parties musculeuses, m'ont paru devoir être les deux principaux agents du mouvement, ou tressaillement en question: mais je ne donne cependant ceci que comme conjecture, parce qu'il n'est pas facile de décider si le mouvement réside dans tout le corps du poisson, ou dans une partie déterminée, &

même que cette partie ſoit proprement ces deux muscles; ſurtout ayant été borné dans les recherches, comme je l'ai été. Ainſi je me contente de rapporter ce que j'ai vu, & l'opinion que cela m'a fait concevoir, ſans chercher à en impoſer. Je ne déſespere pas, du moins, que ſur les foibles notions que j'en donne, quelque habile Naturaliſte ne ſe pique de découvrir la vérité de ce fait, & ne parvienne à approfondir ce phénomene, & à le développer.

Cette *Torpille*, que l'on pourroit encore comparer par ſa figure au congre, ſe trouve dans les endroits marécageux, d'où l'on ne peut la tirer qu'en l'enivrant. Elle eſt de la groſſeur du plus gros bras, & d'une couleur tirant ſur le noir, ayant la tête fort groſſe, & les yeux très-petits.

De l'Aiguille.

L'*Aiguille* (q) eſt un poiſſon qui tire ſon nom de la forme particuliere de ſa tête, qui eſt munie de deux mâchoires, de la longueur de quatre à cinq pouces, qui imitent parfaitement une aiguille, excepté que l'inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Elles ſont garnies de très-petites dents fort aiguës, poſées proche les unes des autres. Il y en a de deux Eſpeces; l'une que l'on pêche aſſez ſouvent le long de la côte, & l'autre dans les criques. La premiere a la peau écailleuſe, & la ſeconde eſt toute

(q) *Acus*: en Hollandois *Meer-Nadel*.

unie comme l'anguille. Il s'en trouve qui ont depuis ſix pouces juſqu'à une coudée de longueur, & qui ſont de la groſſeur d'une anguille médiocre. Ces poiſſons ſont aſſez bons à manger ; quoiqu'ils aient la chair un peu ſeche.

Du Loup-Marin. Le *Loup-Marin* (*r*) eſt un poiſſon de mer, qui eſt très-vorace. Sa peau eſt unie & presque ſemblable à celle des anguilles; elle eſt bleuâtre, & ombrée de noir. Sa tête eſt grande; ſes joues ſont enflées ; ſes dents ſont grandes, fortes, & redoutables ; & ſon corps eſt couvert de groſſes écailles. Sa chair eſt ferme & très-délicate.

De la Carpe. On pêche au long de la côte un poiſſon (*s*) dont j'ignore le nom; mais que je ne puis mieux déſigner que par celui de *Carpe*, parce qu'il lui eſt en tout ſemblable, jusqu'aux écailles, à l'exception qu'elles ſont argentées. Sa chair eſt très-bonne.

Du Pêcheur marin. On donne le nom de *Pêcheur marin* (*t*) à un poiſſon cartilagineux, qui a beaucoup de reſſemblance avec la grenouille de marais: il ſemble n'être que tête & queue. Il eſt plat, & de couleur griſâtre, tirant un

(*r*) *Lupus marinus*: en Allemand *See-Hecht* oder *See-Wolf*.

(*s*) *Cyprinus argenteus*, *ſquammis maximis*, *peltatis*, *pinnâ dorſali*, *appendice longiſſimâ ſuffultâ*; *Camáripúguacu*. Marg. Apalika.

(*t*) *Rana piſcatrix*: en Hollandois *Jakies*.

peu ſur le brun. Sa tête eſt groſſe; & ſa chair eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, venimeuſe.

On donne le nom de *Goujon* (*u*) à un petit poiſſon blanc, aſſez ſemblable à l'éperlan; mais dont les écailles ſont d'une blancheur plus vive & plus argentée. Il a les yeux rougeâtres, le dos verd, le ventre blanc, la tête petite, le corps plat; & ſa chair n'eſt pas bonne à manger. *Du Goujon.*

Le *Gros-Ventre* (*x*) eſt un poiſſon, ainſi nommé, parce qu'il eſt tout rond. Il eſt orné de taches brunes & jaunes. Bien des perſonnes le regardent comme un poiſon; ainſi je ne conſeillerois pas d'en manger. *Du Gros-Ventre.*

Le poiſſon, nommé *Gros-yeux*, (*y*) eſt aſſez remarquable par ſa figure; car ſes yeux ſont ſaillants, en dehors, de plus d'un demi-pouce. Il ſe tient, ordinairement, ſur le rivage de la mer, & aſſez ſouvent ſur le bord des rivieres; mais particuliérement devant la Ville de *Paramaribo*, où il ſe laiſſe aller au gré des vents. Il eſt couvert de petites écailles rouſſâtres; & celles du ventre ſont blanches. Ce qui le diſtingue des autres poiſſons, c'eſt qu'il eſt d'une Eſpece vivipare; mais ſa chair n'en eſt pas moins bonne à manger: je dirai plus, car elle eſt *Du Gros-yeux.*

(*u*) *Gobius.*

(*x*) *Orbis.*

(*y*) *Gobio littoralis, barbatus, oculis maximis, protuberantibus.*

exquise. On peut le tuer facilement à coups de fleches.

Du Coco jaune. Le *Coco jaune* est ainsi nommé, parce qu'il a le dessus du corps jaune, comme la teinture de safran; mais son ventre est blanc. Sa tête est grosse, & le reste du corps fort court, & sans écailles. Il a de chaque côté de la bouche une barbe blanche. Ce poisson n'est bon que pour les Esclaves, parce que sa chair est fort coriace, & sans goût. Il se tient toujours dans les endroits remplis d'immondices.

Du Maquereau, ou Warappers. Je donne le nom de *Maquereau* à un poisson, qui en a presque toute la figure, excepté qu'il a le corps plus étroit & plus gros. Il n'y a qu'une saison dans l'année pour en faire la pêche; à cause que, pendant les grosses pluies, il se tient dans les savannes marécageuses, où il a tout le temps de se nourrir, & de s'engraisser. Ainsi, c'est dans le temps sec qu'on en fait la pêche, attendu la diminution des eaux, qui fait qu'on peut facilement le prendre avec la main, ou dans des calebasses pleines d'eau. Sa chair est d'une délicatesse au dessus de toute expression; & il y en a qui sont plus gros que les meilleures perches.

De la Lamproie. La *Lamproie* (z) est un poisson de mer & de riviere, long, gluant, & qui ressem-

(z) *Lampetra:* en Hollandois *Lamperei:* en Allemand *Lamprete* ou *Bricke*, ou encore *Neunauge*.

ble affez à l'anguille, excepté par la tête qui eſt de figure ovale. Son corps eſt rond; ſa queue menue & un peu large; & ſa couleur eſt jaunâtre, tirant un peu ſur le verd, marquetée, çà & là, de petits points noirs: ſon ventre eſt blanc. Sa chair eſt très-bonne à manger, & n'eſt pas ſi huileuſe que celle de l'anguille.

Le *Turbot* (*a*) *à piquants* fréquente la côte. Il a un pied & demi de long, ou environ: ſa figure eſt ronde, & ſon nez pointu. Il peſe aux environs de trois livres. Sa chair eſt excellente à manger, ſurtout quand elle eſt frite à la poële. *Du Turbot.*

Le poiſſon *Trompette* (*b*) eſt ainſi appellé, parce qu'il réſonne dans l'eau, quand la mer eſt calme; & pour-lors il fait tant de bruit, qu'on peut facilement l'entendre de fort loin. Il eſt de couleur jaunâtre, & a des aiguillons ſur le dos, mais point de nageoires. Sa tête eſt fort large, & le reſte de ſon corps ſe termine en pointe, comme la queue d'un ſerpent: ſes écailles ſont fort groſſes, & reſſemblent aſſez à celles de la carpe; mais ſa chair n'eſt pas des meilleures: auſſi n'eſt-elle deſtinée que pour les Negres. *Du Trompette.*

(*a*) *Rhombus minor*: en Hollandois *Tarbot*: en Allemand *Tornbütte*.

(*b*) *Acus*: en Hollandois *Trompetter*.

De la Sole.

La *Sole* (*c*) eſt un poiſſon de mer, plat, reſſemblant à la plie, mais plus long & plus étroit; de ſorte qu'elle forme une eſpece d'ovale long. Le deſſus de ſon corps eſt couvert de petites écailles brunâtres. Sa tête n'a preſque point de forme, & ne peut guere ſe diſtinguer du corps que par les yeux, qui ſont au milieu de ſes écailles. Sa bouche eſt de travers & ſans dents. Toute la partie du ventre eſt blanche. Ce poiſſon, lorſqu'il eſt frit, eſt d'un goût excellent; quoique ce ſoit, ordinairement, dans la vaſe qu'on le prend avec la main.

Des différentes Eſpeces de Raies.

La *Raie* (*d*) eſt un poiſſon plat, large & cartilagineux; dont il y a pluſieurs Eſpeces.

La premiere (*e*) eſt une monſtrueuſe *Raie de mer*, longue de plus de douze pieds. Elle s'élance hors de l'eau à une hauteur aſſez conſidérable; & fait un bruit épouvantable, en ſe laiſſant tomber tout-à-coup. L'on prétend même qu'elle ſe bat avec l'eſpadon.

La ſeconde (*f*) eſt une petite *Raie bouclée*, qui a le muſeau pointu, le dos garni d'aiguil-

(*c*) *Solea:* en Hollandois *Zee-Tong:* en Allemand *Scholle.*

(*d*) *Raia:* en Hollandois *Roſch:* en Allemand *Roche.*

(*e*) *Raia maxima, circinata & cornuta.*

(*f*) *Raia minima, clavata, caudâ longiſſimâ.*

guillons, & la peau d'une couleur de gris cendré. Sa chair eſt aſſez dure, & a tant ſoit peu le goût de ſauvageon.

La troiſieme (g) eſt une petite *Raie* vulgaire, qui a la peau liſſe, & deux eſpeces de nageoires, avec un aiguillon ſur chaque œil. Celle-ci eſt fort bonne à manger.

La quatrieme (h) eſt une eſpece dont la tête differe de celle des autres, & dont le corps eſt orné de taches en étoiles. Elle a des aiguillons qui commencent près de la tête, & finiſſent à la premiere nageoire de la queue. On trouve, quelquefois, cette espece de *Raie* ſur la côte, parce qu'elle habite la mer. Sa chair eſt délicate & fort tendre.

Il eſt à remarquer que toutes les *Raies*, de quelque Eſpece qu'elles ſoient, ont une raie devant les yeux, & tout proche des yeux de grands trous, qui ſont ouverts quand la bouche eſt béante, & qui ſont fermés quand elles la ferment. Elles ont, inférieurement, les ouïes découvertes. Elles different toutes, entre elles, par les aiguillons; car les unes en ſont armées deſſus & deſſous, les autres deſſous ſeulement, & d'autres deſſous le muſeau. On prétend que ce poiſſon eſt ſi fécond, que ſon abondance égale bien ſouvent ſa bonté.

(g) *Raia vulgaris.*
(h) *Raia ſtellata.*

Du Soleil marin.

Le *Soleil marin* (*i*) eſt un poiſſon ſingulier, par la figure d'un ſoleil bien marqué, brillant, & d'un blond doré, qu'il a ſur le haut du dos, près de la tête. Il a près de deux pieds de long, & il reſſemble aſſez à une perche. On le pêche ſur les côtes, parce que c'eſt un poiſſon de mer, & ſa chair eſt très-bonne.

Du Gorret, ou Quiqui.

Le *Gorret* (*k*) eſt un poiſſon de riviere, qui a la tête extrêmement groſſe, auſſi bien que le corps, & dont la chair eſt très-délicate. Il eſt couvert d'une eſpece de cuiraſſe, formée de groſſes écailles dures, qu'on ne ſçauroit lever à moins qu'il ne ſoit cuit.

De la Vieille.

On donne le nom de *Vieille* (*l*) à un poiſſon de mer, qui peſe depuis cent juſqu'à trois cents livres, & qui a le même goût que celui de la morue, à laquelle il reſſemble auſſi, tant par la forme, que par la peau, & par la chair, qui en eſt blanche, graſſe, tendre, quoique ferme, & qui ſe leve par écailles. Tout ſon corps eſt couvert de médiocres écailles griſes. On prétend que ce poiſſon eſt goulu, & qu'on peut le prendre facilement à l'hameçon.

Du Praprarie.

On donne le nom de *Praprarie* (*m*) à un

(*i*) *Sol marinus*: en Hollandois *Zonne-Vis*: en Allemand *Sonne-Fiſch*.

(*k*) *Mullus minor, loricatus.*

(*l*) *Aſellus maximus.*

(*m*) *Apua cinerea, pinnâ dorſali viridi.*

poiſſon qui eſt couvert d'écailles cendrées, & qui a l'épine du dos verdâtre. Sa tête eſt plate; & ſa chair eſt délicate. C'eſt un poiſſon de crique.

Le poiſſon qu'on appelle *Appas* (*n*), eſt petit, ſans écailles, & d'une couleur d'olive. Son nom vient de ce qu'il ſert d'appât, pour en prendre d'autres à la ligne. On fouille dans la vaſe, dans le temps que la mer eſt baſſe, pour l'avoir. *De l'Appas.*

L'*Aquador* (*o*) eſt le poiſſon volant, qui a la forme d'une petite aloſe, ou d'une très-grande ſardine. Il y en a de huit à dix pouces de long, & d'un pouce & demi de large. Quelques-uns donnent à ce poiſſon le nom d'hirondelle de mer; mais j'ai cru devoir me ſervir préférablement du nom d'*Aquador*, & de celui de *Harengus volans*, que de celui d'*Hirundo marina* que les Naturaliſtes lui donnent, afin de mieux fixer ce dernier nom, pour ne ſignifier qu'un genre d'oiſeaux. *De l'Aquador.*

Ce poiſſon eſt, à le bien prendre, un peu quarré, quoique rond. Il eſt blanc ſous le ventre; ſon dos eſt entre noir & rouge. Les nageoires de ſes ouïes ſont ſi longues qu'elles touchent preſque à la queue: elles ſont ſemées de petites étoiles ou taches,

(*n*) *Apua minima, olivacea.*

(*o*) *Harengus volans:* en Hollandois *Vliegende-Vis.*

de diverſes couleurs, comme les aîles des papillons, & il s'en ſert pour voler. Il en a en outre deux autres au dos, toutes ſemblables. Sa queue eſt faite comme celle des hirondelles. L'intérieur de ſa bouche eſt rouge & luiſant. Il s'éleve, hors de l'eau, par le moyen de ſes aîles ou nageoires, à la hauteur d'une portée de mousquet, pour n'être pas la proie des plus grands poiſſons que lui. J'ai mangé de ce poiſſon, à deux différentes fois, dans mon paſſage à *Surinam*, & j'en ai trouvé la chair fort délicate.

Du Grondeur. On donne le nom de *Grondeur* (*p*) à un poiſſon, qui ne ceſſe de grogner dans l'eau, comme le pourceau. Il eſt ſi commun qu'on le donne aux Negres, qui le regardent comme un mets des plus délicats.

Du Pilote. On voit, quelquefois, ſur la côte un poiſſon qu'on appelle *Pilote*, (*q*) qui a cinq ou ſix pouces de longueur. Sa couleur eſt un peu obſcure, entre-mêlée de taches bleues. C'eſt, à peu près, le même que l'on voit au Cap de Bonne Eſpérance, ſuivant la deſcription qu'en donne *Kolbe*.

De la Sardine. La *Sardine* (*r*) eſt un petit poiſſon de mer, que l'on pêche ſouvent ſur la cô-

(*p*) *Mullus vulgatiſſimus, violaceus.*

(*q*) *Paſtinaca barbata, aſpera, & longius caudatâ:* en Hollandois *Pylſtaert.*

(*r*) *Sardina:* en Hollandois *Sprot*: en Allemand *Sardellen.*

te, & qui ne differe abſolument, en rien, de celle que l'on prend ſur les côtes de la Méditerrannée. Celui-ci a aux environs de huit pouces de long, & en a un de large; du reſte il eſt de toute beauté, par ſa couleur argentée.

Si je donne ici la deſcription du *Remora*, ce poiſſon ſi merveilleux, au rapport de nombre d'auteurs, c'eſt que j'ai eu l'occaſion d'en prendre deux (qui étoient fortement attachés ſur un requin, que les Matelots avoient pris à la ligne, dans mon paſſage pour *Surinam*,) & que je mis enſuite dans l'eſprit de vin. L'Eſpece, dont il eſt ici queſtion, eſt proprement l'*Echeneis* des Anciens. Sa peau n'eſt point écailleuſe, & ſa couleur eſt plutôt jaunâtre, ou verdâtre, que cendrée. Sa longueur eſt d'un pied, & ſon épaiſſeur d'environ deux doigts & demi: il eſt mince, vers la queue, & il a la tête plate. Sa bouche eſt preſque toujours ouverte; parce que la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure. Il a les yeux petits, l'iris en eſt jaune; & les dents ſont très-fines.

Du Remora.

Le ventre du *Remora* eſt extrêmement gluant, & raboteux comme une lime: c'eſt par-là qu'il s'attache tellement aux gros poiſſons, quand il ſe voit pourſuivi, que j'ai eu beaucoup de peine à déſunir les deux en queſtion, du requin avec lequel ils a-

voient été pris. Ces parties raboteuſes forment une rangée transverſale de lames tranchantes & dentelées, comme tuilées, & affermies, dans le milieu, par un filet longitudinal ; le tout préſentant une ſurface horiſontale, qui part, immédiatement, du bourlet de la mâchoire inférieure, & ſe rend au commencement du ventre ; ce qui fait un eſpace de trois petits doigts : & voilà d'où dépend la force de cet animal.

Du Crapaud. On donne le nom de *Crapaud* (s) à un poiſſon, qui eſt du genre de la plie. Sa tête eſt extrêmement grande, & ſa peau tiquetée de taches brunâtres. Sa chair eſt un poiſon.

Des Ecreviſſes. On trouve ſuffiſamment d'*Ecreviſſes* (t) dans les rivieres, & dans les criques de la Colonie ; & elles ne different de celles d'Europe que par leurs mordants, qui ſont plus longs, plus affilés, & plus égaux, dans toute leur longueur ; mais qui ne ſerrent & ne coupent pas moins pour cela. Elles ſont, en outre, une fois, & je pourrois même dire deux fois, plus groſſes que les nôtres : leurs pattes ſont auſſi plus longues, mais plus étroites.

Elles ſont fort délicates ; & trois ou qua-

(s) *Cuculus, magno capite :* en Hollandois *Padde-Vis.*

(t) *Aſtacus major :* en Hollandois *Kreeft :* en Allemand *Krebs.*

tre ſuffiſent pour le ſouper d'une perſonne, tant elles ſont nourriſſantes.

Perſonne ne disconviendra que les *Crabes* ne ſoient une vraie manne dans toute l'Amérique, puisque les Naturels du pays, ou *Caraïbes*, ne vivent presque d'autre choſe; que les Negres s'en nourriſſent très-volontiers; & que les Créoles, auſſi-bien que les Européens, les accommodent plus délicatement que les deux premieres Nations, qui ſe contentent de les manger ſimplement cuites dans l'eau; pendant que, parmi nous, on les fait étuver de tant de différentes manieres, qu'il eſt presque impoſſible de s'en jamais dégoûter.

Des différentes Eſpeces de Crabes.

Les *Crabes* ſont, en général, recouvertes d'une croûte dure, fort évaſée, ſouvent noirâtre & plombée, & chargée de prééminences, ou d'incruſtations. Leur bouche eſt fournie de petites dents, d'appendices, de pellicules, &c. Leurs yeux ſont noirs, & un peu éloignés, l'un de l'autre. On les trouve toujours par bandes. Elles marchent, tantôt en avant, tantôt à reculons, & tantôt de travers ou de côté. L'on en diſtingue de pluſieurs Eſpeces.

La premiere eſt une *Crabe* de terre, (*u*) qui eſt, à peu près, faite comme celles que l'on prend dans les mers d'Europe, mais bien plus petite; n'ayant, tout au plus, que

(*u*) *Cancer terreſtris, minor.*

deux pouces. Son écaille eſt dure, quoique mince: elle eſt rouge; mais au milieu du dos d'un rouge brun, qui s'éclaircit peu à peu juſques ſous le ventre, qui eſt d'un rouge fort clair. Ses yeux ſont noirs, durs comme de la corne, & ſortent & rentrent, dans leurs orbites, comme ceux des écreviſſes. Elle a quatre jambes, de chaque côté, compoſées, chacune, de quatre articles, dont le dernier eſt plat, & terminé en pointe. C'eſt avec cela qu'elle marche, & qu'elle racle la terre; & outre ces huit pieds elle a encore deux mordants, bien plus gros que les jambes, dont l'extrêmité, faite comme celle des *Crabes* de mer, pince fortement, & coupe même les racines, les feuilles, & les fruits dont elle ſe nourrit.

La ſeconde Eſpece eſt la *Violette*, (*x*) que l'on trouve dans les cannes, & autres lieux éloignés du bord de la mer; excepté dans la ſaiſon qu'elles viennent s'y baigner, qui eſt au commencement des pluies, dans le mois de Juillet.

La troiſieme eſt la *Crabe blanche*, (*y*) qui ſe trouve dans les lieux marécageux, & vers les bords de la mer. Elle eſt d'une eſpece plus groſſe que la précédente. Il y en a qui ont près de ſix pouces de large, dans leur

(*x*) *Cancer violaceus.*
(*y*) *Cancer albicans, minor.*

grand diametre. Celle-ci a cinq jambes, de chaque côté, & deux mordants, dont les pinces, qui ſont d'un fort grand diametre, ſont faites en maniere de tenailles.

La quatrieme Eſpece (z) eſt celle que l'on nomme *Cirique*, & que l'on trouve dans les rivieres, & ſur les rochers, au bord de la mer. Elle eſt beaucoup plus plate que les autres; ſon écaille eſt auſſi plus épaiſſe, & plus dure. Ses mordants, quoique plus petits, ne pincent pas moins; & elle eſt bien moins graſſe & moins charnue.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce genre d'animaux, c'eſt qu'ils ont la propriété de ſe dépouiller, toutes les années, de leur enveloppe ou coquille, en ſe baignant dans la mer, où ils dépoſent auſſi leurs œufs, après qu'ils ſe ſont défaits de leur vieille robe ou écaille; mais avant que de la quitter, elles creuſent d'abord un trou en terre, puis y apportent des feuilles, pour leur ſervir de nourriture, & dès qu'elles ſe ſont dépouillées de leur peau, elles s'y retirent juſqu'à ce que la nouvelle, qui leur ſurvient, ſe ſoit changée & endurcie en écaille, comme la premiere qu'elles ont quittée. Le repos, & la nourriture qu'elles prennent, pendant ce temps, les engraiſſen extrêmement; & ſi on les prend alors, on les trou-

(z) *Cancer parvus.*

ve couvertes d'une petite peau rouge, tendre & mince, comme du canepin. On prétend qu'elles ſont bien plus délicates en cet état qu'en tout autre temps. Leurs œufs ſont ſemblables à ceux des écreviſſes. Elles ſont rouges, quand elles ſont cuites, & d'un fort bon goût.

De la maniere d'accommoder les Crabes.

La meilleure maniere d'accommoder les *Crabes*, eſt de les faire, premiérement, cuire dans l'eau avec du ſel. Secondement, de les ouvrir, d'en tirer toute la chair, les œufs & la graiſſe, & de les faire enſuite étuver avec du beurre, dans leur propre jus, d'y joindre du biſcuit en poudre, un peu de poivre, & beaucoup de jus de citron; & quand le tout eſt ainſi préparé de les ſervir. Je puis aſſurer que c'eſt un manger extrêmement délicat. On les fait auſſi cuire ſimplement dans l'eau, & on les mange avec une pimentade: ce qui eſt du goût des Créoles, des Naturels du pays, & des Negres; mais qui ne ſeroit pas du mien.

On prétend que les *Crabes*, quoique d'un bon manger, ſont de difficile digeſtion, & qu'elles cauſent beaucoup d'humeurs froides & hypocondriaques: peut-être eſt-ce la façon de les accommoder qui en décide; car je ne me ſuis jamais apperçu qu'elles m'ayent incommodé, toutes les fois que j'en ai mangé, apprêtées comme je l'ai dit

ci-dessus : au lieu que je croirois fort qu'elles ne sont pas si saines, cuites simplement à l'eau, avec la pimentade, qui peut les rendre fermes & indigestes.

La méthode la plus facile pour les avoir, c'est de prendre le temps de la nuit; parce qu'alors elles sortent de leurs trous, pour chercher leur nourriture. On se munit de flambeaux allumés, par le moyen desquels on les découvre, & rien n'est plus facile que de les prendre par-dessus le dos, pour ne pas appréhender leurs mordants, & de les mettre dans un sac, ou dans un panier bien couvert.

L'*Huître* (*a*) est composée de toutes les parties qu'ont les autres animaux à coquilles. Elle est renfermée dans une coquille, immobile par son poids; mais qui s'ouvre, pour lui faciliter la respiration, prendre l'eau par ses suçoirs, & les aliments qui lui sont nécessaires, que l'on dit consister en sucs de petits animaux, de plantes, & de certaines parties d'une terre limoneuse. *Des Huîtres.*

Rien ne m'a plus surpris que de voir la pêche de celles que l'on a à *Surinam*; car elle est bien différente de celle qui se pratique dans tous les pays du monde; du moins autant que j'en ai connoissance.

Personne n'ignore qu'on pêche ordinaire-

(*a*) *Ostrea:* en Hollandois *Oesters:* en Allemand *Auster.*

ment les *Huîtres* en les détachant des rochers ; mais là on les prend ſur les *Mangles* (*).

Elles ſont fort petites, & leur écaille eſt, en partie, garnie de pointes, & de l'autre, toute graveleuſe; mais elles ſont très-délicates, tendres, & d'un fort bon goût.

Il y en a cependant de plus délicates encore que la précédente Eſpece; mais qui ne ſont pas plus groſſes, & qui s'attachent ordinairement aux écluſes de pierre, desquelles on a beaucoup de peine à les détacher.

Il y en a encore une troiſieme Eſpece, qui eſt celle que les Naturels du pays pêchent le long des rivieres éloignées, & qui croiſſent contre des rochers, où elles ſont ſi fortement collées, qu'ils ſont obligés de ſe ſervir d'une ſerpe pour les en détacher: celles-ci ſont beaucoup plus grandes; mais j'en

(*) Le *Mangle* eſt un arbre fort élevé & fort ample, & dont la maniere de croître eſt admirable & ſinguliere; car ſes rameaux, après s'être élevés & étendus, ſe courbent juſqu'à terre, où ils prennent racine & croiſſent de nouveau en arbres auſſi gros que celui d'où ils ſortent. Son bois eſt ſolide & peſant: ſes feuilles reſſemblent à celles du poirier: ſes fleurs ſont petites, & ſont ſuivies par des gouſſes, ſemblables à des bâtons de caſſe, remplies d'une pulpe, d'un goût amer. C'eſt à ces racines que la ſemence des *Huîtres* s'attache, qu'elle s'y nourrit & y multiplie à merveille.

ignore le goût, parce que je n'en ai jamais mangé.

Lorsque les *Huîtres* ſont bonnes & fraîches, elles excitent l'appétit; & quoiqu'elles ſe diſſolvent dans l'eſtomac, ſans y produire beaucoup de chyle, elles ſont néanmoins fort ſaines aux perſonnes d'un bon tempérament: elles ſont auſſi bonnes pour les ſcorbutiques, & excitent à la luxure.

La *Moule* de mer (*b*) eſt un petit poiſſon, plus ou moins gros, oblong, & ſi connu de tout le monde, que je ne m'arrêterai point à en faire la deſcription. Tout ce que je dirai de celles de *Surinam*, c'eſt qu'elles ſont très-petites, & que ce ſont les Naturels du pays qui en font la pêche: ce qui n'arrive pas, cependant, fort ſouvent; car je n'en ai vu que deux fois, pendant tout mon ſéjour dans ce pays. *Des Moules.*

CHAPITRE XXIII.

Des Inſectes.

QUELQUE abjects que paroiſſent à nos yeux les *Inſectes*, ils ne laiſſent pas que d'être une des productions les plus merveilleuſes de la Nature, & par laquelle l'Etre

(*b*) *Mytilus parvus*, *totus niger*: en Hollandois *Moſſel*: en Allemand *Muſchel*, ou *Muſchel-Schale*.

Suprême paroît manifester avec plus de profusion sa Toute-puissance & sa Grandeur.

La Nature travaille en grand, dans les grands objets, & trouve une matiere sur laquelle elle peut facilement s'étendre, au lieu que, plus à l'étroit dans les petits, elle brille d'autant plus, qu'on les croit moins susceptibles de beauté, d'arrangement & de perfection. C'est ce qui paroît évidemment dans la composition des *Insectes*, où tout est curieux; dont les parties sont si merveilleusement conformées; & qui toutes tendent admirablement à la fin que Dieu s'est proposée dans chacun en particulier. Mais sans m'étendre sur un sujet qui est immense & hors de ma sphere; & qui de plus a été traité, de nos jours, avec tant de sagacité, par tant de sçavants Naturalistes, tels que Mrs. *de Reaumur*, *Géer*, *Linné*, *Lister*, *Swammerdam*, *Lewenhoeck*, *Bradeley*, *Harway*, *Needham*, *Derham*, *Malpighi*, *Lionnet*, *Bonnet*, &c. je vais seulement m'attacher à faire connoître tous ceux que l'on trouve à *Surinam*.

Des différentes Especes de Scarabées.

On donne le nom de *Scarabée* à un insecte, dont les aîles membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. Cet insecte forme même une classe des plus étendues, tant par la diversité des grandeurs, que de ses couleurs, de sa forme, & de la structure de certaines parties qui le composent.

Parmi cette immenſe variété d'inſectes de la même Eſpece, le *Scarabée Rhinoceros* (*a*) doit avoir, ſans contredit, le premier rang. Il a, depuis la tête juſqu'à l'extrêmité de ſon corps, près de quatre pouces de long, & deux pouces & demi de large. On lui distingue parfaitement la tête, la poitrine, & le ventre. Il porte ſur la tête une corne recourbée, de la longueur d'un bon pouce, qui ſe termine en fourche, & du commencement de laquelle ſort une autre branche; le tout recourbé en demi-cercle ſur le dos, & de la groſſeur d'une pipe. Il a, de chaque côté de la bouche, une mouſtache recourbée en forme de marteau: ſes yeux, qui ſont placés à côté de la corne du milieu, ſont gros, rougeâtres, & un peu ſaillants. A chaque côté de la tête, il a encore une autre corne ou éminence, de la longueur d'un demi-pouce, & d'une matiere ſemblable à celle du milieu. Il a ſix jambes; dont les deux premieres partent du corſelet, & les quatre autres du ventre; toutes les ſix, de la groſſeur d'une pipe, & d'une couleur noire, ſemblable au reſte de ſon corps. Ses deux aîles, qui ſont fort larges & fort épaiſſes, ſe replient ſur le corſelet, ou ſur tout ſon dos. Sa tête, ſon cou, & tout ſon ventre ſont couverts d'un duvet rouſſâtre.

Du Scarabée Rhinoceros.

(*a*) *Scarabeus Rhinoceros:* en Hollandois *Kever:* en Allemand *Käfer.*

Du Cerf-Volant. Le second eſt le *Scarabée cornu*, ou *Cerf-Volant*, (*b*) qui eſt d'un noir rougeâtre. Sa tête, qui eſt quarrée, eſt armée, par devant, de deux cornes dures, mobiles, qui ſe croiſent, en maniere de tenailles, & que l'animal ſerre, à ſa volonté, par les deux bouts, de ſorte qu'il cauſe beaucoup de douleur. Ses yeux, qui ſont durs & prééminents, ſont d'un rouge brun, & placés à côté des cornes. Sa tête eſt, de plus, garnie de quatre antennes, & d'une trompe, qui lui ſert à prendre ſa nourriture. Il a ſix jambes, & deux aîles tranſparentes & larges, qu'il replie ſous deux fourreaux durs, qui les recouvrent, ainſi que tout ſon dos.

Du Scarabée pillulaire, ou Fouille-merde. Le troiſieme eſt le *Scarabée pillulaire*, ou *Fouille-merde*, (*c*) qui a la tête plate en deſſous, & un peu bombée en deſſus, avec pluſieurs éminences ſenſibles. Ses yeux ſont placés vers le deſſus de la tête, & ſa bouche eſt garnie de deux pinces aſſez groſſes. Sa poitrine eſt liſſe, avec un ſillon creuſé au milieu, vers la partie poſtérieure. Les étuis qui renferment les aîles, ſont pareillement liſſes, noirs, & cannelés. Tout ſon corps eſt arrondi, compacte, large, & d'une couleur noire, bleuâtre, & luiſante en des-

(*b*) *Scarabeus cornutus, ſive Cervus volans:* en Hollandois *Schalle-Byter.*

(*c*) *Scarabeus pillularis.*

deſſous. Ses jambes ſont antérieurement dentelées, en maniere de ſcie; & l'on apperçoit une grande tache tannée & velue à la partie intérieure des cuiſſes de la premiere paire des jambes, qui ſont attachées au milieu de la poitrine. Ce qui a fait donner le nom de *Fouille-Merde* à cet inſecte, c'eſt parce qu'il ſe plaît parmi les excréments.

Le quatrieme eſt un *Scarabée Hanneton.* (*d*) Il eſt long comme une feve de marais, & gros comme le doigt. Sa tête, qui eſt quarrée, eſt armée de deux pinces, & ornée de deux petites cornes jaunâtres, faites en aigrette. Il a les yeux noirs; & ſon corſelet, qui eſt rougeâtre, eſt composé d'anneaux noirs. Son corps ſe termine par une queue, longue, pointue, dure, & ſemblable à de la corne, & recourbée en beç de corbin. Tout le deſſus de l'animal eſt velu, & l'on prétend qu'il eſt ovipare. *Du Hanneton.*

Le cinquieme eſt un *Scarabée domeſtique*, (*e*) qui a près de deux pouces & demi de long: ſa couleur eſt brune, & ſon corps eſt plat. Cet inſecte, qui fourmille dans presque toutes les maiſons, a une odeur déteſtable. Il ſe gliſſe entre les bois des armoires, où il vole & dépoſe un tas d'œufs, *Du Scarabée domeſtique.*

(*d*) *Scarabeus ſtridulus*: en Allemand *May-Käfer*.
(*e*) *Scarabeus minor, domeſticus*: en Hollandois *Kakker-Lakken.*

comme des grains de moutarde. Il ronge le pain, se fourre dans les verres, où il y a du vin ou de la biere, dans les confitures, &c. & les infecte de sa puanteur, qui est pire que celle des punaises. Il ronge même le linge, la laine & les habits, & y communique son odeur. Il se plaît, particuliérement, dans les vaisseaux qui chargent du sucre; parce qu'il aime beaucoup la douceur. Aussi les vaisseaux, qui sont dans la Rade, en remportent à leur retour en Europe une ample cargaison. C'est proprement un *Hanneton* de la plus grande Espece.

Le sixieme est un *Scarabée vulgaire* (*f*), d'un brun-clair, qui a le corselet velu, les côtés des segments du bas du ventre blancs, & terminé par une queue recourbée.

On donne encore le nom de *Scarabée* (*g*) à un insecte, qui paroît, la nuit, comme des étincelles de feu; mais il ne luit guere que dans le temps des pluies.

Le dernier *Scarabée* (*h*) est une Espece d'*Escarbot*, de la grosseur du doigt, & de la longueur de deux pouces; il est tout noir & mollasse. Sa tête & son cou sont d'un pourpre foncé, & son corps est nuancé de plusieurs cercles bleuâtres.

Ce qui reste à remarquer sur les *Scarabées*,

(*f*) *Scarabeus vulgaris.*

(*g*) *Scarabeus parvus, noctilucus, seu instar ignis splendens.*

(*h*) *Scarabeus niger.*

c'eſt qu'ils viennent originairement de vers, dont les uns s'engendrent dans la bouſe de vache, ou dans les excréments des autres animaux, d'autres dans les eaux bourbeuſes, & d'autres, enfin, dans les feuilles des arbres; c'eſt-là qu'ils ſe nourriſſent, croiſſent, & ſubiſſent des métamorphoſes, qui leur ſont communes avec pluſieurs inſectes; qu'ils ſe changent en nymphes, & deviennent *Scarabées*.

Des Scorpions.

Le *Scorpion* (*i*) eſt un inſecte terreſtre, de moyenne grandeur, reſſemblant à une petite écreviſſe, & qui ſe trouve dans les pays chauds. Il habite ordinairement les lieux humides & frais. On en diſtingue de deux ſortes, par la diverſité de leurs couleurs.

Le premier eſt le *Scorpion noir* (*k*). Sa tête eſt un peu large & ſaillante; elle paroît jointe avec ſon corſelet, & ſa poitrine. Il a quatre yeux, dont deux ſont placés vers la partie antérieure de la tête, & les deux autres vers le milieu de la tête, ou de la poitrine; & ils ſont tous les quatre ſi petits, qu'à peine peut-on les appercevoir. Sa bouche eſt formée par deux mâchoires, accompagnées de deux petites ſerres dentelées, qui ſemblent lui tenir lieu de dents, pour broyer ſa nourriture; & que l'animal peut tellement

(*i*) *Scorpio:* en Hollandois *Scorpioon:* en Allemand *Scorpion.*

(*k*) *Scorpio nigricans.*

retirer en dedans, qu'elles deviennent presque imperceptibles. Des deux côtés de la tête on voit sortir deux bras, composés, chacun, de quatre articulations, dont la derniere est assez grosse, contenant de forts muscles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrêmité des bras des écrevisses de riviere. Il a huit pattes au dessous de la poitrine, quatre de chaque côté, & divisées, chacune, en six jointures ou phalanges, dont les dernieres sont pareillement fourchues, & pourvues de petits ongles crochus; le tout parsemé de poil.

Toute la partie de son ventre se divise en sept anneaux; du dernier desquels part la queue, qui est longue, noueuse, & composée de six petits boutons arrondis, & velus, attachés bout à bout, en maniere de grains de chapelet, mobiles, creux, & dont le dernier est armé d'un long aiguillon, recourbé, fort pointu, creux, percé vers sa base d'un petit trou, par lequel, en piquant, il darde une goutteletté de liqueur blanche, virulente, venimeuse, âcre & mordicante, dont le réservoir est dans une vésicule, placée au bout de la queue.

Les femelles sont toujours plus grandes, plus grosses, plus rondes, & plus noires que les mâles; &, suivant les observations d'*Aristote*, confirmées par celles de *Rédi* & de *Maupertuis*, elles mettent bas leurs petits

tout vivants. Je pafferai fous filence plufieurs hiftoires fabuleufes des *Scorpions*, dont *Pline*, *Elien*, & particuliérement *Albert le Grand* font mention. Je dirai, fimplement, que lorsqu'on a le malheur d'en être piqué, la bleffure en eft réellement douloureufe, que même la fievre furvient bientôt; mais qu'elle n'eft pas fi dangereufe qu'on l'a voulu infinuer, dès qu'on y porte remede tout de fuite: ce que j'ai éprouvé par moi-même, ayant été piqué deux fois, par un *Scorpion* de la grande Efpece. J'eus d'abord recours à la thériaque de Venife, que j'ai reconnu pour être le plus puiffant fpécifique contre ce venin. Auffi ne confeillé-je à tous ceux qui auront le malheur d'en être piqués, que de prendre, comme moi, de cet électuaire, d'en mettre de l'épaiffeur d'un doigt fur la partie offenfée, de la couvrir d'un linge; & je leur garantis, d'après mes expériences bien conftatées, qu'ils n'auront point à craindre aucun mauvais effet de la piquure de cet animal fi redoutable au genre humain; mais, qu'au contraire, ils feront parfaitement guéris en moins d'une heure, fans qu'il foit furvenu ni inflammation, ni autre accident.

Le fecond eft femblable à celui que l'on voit en Europe.

Les *Araignées* font des infectes très-communs, dont on trouve un affez grand nom- *Des Araignées.*

bre d'Eſpeces, qui different en figure, grandeur & couleur, & qui peuplent presque tout l'univers.

Beaucoup de perſonnes ont tant d'horreur pour ces ſortes d'inſectes, que l'idée ſeule ſuffit, quelquefois, pour les faire trouver mal; ce qui arrive, particuliérement, aux Dames, & ce qui ne peut, ſelon moi, provenir que du préjugé qu'on a, dès l'enfance, que cet animal eſt venimeux; idée, qui n'eſt véritablement applicable qu'aux *Araignées* des pays chauds, qui le ſont en effet tellement que leur piquure eſt mortelle: celle que je vais décrire eſt de ce nombre.

Parmi toutes les Eſpeces d'*Araignées* que l'on trouve à *Surinam*, le ſeul aſpect de celle en queſtion (*l*) ne peut que faire frémir quiconque ſe voit ſur le point d'en être attaqué; car elle eſt preſque auſſi groſſe que le poing, & l'on peut la mettre dans la Claſſe des *Tarentules.*

On la trouve, particuliérement, dans les Plantations, parmi les racines qui ſervent à la nourriture des Eſclaves, comme les patates, & les ignames ou teies, & enfin ſur la couronne des ananas.

C'eſt un inſecte velu, qui eſt noir en deſſous, olivâtre par deſſus, & partagé, par le milieu, en deux parties égales, dont l'in-

(*l*) *Araneus maximus, ſive Phalangium:* en Hollandois *Spinnen-Koppen.*

férieure eſt de la groſſeur d'un œuf de pigeon; ayant cinq pattes de chaque côté, articulées, ou diviſées en ſix jointures. Les plus grandes de ces pattes, qui ſont celles de devant, ont quatre pouces, & plus; elles ſont terminées par un petit ongle jaune, taillé en forme de croiſſant. Sa bouche eſt armée, de part & d'autre, de crochets fort pointus, qui ſont d'une matiere ſolide, d'un noir très-poli & très-luiſant. Il y a de ces *Araignées*, qui ont plus de circonférence, lorſque leurs pattes ſont étendues, que la paume de la main la plus grande. On aſſure que ſi on ne remédie pas, au plutôt, à leur piquure, elle eſt mortelle. Elle fait d'abord tomber le patient en ſyncope, puis lui cauſe un profond aſſoupiſſement, & la partie affligée devient livide, noire, & enfle conſidérablement. *Piſon* dit auſſi, que le mal eſt quelquefois ſi grand, qu'il eſt ſans remede. *Malum adeo exaſperatur, ut incurabile reddatur. Medicin. Braſil. de venenis, Lib.* 3, *pag.* 44.

Je ſuis néanmoins du ſentiment, que la piquure de cet inſecte ſi venimeux peut ſe guérir, de la même maniere que celle que j'ai indiquée pour celle des ſcorpions.

La ſeconde Eſpece (*m*) eſt une *Araignée* aſſez curieuſe, en ce qu'elle eſt argentée, & qu'elle a la forme d'un cancre.

(*m*) *Araneus argenteus, cancriformis.*

La troisieme est l'*Araignée domestique* (*n*), si connue de tout le monde, & particuliérement par les Naturalistes, sous le nom d'*Araignée vagabonde*; parce qu'elle n'est jamais sédentaire dans son nid, comme les autres. Elle va, ordinairement, chercher sa proie, & la chasse avec beaucoup de ruse & d'adresse. Elle a deux grands yeux au milieu du front, deux autres plus petits à son extrêmité, & deux, de la même grandeur, sur le derriere de la tête.

Des Cigales. Les *Cigales* sont du genre des mouches, qui ont quatre aîles, & qui portent une scie. On en distingue de deux Especes.

La premiere (*o*) a la tête fort grosse, large, courte, & comme applatie. Elle est composée de deux corselets, & d'un corps formé par cinq anneaux; quoique le tout ne paroisse qu'une continuité, d'une couleur rougeâtre: ses yeux sont en réseau, comme ceux des mouches ordinaires; & elle en a encore trois petits, lisses, sur le dessus de la tête; & des antennes très-courtes. Elle a quatre aîles, belles, grandes, minces, déliées, marquetées, transparentes, & posées en toît; six jambes, & une trompe, ou suçoir droit, qui se replie en dessous, & qui

(*n*) *Araneus domesticus, flavescens, venenatorius, oblongus, longipes.*

(*o*) *Cicada major:* en Hollandois *Krekel:* en Allemand *Heuschrecke.*

enjambe ſous le corſelet; elle la redreſſe, quand elle veut l'enfoncer dans les parties des arbres, dont elle pompe le ſuc.

On diſtingue aiſément les mâles des femelles, par une ſcie que celles-ci ont à la partie poſtérieure, au lieu que les mâles ont ſous le ventre de petites timbales, deſtinées à chanter leurs amours; de ſorte que c'eſt le mâle ſeul qui chante, & non pas la femelle, & que c'eſt lui qui l'inſtruit de ſes deſſeins, par ſon greſillement, quelque éloignée qu'elle ſoit. C'eſt à *l'hiſtoire des Inſectes de Mr. de Reaumur*, qu'il faut avoir recours pour s'inſtruire ſur les détails de la ſtructure merveilleuſe de l'organe, dont le bruit eſt deſtiné à appeller la femelle; qui eſt ovipare, & dépoſe ſes œufs, un à un, au fond des fentes qu'elle approfondit juſqu'au cœur, dans les branches des arbres moëlleux, au moyen de ſa ſcie accollée, qu'elle fait ſortir de ſon dernier anneau.

La ſeconde (*p*) eſt une petite *Cigale de marais*, ou plutôt une petite mouche à ſix pieds, qu'on voit ſur l'eau, & qui differe de la précédente, par ſa tête, qui eſt beaucoup plus avancée. Elle eſt toute verte.

Des Demoiſelles.

On donne le nom de *Demoiſelle* (*q*) à une mouche, qui a la tête extrêmement groſſe, en comparaiſon de la petiteſſe & de la lon-

(*p*) *Cicada minor, viridis.*

(*q*) *Libellæ, aut Mordellæ.*

gueur de son corps: elle ne tient à la poitrine que par un petit filet fort menu. Elle a, comme les autres mouches & les papillons, des aîles supérieures & des aîles inférieures transparentes: les unes sont ornées de couleur bleue, d'autres d'un verdâtre doré; ce qui distingue les deux Especes, qu'on trouve dans le pays. Elles sont, d'ailleurs, fort vives, & habitent les rivages & les endroits marécageux. Elles sont, en outre, beaucoup plus grandes que celles que l'on voit en Europe. Si l'on veut s'instruire plus amplement de toute leur métamorphose, on peut encore consulter, à ce sujet, *l'Histoire des Insectes de Mr. de Reaumur.*

Des Sauterelles. Les *Sauterelles* (*r*) sont des insectes aîlés, sautant & volant, dont le Genre comprend un grand nombre d'Especes, différentes en figure, en grandeur, & en couleur. Voici celles que l'on trouve à *Surinam.*

La premiere (*s*) est une *Sauterelle* toute verte, qui a le cou fort droit & fort long.

La seconde (*t*) est d'une Espece encore plus grande, faite en forme d'une tuile, & d'une couleur purpurine.

(*r*) *Locusta:* en Hollandois *Springhaan.*

(*s*) *Locusta, planè viridis, collo longissimo, erecto.*

(*t*) *Locusta viridis, alis majoribus, imbricatis, & purpurascentibus.*

La troisieme (*u*) est une *Sauterelle* variée en couleurs, dont les antennes & les jambes sont très-longues.

La quatrieme n'est qu'une variété de la précédente, & qui n'en differe qu'en ce que les couleurs, dont elle est bigarrée, sont très-pâles.

Mademoiselle *Merian*, *dans son Histoire des Insectes de Surinam*, en représente une cinquieme Espece, qui, à son rapport, provient d'un ver, couleur d'orange, qui se nourrit sur les feuilles d'un arbre, dont les fruits sont nommés *Pommes de Sodome*.

On distingue, dans ces animaux, la tête, la poitrine ou le corselet, & le ventre. La tête est plus ou moins grande, suivant l'Espece. Leur bouche est recouverte d'une espece de bouclier rond, saillant & mobile, & munie de deux mâchoires dentées, & d'une langue, qui est large & arrondie. Elles ont, à chaque côté des mâchoires, une moustache, qui est, ordinairement, de couleur verte, velue, & qui se plie par le moyen de trois articulations. Leurs antennes sont noueuses, fort longues, de plus en plus déliées, pâles, placées au sommet de la tête; & les yeux hémisphériques, formés par un point noir un peu saillant. Leur corselet est élevé, étroit, & armé, en des-

(*u*) *Locusta multicolor, antennis & pedibus anterioribus longissimis.*

ſus & en deſſous, de deux épines dentelées. Elles ont, ſur leur dos, un bouclier oblong, auquel ſont fortement attachés les muſcles des jambes de devant. Elles ont ſix jambes, dont les deux premieres ſont plus courtes que les autres, & quatre aîles traverſées, dans leur milieu, par une groſſe côte. Leur ventre eſt conſidérablement grand, formé de pluſieurs anneaux, & terminé par deux queues velues, comme celle d'un rat.

L'accouplement de ces animaux eſt trop remarquable pour ne pas le rapporter ici. Le mâle ſaiſit ſa femelle avec les dents, par le chignon du cou, &, la tenant ainſi aſſujettie avec ſes deux premieres jambes, il lui introduit dans le vagin ſon aiguillon, qui eſt ſitué à l'extrêmité de ſon ventre; de façon qu'ils reſtent aſſez long-temps accouplés.

Lorſque la femelle veut ſe délivrer de ſes œufs, elle les dépoſe en terre, pour que la chaleur du ſoleil ait le temps de les faire éclorre. Ils ſont de figure ovale, mais très-petits. De ces œufs, il ſort des vers, qui ne ſont gueres plus gros qu'une puce, leſquels prennent, inſenſiblement, la forme de petites ſauterelles; & qui commencent à ſauter, n'étant même encore que dans leur état de nymphes.

Le *Grillon domeſtique* (x) eſt un animal, qui tient un peu de la cigale & de la ſauterelle, & qui eſt d'ailleurs ſi connu, que je ne crois pas qu'il ſoit fort néceſſaire de faire ici la deſcription de ſa figure, ni de parler de ſon chant. Mais quant au *Grillon aquatique*, il eſt trop curieux pour ne le pas faire connoître. *Des Grillons.*

Le *Grillon aquatique* (y) qu'on a à *Surinam*, eſt aſſurément un inſecte qui mérite, à nombre d'égards, d'occuper une place dans le plus beau *Muſeum*.

Son corps, qui eſt pointillé, eſt de la longueur de huit pouces, y compris ſa queue, qui a cinq articulations. Il eſt de la groſſeur d'une pipe. Sa tête eſt petite, articulée à ſon corps, & recourbée. D'entre ſes yeux, qui ſont noirs & ſaillants, ſortent deux antennes, qui ont près de cinq pouces de long; & deux autres petites, des deux côtés de ſa bouche, qui eſt béante. Du deſſous de ſon col ſortent les deux premieres jambes, qui ont, chacune, près de ſix pouces de long. Il a les cuiſſes fort groſſes, & ce qu'on nomme proprement jambes, plus minces, aux extrêmités deſquelles ſont les pieds, qui ſe terminent par deux pe-

(x) *Grillus domeſticus*: en Hollandois *Krekel*: en Allemand *Grille.*

(y) *Grillus aquaticus.*

tits hameçons ou crochets. A deux bons pouces de la premiere paire de jambes sort la seconde, & un pouce & demi plus bas la troisieme paire; lesquelles sont de la même longueur, les unes que les autres.

Ce furieux animal, pour sa grandeur, dans son Espece, est de couleur tannée. On le trouve dans les endroits marécageux; & il est si rare, que je n'ai jamais vu que celui que j'ai actuellement dans mon Cabinet, tel que je viens de le décrire. Il faut croire que ses longues jambes lui servent de nageoires; car pour des aîles, il n'en a point. Quant à son chant, il m'est entiérement inconnu.

Des Guêpes. Les *Guêpes* de *Surinam* (z) sont beaucoup plus grosses que celles d'Europe, & beaucoup plus méchantes aussi, surtout dans les grandes chaleurs. Elles font des rayons, comme les abeilles, dans lesquels on ne trouve autre chose que leurs petits. Ces rayons sont composés d'une espece de cire blanchâtre, fort aigre, & si friable, qu'elle se brise, au lieu de s'unir, quand on la presse dans la main.

Leur piquure fait un mal horrible, & cause une enflure, & une démangeaison extraordinaire.

Les *Guêpes* se distinguent très-aisément des

(z) *Vespa*: en Hollandois *Wesp*: en Allemand *Wespe*.

abeilles, en ce qu'elles n'ont point de trompe, comme ces dernieres : mais elles ont une bouche, fur le devant de laquelle viennent fe rencontrer deux efpeces de dents, qui tiennent aux deux côtés de la tête, lesquelles font larges, à leur naiffance, & fe terminent par trois dentelures, à pointes aiguës, dont la ftructure convient à la voracité de ces animaux.

Ce qui diftingue encore les *Guêpes* de toutes les autres mouches à quatre aîles, c'eft que leurs aîles fupérieures font toujours pliées en deux, dans leur longueur, excepté quand elles volent. Au-deffus de ces aîles fupérieures eft une partie écailleufe, qui fait l'office de reffort, & empêche ces mêmes aîles de fe trop élever; ce qui rend les coups d'aîles plus courts, & les vibrations plus vives : ce qui eft d'autant plus néceffaire à cet infecte, qu'il eft deftiné à vivre de chaffe, & fouvent obligé de pourfuivre fa proie à tire-d'aîles, & de la prendre à la volée.

Des Frélons, ou Male-bonzes.

Les *Frélons* (a) ne different, ordinairement, guere des *Guêpes*; mais la piquure en eft plus mauvaife.

Cet infecte fait fon nid dans le creux des arbres, & a l'ouïe fi fine, qu'au moindre bruit qu'il entend de loin, il quitte fa re-

(a) *Crabro major, niger, venenatus :* en Allemand *Horniffe* ou *Horwifpe*.

traite, & va piquer le premier qu'il rencontre en ſon chemin.

La piquure de cet animal fait venir de grandes élévations ſur le corps; & les douleurs en ſont ſi vives qu'elles donnent ſouvent la fievre, d'autant plus qu'elles durent quelquefois ſix heures, & qu'on s'en reſſent même plus d'un jour, tant on en eſt maltraité. Ce que j'ai plus d'une fois éprouvé, en chaſſant dans les bois, & le long des rivages de la mer, où il y en a, en tout temps, une prodigieuſe quantité, & particuliérement dans les ſaiſons pluvieuſes.

Cet inſecte eſt ſupérieur, en force, à tous les autres de ſon Eſpece, & il en feroit même un furieux carnage, ſi la Nature, toujours bienfaiſante, n'avoit mis un frein à ſa voracité, en ne lui donnant qu'un vol lourd, accompagné d'un bruit qui avertit, de loin, les autres inſectes de l'approche de leur redoutable ennemi. On lui donne, dans le pays, le nom de *Malebonze*.

Des Mouches à miel, ou Abeilles.

Les *Abeilles* (*a*) de *Surinam* ſont, de moitié plus petites que celles d'Europe, n'ayant que cinq ou ſix lignes, tout au plus. Elles ſont noires, & produiſent, comme les nôtres, du miel & de la cire. Elles ſe retirent

(*b*) *Apis ſylveſtris, parva:* en Hollandois *Bien:* en Allemand *Biene* ou *Imme*.

tirent dans des arbres creux, où elles accommodent leur ruche, & rempliſſent, de leur ouvrage, la capacité du trou qu'elles ont choiſi. S'il eſt trop grand, elles font une eſpece de dôme de cire, qui a la figure d'une poire, dans le dedans duquel elles ſe logent, & font leur miel, & leurs petits. Leur cire eſt noire ou violette, & ne ſe blanchit, ni ne jaunit jamais: elles ne font point de rayons comme celles d'Europe; mais renferment leur miel, dans de petites veſſies de cire, ſemblables à celles de carpe: il eſt toujours liquide, ne ſe figeant jamais, & n'ayant pas plus de conſiſtance que l'huile d'olive; il eſt de couleur d'ambre, & fort doux, mais il s'aigrit facilement & en très-peu de temps.

Les Apothicaires s'en ſervent, comme de celui d'Europe; & l'on en pourroit faire une quantité conſidérable, ſi l'on retiroit les *Abeilles* dans les ruches, comme on fait ailleurs: mais on eſt fort éloigné, dans ce pays-là, de ſe donner de pareils ſoins, pour des choſes qui y paroiſſent de ſi peu de conſéquence. Quant à la cire, elle eſt toujours très-molle & n'acquiert jamais de conſiſtance.

Des différentes Eſpeces de Mouches.

La Claſſe des *Mouches* (c) en contient une infinité de diverſes Eſpeces, mais

(c) *Muſca:* en Hollandois *Vlieg:* en Allemand *Mücke* ou *Fliege.*

je ne parlerai que de celles qui me ſont connues.

La premiere eſt une *Mouche luiſante*, plus groſſe que nos *Mouches ordinaires*, auxquelles elle reſſemble aſſez.

La partie poſtérieure de ſon corps eſt d'un verd tranſparent; & elle conſerve, pendant la nuit, la lumiere qu'elle a reçue le jour. Ces *Mouches*, qui ſont ſemblables à des étoiles ſautillantes, ſe tiennent dans les forêts & les buiſſons; & dès qu'il eſt nuit, on les voit voler.

La ſeconde Eſpece eſt une groſſe *Mouche à feu*, ſemblable à un hanneton; dont les yeux ſont fort larges & fort plats, & rendent, dans l'obſcurité, une lumiere fort vive, tirant un peu ſur le verd. Toute la partie poſtérieure de ſon corps eſt tellement lumineuſe, que, ſoit qu'elle ſe tienne en repos, ſoit qu'elle vole, ou dans quelque ſituation qu'on la regarde, elle répand toujours une lumiere fort vive & fort étendue: elle a d'ailleurs un mouvement ſi vif, dans cette même partie, que quand on la prend, il faut la tenir bien preſſée ſi l'on veut l'empêcher de s'échapper.

La troiſieme Eſpece eſt une groſſe *Mouche cornue*, qui a près de deux pouces & demi de longueur. Son corps eſt ovale, & ſon dos eſt couvert de deux aîles, qui ont la conſiſtance d'un fin parchemin. Elles ſont brunes, & marquées de quelques li-

gnes, & de petits points noirs, lisses & comme vernissés.

Quoique ces aîles paroissent tout d'une piece, & convexes, comme le corps qu'elles couvrent, elles ne laissent pas de les étendre, & de les tenir assez droites quand elles volent. La premiere paire d'aîles en couvre une seconde, plus courtes que les premieres; & cette seconde sert encore de couverture à une troisieme, qui est blanchâtre & fort fine.

Le ventre de cette *Mouche* est couvert d'un duvet jaunâtre, fin, doux comme de la soie, & pareil à celui dont on voit qu'elle a le dos couvert, dès qu'elle a déployé toutes ses aîles. Elle a six jambes, de la longueur d'environ trois pouces, divisées en cuisses, jambes & pieds, qui sont garnis de petites pinces ou griffes, qui lui servent à s'attacher ou à se cramponner. La tête & le cou ne forment qu'une seule piece, composée d'une substance dure comme de la corne, & luisante comme du jaïet. Ces deux parties, qui reçoivent leur mouvement des cartilages qui les joignent au corps, ressemblent assez à un casque, de la partie supérieure duquel sort une corne courbée, creuse, & de deux pouces & demi de longueur, de même couleur & de même matiere que le reste de la tête, qui a deux petites excrescences pointues, au tiers de sa lon-

gueur. Le deſſus de la ſuſdite corne eſt rond, le deſſous eſt creuſé en canal, & le tout eſt garni d'un duvet rouſſâtre. L'excreſcence inférieure eſt plus courte, d'un tiers, que la ſupérieure ; elle ſort de la mâchoire ſupérieure, & reçoit d'elle tout le mouvement dont elle a beſoin, pour s'approcher, ou s'éloigner de la ſupérieure : elle eſt courte, plus plate que l'autre, & eſt garnie de quelques petites pointes ; ſon extrêmité eſt partagée auſſi en deux pointes. C'eſt à côté de la naiſſance de celle-ci que ſont placés les yeux de l'animal, qui ſont durs, tranſparents, gris, immobiles, & ne ſortent point de leurs orbites, comme ceux des écreviſſes. Sa bouche eſt au deſſous de cette même excreſcence, & eſt garnie de petites dents. Ces *Mouches* naiſſent, & ſe nourriſſent dans le cœur de certains arbres dont j'ignore le nom.

Je ne ſçais ſi je n'aurois pas mieux fait de placer cette belle *Mouche* dans le genre des ſcarabées, parce qu'en effet elle paroît en approcher ; mais comme, vulgairement, on l'appelle *Mouche*, je me ſuis laiſſé entraîner à l'opinion, & je prie les Naturaliſtes plus éclairés de me pardonner mon erreur, ſi c'en eſt une.

La quatrieme Eſpece eſt celle qu'on a dans toutes les maiſons de l'Europe, pendant l'été, & qu'on appelle *Mouche domeſtique.*

La cinquieme eſt une Eſpece de *Mouche* qui tourmente cruellement les chevaux & les aûtres beſtiaux. Elle eſt courte, fort groſſe, & reſſemble aſſez aux bourdons. Elle habite beaucoup les forêts, & l'on prétend qu'elle éleve ſes petits dans les inteſtins des chevaux; mais je n'oſe l'affirmer.

La ſixieme & derniere Eſpece pourroit être miſe au nombre des cantharides, parce que ſes aîles ſont recouvertes par de petits étuis d'un verd bleuâtre doré. Elle eſt un peu ovale, & d'une médiocre grandeur.

Des Maringouins. Les *Maringouins* (*d*) ſont des Eſpeces de couſins, qui piquent cruellement, après le ſoleil couché, & avant qu'il ſe leve. Ils volent en troupes, & s'annoncent par leur bourdonnement. Cet inſecte eſt ſi adroit à ſe cramponner, que lorſqu'il trouve une partie du corps découverte, il ajuſte ſon petit bec ſur un des pores de la peau, & s'il rencontre juſtement une veine, il ſerre auſſitôt ſes aîles, roidit les jambes, ſuce le ſang, & s'en emplit au point de ne pouvoir voler enſuite que difficilement.

Des Muſquites. On donne le nom de *Muſquite* (*e*) à un inſecte, qui eſt proprement le couſin d'Europe, & dont la piquure eſt ſi cruelle que l'on s'en reſſent plusieurs jours. Les nouveaux débarqués, dans ce pays, doivent par-

(*d*) *Culex minor, vulgatiſſimus:* en Hollandois *Mug.*
(*e*) *Culex, omnium minimus.*

ticuliérement ſe préparer à la patience, vis-à-vis de ces animaux; car ceux de notre Continent n'en approchent, ni pour la quantité, qui en eſt innombrable, ni pour la piquûre, qui occaſionne de groſſes puſtules, & une démangeaiſon inſupportable. Il y en a d'une grandeur extraordinaire, qui ſont armés d'un long aiguillon, roide, & fourchu à ſon extrêmité, &, vraiſemblablement, creux en dedans, qu'il introduit dans les pores de la peau, pour piquer & ſucer le ſang. Ils ſont montés ſur de fort hautes jambes, & habitent, par préférence, les endroits marécageux. Les nouvelles Plantations en ſont, pour l'ordinaire, ſi remplies, que les Blancs ſont obligés, pour ſe garantir de leur incommodité, de faire brûler des feuilles d'orangers & de limoniers, dont ces animaux craignent la fumée, & ce qui les fait déguerpir.

Les habitants de la ville de *Paramaribo* ſe reſſentent également des inſultes de cet inſecte, qui vient les aſſiéger & les empêcher bien ſouvent de dormir la nuit, ſur-tout dans les ſaiſons pluvieuſes, où il ſemble que cet animal ſe multiplie à l'infini. Ceux qui ſont accoutumés à la méridienne, n'ont pas d'autre moyen pour ſe délivrer de ces importuns ennemis, que de faire tenir, pendant ce temps, un eſclave au pied de leur branle ou hamac, avec un linge à la main,

pour les chasser; mais pendant la nuit, on suspend un grand voile de gaze par dessus le branle, pour empêcher ces animaux de s'y introduire: ce qui est le seul moyen de pouvoir dormir tranquillement.

La *Chique* (*f*) est un petit insecte noir, qui n'est guere plus gros que le ciron, & qui ressemble, à travers le microscope, à une puce. Elle a le dos rond, & garni de poils bruns; sa tête est toute noire; elle a sous le ventre plusieurs petites pattes, & du poil, où ses œufs sont attachés jusqu'à ce qu'ils éclosent, & dans lequel ils paroissent comme autant de petites taches noires. Ces animaux ne sont que trop connus dans toutes les Colonies de l'Amérique, par l'incommodité qu'ils donnent, & qu'on ne sçauroit presque éviter. *Des Chiques.*

La *Chique* passe au travers des bas, & s'attache, ordinairement, aux doigts des pieds, entre la chair & les ongles, où elle se multiplie en fort peu de temps, & produit bientôt de petits abscès, pour peu qu'on néglige de l'en tirer.

La douleur qu'elle fait, en perçant la peau, ou plutôt l'épiderme, n'est pas plus forte que celle d'une médiocre piquure de puce. Après qu'elle s'est logée, elle ronge doucement la chair autour d'elle, & n'y

(*f*) *Culex minutissimus, nigricans.*

excite qu'une légere démangeaiſon, ſemblable à un petit chatouillement; elle groſſit, peu à peu, s'étend, & devient enfin comme un gros pois. En cet état elle fait des œufs, qui s'écloſent, & font autant de petites *Chiques*, qui entourent leur mere, s'y nourriſſent, comme elle, & s'augmentent de telle maniere, que, ſi on n'a pas ſoin de les en tirer, elles pourriſſent toute la chair aux environs, y cauſent des ulceres malins, & quelquefois la gangrene; mais rien n'eſt ſi facile que de prévenir ces accidents, en la retirant, ou la faiſant retirer par un autre, dès qu'on reſſent ſa premiere piquûre.

La noirceur de la *Chique* la fait aiſément remarquer entre la chair & la peau, où elle ſe gliſſe tout de ſuite; ainſi on cerne doucement la chair avec une aiguille, autour du trou qu'elle a fait, en entrant, & on la tire toute entiere dehors, ce qu'il faut bien obſerver; car ſi l'on ſe hâte trop, & qu'on en laiſſe une partie, on court riſque d'un ulcere: quand on l'a retirée on remplit le trou de cendre de tabac, & l'on n'a rien à appréhender.

On raconte qu'un pere capucin, s'en retournant des Iſles en France, voulut y faire voir cet animal, & qu'à cet effet il en avoit conſervé une auprès de la cheville du pied, qui s'augmenta ſi prodigieuſement,

pendant ſon voyage, que lorsqu'il la voulût ôter il ſe trouva qu'il n'étoit plus temps, & qu'il s'étoit formé un ulcere ſi malin que la gangrene s'y mit, & qu'on fut obligé de lui amputer la jambe, à ſon arrivée, pour lui ſauver la vie. C'eſt ainſi que ſa curioſité fut récompenſée.

Les *Tiques* (g) ſont de petits inſectes très-incommodes. Ils naiſſent dans les prairies, mais ſurtout en temps de pluie, & ſe cramponnent tellement aux jambes, qu'ils en ſucent le ſang, & cauſent une démangeaiſon presque inſupportable, ſuivie de puſtules. Le meilleur remede qu'on y puiſſe employer, eſt de ſe laver avec de l'eau chaude, & de ſe frotter, enſuite, avec du jus de limon. Mais ce qu'il y a de ſingulier dans cet inſecte, qui habite toujours les herbes ou les plantes, c'eſt qu'il n'a jamais de priſe ſur la chair nue: ce que j'ai éprouvé nombre de fois, en allant à la chaſſe, ſans bas, n'ayant uniquement que des ſouliers aux pieds, ne m'en étant jamais trouvé incommodé d'un ſeul; au lieu que j'étois ſûr d'en avoir les jambes remplies dès que je mettois des bas. *Des Tiques.*

On donne le nom de *Poux de Bois* (h) à un inſecte, qui a la figure d'une fourmi *Des Poux de Bois.*

(g) *Ricinus minutiſſimus.*

(h) *Formica minima, alba:* en Hollandois *Hout-Luiſen.*

blanche, & qui ne se trouve que dans l'Amérique, mais qui y abonde. Son nom lui vient de ce qu'il s'attache, particuliérement, aux bois, les mange, les gâte, & les pourrit. Il a l'odeur fade & dégoûtante, & multiplie prodigieusement. En quelque lieu que ces insectes s'attachent, ils font une motte, d'une matiere semblable à de la terre noire, dont le dessus, quoiqu'inégal & raboteux, est si ferme, que l'eau ne la peut pénétrer; on n'y remarque aucune ouverture, quoique cette couverture soit pleine de petites galeries, de la forme & de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, par où ces animaux se rendent dans tous les endroits de la motte, où ils veulent aller, ne se tenant presque jamais à découvert. Le dedans est de même un vrai labyrinthe, de ces galeries tellement entrelassées les unes dans les autres, & si peuplé, qu'il est impossible de concevoir combien cet insecte se multiplie, ni l'adresse qu'il a à bâtir son logement. Si l'on y fait une breche, ou qu'on détruise une galerie, on voit aussitôt des milliers d'ouvriers s'empresser à réparer le dégât; de sorte qu'on a une peine infinie à déloger ces animaux, quand ils se sont une fois établis quelque part. Que l'on en tue tant qu'on voudra, ou qu'on pourra, ils travaillent avec un succès, aussi étonnant que rapide, à la multiplication de leur Espece, & à la ré-

paration de leur demeure; ce qu'ils ne peuvent faire ſans ronger le bois, le cuir, les toiles, les étoffes, &, généralement, toutes les choſes où ils peuvent mettre le pied: car ils font par-tout des galeries, & pourriſſent tous les lieux où ils paſſent. Il y a pluſieurs maiſons qui tombent en ruine, par la négligence des perſonnes qui ne détruiſent pas ces animaux. On trouve dans les bois de ces mottes, d'une groſſeur prodigieuſe, & on les donne volontiers à la volaille pour l'engraiſſer.

L'unique moyen, qu'on a trouvé pour ſe débarraſſer de cet ennemi, c'eſt l'arſenic, ou l'huile de thérébentine.

Des Fourmis.

La *Fourmi* (*i*) eſt un inſecte, qui a beaucoup été vanté pour ſon travail; &, en effet, on remarque dans toutes ſes opérations une grande diligence, un ordre admirable, & une union ſurprenante. Malgré toutes ces belles qualités, l'incommodité qu'on en éprouve à *Surinam*, feroit déſirer aux habitants d'être entiérement délivrés de cet inſecte, qui fait beaucoup de ravage, & détruit quantité de bonnes choſes.

Parmi les différentes Eſpeces de *Fourmis* qu'on a dans le pays, M[lle] *Merian* parle d'une grande *Fourmi*, qui, en une ſeule nuit, coupe toutes les feuilles de pluſieurs arbres,

(*i*) *Formica:* en Hollandois *Mieren:* en Allemand *Ameiſe.*

& les emporte dans ſon nid, pour la nourriture de ſes petits. Elles habitent dans la terre, quelquefois à huit pieds de profondeur; & quand elles veulent aller quelque part, où elles ne trouvent point de paſſage, elles ſe font un pont ſingulier. La premiere s'attache à un morceau de bois, qu'elle tient ſerré avec ſes dents, une ſeconde ſe place après la premiere, une troiſiéme s'attache de même à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & ainſi de ſuite. Dans cette ſituation elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la derniere attachée ſe trouve de l'autre côté, & auſſitôt un millier de fourmis paſſent ſur celles-ci.

Si cette méchanique eſt auſſi exactement obſervée & ſuivie que l'auteur le rapporte, on ne ſçauroit aſſez admirer une ſi grande merveille de la Nature, qui ne peut que réveiller l'attention du Naturaliſte le plus éclairé.

Cette admirable *Fourmi* eſt d'une couleur rougeâtre.

La ſeconde Eſpece de *Fourmi* (*k*) eſt celle qui paroît rarement, & ne fait que paſſer. Dans ſon paſſage elle dévore tous les inſectes qu'elle rencontre dans les maiſons où elle entre; ce qui fait qu'on l'appelle *Fourmi Coureur*. C'eſt, pour ainſi dire, une Fourmilliere entiere, qui ne fait que voyager.

La troiſieme Eſpece eſt une *Fourmi veni-*

(*k*) *Formica major, rubra.*

meuſe, qui naît dans les bois. Sa piquure donne ordinairement la fievre pendant plusieurs heures.

La quatrieme Eſpece eſt une *Fourmi carnaſſiere*, qui n'habite que les maiſons, où elle mange tout, & pique vivement.

La cinquieme Eſpece eſt une petite *Fourmi de forêts*, qui a l'odeur d'une punaiſe, à laquelle elle reſſemble beaucoup par ſa couleur.

Du Porte-Lanterne. On donne le nom de *Porte-Lanterne* (*l*) à un rare & bel inſecte lumineux, que l'on trouve dans pluſieurs parties de l'Amérique. C'eſt une Eſpece de mouche, qui a, depuis trois juſqu'à cinq pouces, dans toute ſa longueur, y compris la partie antérieure de ſa tête, d'où ſort la lumiere, & qui a la figure d'une lanterne, que l'on peut encore appeller trompe; mais dont la forme eſt très-ſinguliérement contournée. Près de cette lanterne, ou trompe, elle a de chaque côté un œil en réſeau, de couleur rougeâtre. Elle a quatre aîles, dont les ſupérieures ne ſont pas parfaitement tranſparentes, & dont le fond de la couleur eſt de celle d'une olive pochetée. Elles ſont pointillées de quelques taches blanchâtres, & près de leur baſe d'autres, preſque noires. Les aîles de deſſous, un peu plus tranſparentes que les ſupérieures, ſont plus courtes, & ont cependant plus

(*l*) *Lanternaria*: en Hollandois *Laantaarn-Draager*.

d'ampleur. Chacune de ces aîles a un grand œil, qui a quelque reſſemblance avec ceux des papillons-paons.

Mlle. *Merian*, qui a obſervé ces ſortes de mouches, dit que leur lumiere eſt telle, qu'une ſeule lui a ſuffi pour en peindre les figures qui ſont gravées dans ſon Ouvrage.

Des Mille-pieds.

Les *Mille-pieds* (*m*) ſont de différentes couleurs & grandeurs. Il y en a qui ont juſqu'à quarante articulations mobiles, jointes enſemble en façon d'anneaux, & armées chacune de deux pieds; ce qui compoſe le nombre de quatre-vingt pieds, avec leſquels ils rampent, plutôt qu'ils ne marchent ſur la terre: de ſorte qu'on ne ſçauroit donner un nom plus convenable à cet inſecte ovipare, que celui qu'il porte, par cette quantité de pieds dont il eſt muni. Des côtés de ſa bouche ſortent deux pinces, armées d'ongles noirs, pointus & crochus, leſquels ſervent à l'animal à ſe ſaiſir des autres inſectes, dont il ſe nourrit. Sa tête, qui ſemble n'être qu'une longue articulation, porte deux longues cornes, pointues & articulées.

Cet inſecte ſe trouve dans les bois, ou autres lieux incultes, & trace avec une agilité ſurprenante. La femelle n'a point de cornes; elle porte ſes œufs ſous le ventre, &, dès que les petits *Mille-pieds* en ſont ſor-

(*m*) *Millepeda*: en Hollandois *Duyſend-Beenen.*

tis, ils quittent leur mere, commencent à ramper, & se répandent par-tout à la ronde. Ces animaux se roulent ou se pelotonnent ordinairement pour se reposer; aussi la forme de leur corps est-elle arrondie : en considérant leur maniere de vivre, on les prendroit pour des especes de vers de mer.

Tous les *Mille-pieds*, de quelque partie du monde qu'ils soient, jusqu'au plus petit que l'on trouve en Europe, sont faits de la même maniere : mais ceux de *Surinam* sont couverts d'écailles jaunâtres. Il y en a qui ont depuis trois jusqu'à douze pouces de longueur.

Ces insectes sont fort dangereux, en ce qu'ils ont des mordants, avec lesquels ils pincent si vivement qu'on en ressent une forte douleur, qui occasionne la fievre près de vingt-quatre heures; ce qui peut être occasionné par le venin qu'ils glissent dans la blessure, qu'ils font en mordant. Le meilleur remede qu'on y puisse appliquer tout de suite, est de la bonne Thériaque de Venise.

Les *Mites* (*n*) sont des insectes presque imperceptibles, qui rongent les habits, les livres, & la fleur de farine. Celles qu'on a à *Surinam*, sont de belles *Mites* blanches, qui font beaucoup de dégât. Elles se logent, particuliérement, dans les barriques *Des Mites.*

(*n*) *Blattea:* en Allemand *Myte.*

de farine, pour en détruire toute la fleur; ce qui fait qu'on ne peut pas la conserver long-temps dans le pays.

Mlle. *Merian* assure que cette Espece de *Mite* se métamorphose en de belles mouches vertes. Cela me paroît assez remarquable pour piquer l'attention des Naturalistes; mais comme je n'ai nulle notion de ce fait, je ne fais que citer mon auteur, pour ne me pas mettre dans le cas d'aucun reproche.

Des Papillons.

Les *Papillons* (o) sont des insectes volants, qui ont des pieds, des aîles, des yeux & des antennes à la tête. Ils proviennent de *Chenilles*, & se changent en *Chrysalides*, & de *Chrysalides* en *Papillons*.

Peut-être me sçaura-t-on mauvais gré de ce que je préfere de donner la Description des *Papillons* plutôt que celle des *Chenilles*, puisque ces premiers l'ont été originairement, & qu'ils ne sont parvenus à ce dernier état, qu'après avoir subi les diverses métamorphoses dont je viens de parler. Mais comme je n'ai pas eu l'occasion de voir toutes les *Chenilles*, qui ont produit les *Papillons* que j'ai collectés dans ce pays, je me vois obligé de passer sous silence quantité de ces articles, pour n'en point imposer,

(o) *Papilio*: en Hollandois *Kapelle*: en Allemand *Zweyfalter* ou *Schmetterling*.

ſer, & ſuivre le plan que je me ſuis propoſé, c'eſt-à-dire, de me taire plutôt que de mal parler.

Je ſupplie donc le Lecteur de ne me point ſçavoir mauvais gré s'il ne trouve pas, dans le Chapitre ſuivant, le détail de ces animaux, comme ce feroit ſa véritable place, & de vouloir bien ſe contenter de ce que j'en dis dans celui-ci; puisqu'en récompenſe je n'omettrai rien de ce qui peut donner une juſte notion des *Papillons* en général, avant que de paſſer particuliérement à ceux que j'ai à décrire.

La *Chenille*, qui eſt l'origine du *Papillon*, eſt une des plus nombreuſes familles d'inſectes que nous connoiſſions dans la Nature, une des plus variées, & contre laquelle bien des gens ſont aſſez mal-à-propos prévenus, la croyant venimeuſe, & capable d'empoiſonner; ce qui n'eſt qu'un préjugé deſtitué de tout fondement.

La *Chenille*, au rapport des Naturaliſtes, change trois fois de peau pendant ſa vie; & de raſe qu'elle étoit d'abord, elle paroît quelquefois velue: telle autre, qui étoit velue, finit par être raſe; & de-là parvient, par diverſes mutations, à celle de *Papillon*: c'eſt ce que je vais m'attacher à décrire le plus clairement & le plus amplement qu'il me ſera poſſible.

La plus grande partie des *Chenilles* ſe fi-

lent des coques, les unes en se suspendant par leur extrêmité postérieure, & d'autres en se liant par une ceinture, qui leur embrasse le corps, pour passer ensuite dans une espece de léthargie, où elles restent souvent pendant plusieurs mois, quelquefois même des années, exposées sans défense à tous les événements; mais qui ne les empêchent pas de reparoître de nouveau sur la scene du monde élémentaire, aussi admirables dans leur état de *Chrysalides*, & aussi merveilleuses dans leur métamorphose en *Papillons*, que singulieres dans leur état primitif.

Diverses *Chenilles* font appercevoir un génie particulier dans la construction de leurs coques, où l'on voit beaucoup de variété, tant dans la forme, que dans la matiere qu'elles emploient; & c'est à ces coques, que l'on donne, communément, le nom de *Chrysalides*, qui signifie proprement la métamorphose des *Chenilles*, en especes de feves; parce qu'alors, elles sont sans pieds, sans aîles, sans mouvement, & qu'elles ne prennent plus de nourriture.

Lorsque le *Papillon* quitte sa dépouille de *Chrysalide*, cette dépouille retient, avec elle, plusieurs grands cordons de trachées; & l'animal qui vient de paroître au jour, a les aîles si petites, qu'on les prendroit d'abord pour celles d'un *Papillon* manqué: mais

à peine eſt-il libre, & prend-t-il l'air, que les liqueurs qui circulent dans leurs canaux, s'élançant avec rapidité, les forcent à s'étendre & à ſe développer.

Pour accélérer & donner plus de force à ce développement, le *Papillon* nouvellement éclos, agite de temps en temps ſes petites aîles, & les fait frémir avec vîteſſe; & tous ceux qui ont une trompe, (car tous n'en ont pas) la retirent & la roulent en ſpirale, pour la loger dans le réduit qui lui eſt préparé. Cette trompe, avant ſa métamorphoſe, étoit allongée & étendue ſous le fourreau de la *Chryſalide*. Si quelque cauſe, ſoit intérieure ou extérieure, s'oppoſe à l'extenſion des aîles, dans le temps qu'elles ſont auſſi flexibles que des membranes, la ſéchereſſe, qui les ſurprend dans cet état, arrête le progrès du développement; elles reſtent contrefaites, & incapables de ſervir au pauvre animal, qui reſte condamné à périr, faute de pouvoir chercher ſa nourriture.

C'eſt ainſi que tous les *Papillons* ſortent de leur ſecond état, tant ceux qui viennent des *Chenilles* qui font des coques, que ceux qui proviennent de celles qui ſe lient & ſe pendent: ces dernieres ſe trouvent d'abord à leur aiſe, parce qu'elles ſont en plein-air. Mais auſſi-tôt que les aîles de toutes les Eſpeces ont acquis aſſez de force & de

fermeté, les uns prennent leur vol au même moment, d'autres se contentent de marcher, & de s'aller placer à quelque distance, & tous, en général, se purgent abondamment, les uns avant de s'éloigner de leur coque, & d'autres après, du superflu du corps graisseux, & de toutes les matieres que la Nature a employées pour les faire changer d'état.

Quel objet peut, à plus juste titre, attirer notre admiration, & nous charmer, que la beauté des différentes Especes de *Papillons*, pour peu qu'on veuille examiner avec attention la variété de leurs couleurs, qu'ils semblent se disputer comme à l'envi, particuliérement ceux de *Surinam*, qui se font remarquer par le vif éclat des leurs, indépendamment de leur grandeur qui est infiniment au dessus de celle de tous nos *Papillons* d'Europe? Spectacle enchanteur à la vue, mais qu'il est difficile de décrire! Ajoutez à cela l'élégance de leur forme, la légéreté de leur vol, leur course vagabonde & volage, & leur air animé, qui rendent ces insectes les plus curieux & les plus aimables de tous les habitants de l'air.

On divise les *Papillons*, en *diurnes* & en *nocturnes*, ou *Papillons de jour*, & *Papillons de nuit*, que l'on peut encore nommer *Phalenes* : ces derniers sont en bien plus grand nombre que les autres. Ces deux

Genres, ou Especes de *Papillons*, se distinguent par leurs antennes.

Les *Papillons de jour* ont des antennes de trois différentes formes; les unes se terminent par un bouton qui a, le plus souvent, la figure d'une olive; ce qui fait qu'on leur donne le nom d'antennes à bouton: d'autres ont la forme d'une massue; & d'autres enfin sont tournées en forme de cornes de belier.

Entre les *Papillons* les uns ont les antennes de forme prismatique, d'autres les ont à filets coniques, & d'autres enfin à barbe de plume, ou en plume, à cause de leur ressemblance avec une plume d'oiseau: c'est parmi ceux-ci qu'on trouve les plus grandes Especes de *Papillons*.

Telle est la division générale que tous les Naturalistes font de ces animaux; mais comme mes occupations ne m'ont jamais laissé assez de temps pour les ranger suivant leur Genre, je m'en tiendrai à la description de tous ceux que j'ai pu collecter, ou plutôt de ceux qui me restent encore dans mon Cabinet.

Dans la Classe des grand *Papillons*, que l'on trouve à *Surinam*, il y en a un que l'on appelle *Paon*, parce qu'il a, au dedans des aîles, deux yeux semblables à ceux de la queue du *Paon*. Ces yeux sont entourés de plusieurs nuances de brun, de noir, de

gris & de rougeâtre, le tout agréablement mêlangé: le dessus est d'une couleur bleuâtre; mais les extrêmités sont nuancées de noir, de brun, & d'un jaune foncé, & couvertes d'un duvet velouté. Ses aîles ouvertes ont près de sept pouces d'étendue, & trois pouces & demi de hauteur.

Il sort d'une grosse *Chenille* annulaire, grisâtre, de la longueur de quatre pouces, & d'un bon pouce d'épaisseur.

Le second est un des plus grands *Papillons*, & est appellé *Porte-Miroir*. Ses aîles ont sept pouces & demi d'étendue, & trois pouces de hauteur; elles sont couleur de canelle, & pointillées de noir, excepté dans le milieu qui est clair & transparent comme le verre: elles sont bordées de deux cercles, l'un blanc, qui est en dedans, & l'autre noir, qui est en dehors; de sorte que cette espece de tache du milieu ressemble beaucoup à un miroir encadré.

Celui-ci provient d'une *Chenille*, jaune & rouge vers le ventre, qu'on trouve sur les feuilles des Citronniers.

Le troisieme est un autre *Porte-Miroir*, qui sort de la même *Chenille*, mais qui differe du précédent en grandeur & en couleur: ses aîles n'ont que cinq pouces & demi d'étendue, sur deux & demi de hauteur; elles sont rougeâtres, tirant un peu sur le cramoisi: leurs miroirs, ou taches transparen-

tes, ſont bordés de cercles noirs, au nombre de quatre.

Le quatrieme eſt un très-beau *Papillon*, appellé *Page de la Reine*. Ses aîles, qui ont un fond noir, ſont nuancées de blanc, & d'un verd des plus beaux; elles ont quatre pouces d'étendue, & trois pouces de hauteur, en comptant depuis la tête juſqu'à l'extrêmité des barbes, ou queues, qui ſe terminent au bout de chaque aîle. Il provient d'une *Chenille* toute couverte de pointes, au bout deſquelles pend une toile noire.

Le cinquieme eſt un grand *Papillon*, de toute beauté. Ses aîles ont près de ſix pouces d'étendue, ſur trois environ de hauteur; leur fond eſt olivâtre, & elles ſont dentelées de blanc, de noir, & de couleur d'orange. Au milieu du dedans des aîles ſont rangés, en demi-cercle, une douzaine de petits yeux, en commençant depuis l'extrêmité de l'une juſqu'à celle de l'autre, & parfaitement bien formés: la prunelle en eſt blanche, l'iris de couleur de pourpre, & le cercle, qui forme l'œil, eſt jaune, entouré d'un ſecond qui eſt verdâtre. Le fond du deſſus eſt brunâtre, & traverſé par une barre, de la longueur d'un doigt, de couleur d'outre-mer.

Le ſixieme eſt un ſuperbe *Papillon*, dont le fond du deſſus des aîles eſt de couleur jon-

quille, bordé tout à l'entour, d'une bande noire, d'un bon doigt de large; mais le dessous est de couleur de paille; & à l'extrêmité des deux aîles de dessous, qui forment les deux queues, il y a des taches blanches & de couleur d'orange, bordées pareillement de noir. Ces aîles ont cinq pouces d'étendue, sur deux de hauteur.

Le septieme a le fond des aîles de couleur de caffé, nuancé d'outre-mer. Elles ont quatre pouces d'étendue, sur deux & demi de hauteur; & le dessous des inférieures a des marbrures de couleur de canelle, d'un blanc argenté, & de citron.

Le huitieme est un grand & magnifique *Papillon*, dont le dessus des aîles est de la plus belle couleur d'azur, que l'on puisse jamais voir. Ses aîles ont cinq pouces d'étendue, sur deux de hauteur, & sont, en dessous, nuancées de brun.

Le neuvieme est un *Papillon* qui a beaucoup de ressemblance, pour la forme, au *Page de la Reine*. Ses aîles ont quatre pouces d'étendue, sur trois de hauteur. Elles sont, en dessus & en dessous, d'un brun foncé, ayant sur les inférieures quelques taches transversales, de couleur de paille.

Le dixieme, qui est de la même grandeur, est varié de taches couleur de paille, sur un fond noirâtre; le dessous de ses aîles infé-

rieures eſt de la même couleur, mais taché-té de noir, d'orange & de bleu.

Le onzieme a les aîles ſupérieures toutes noires, & les inférieures marbrées de couleur de chair, & bordées de même : elles ont près de quatre pouces d'étendue, & deux de hauteur.

Le douzieme a le deſſus des quatre aîles tout noir, à la réſerve d'une tache rouge, qui ſe trouve ſur les ſupérieures, qui ont le deſſous d'une couleur olivâtre. Il eſt plus petit que le précédent.

Le treizieme, qui eſt de la même grandeur du précédent, eſt nuancé de brun, de jaune, & de blanc.

Le quatorzieme eſt d'une couleur d'orange, flammé de noir; le deſſous de ſes aîles eſt moins foncé en couleurs; & ſa grandeur égale celle du treizieme.

Le quinzieme eſt d'un brun nuancé. Ses aîles ont près de quatre pouces d'étendue, ſur deux & demi de hauteur.

Le ſeizieme eſt un beau *Papillon*, dont les aîles ſupérieures ſont d'un brun clair & blanchâtre, & les inférieures preſques blanches, marquetées de couleur d'orange. Il eſt de la même grandeur du précédent.

Le dix-ſeptieme eſt tout ſemblable au ſeizieme, à la réſerve qu'il n'a point de taches jaunes.

Le dix-huitieme eſt un beau petit *Papil-*

lon, varié de couleurs, du bol d'Arménie, de noir, de jaune, de brun & de bleu.

Le dix-neuvieme est un autre joli petit *Papillon*, dont les aîles sont cendrées, & traversées d'une tache de couleur de paille.

Le vingtieme est un petit *Papillon*, dont les aîles, tant dessus que dessous, sont grisâtres, pointillées de noir, & d'un bleu clair aux extrêmités.

Le vingt & unieme a les aîles d'un blanc sale, & bordées de brun.

Le vingt-deuxieme est de couleur de chair, & a les aîles bordées de roux.

Le vingt-troisieme a les aîles, tant dessus que dessous, de couleur d'orange, & tachetées de blanc.

Le vingt-quatrieme est un beau petit *Papillon*, dont les aîles ont trois pouces d'étendue, sur un & demi de hauteur, & sont, au dessus, d'un jaune foncé, bordées de noir; elles ont chacune un œil, & quelques taches noires transversales.

Le vingt-cinquieme est d'une couleur tannée aux extrêmités des aîles; le dessous en est plus clair, & rempli de petits yeux entourés d'un cercle blanc: elles ont près de quatre pouces d'étendue, sur deux de hauteur.

Le vingt-sixieme, qui est de la même grandeur du précédent, a le dessus des aîles orange: elles sont bordées de noir & marbrées de taches blanches.

Le vingt-feptieme eft un petit *Papillon*, dont le deffus des aîles eft jaune, & tacheté de blanc & de noir; & le deffous d'une couleur brunâtre & blanche.

Le vingt-huitieme a le derriere de fes aîles, en deffous, d'un beau bleu mêlé de brun; l'extérieur a trois cercles, l'un noir, l'autre jaune, & le troifieme brun: le reste de fon corps eft admirablement émaillé. Il provient d'une *Chenille* rouge, qui fe trouve fur les Bananiers.

Le vingt-neuvieme eft un beau *Papillon*, dont le deffus des aîles eft couleur de fafran, le deffous jaune, rouge & brun, avec des taches argentées. Il provient d'une *Chenille*, qui fe nourrit de feuilles de Vanille.

Le trentieme a le deffus des aîles admirablement bien tacheté de noir & de blanc; & les extrêmités de fon corps, & de fa tête, font de couleur de fang. Il provient d'une *Chenille* noire, qu'on trouve fur les feuilles de Manioc.

Le trente & unieme eft un petit *Papillon* cendré, couvert de taches brunes & argentées.

Le trente-deuxieme eft un autre de la même Efpece, qui a le deffus & le deffous des aîles brunes, bordées à leur extrêmité d'une couleur orange. Il a la tête & l'extrêmité de fon corps de couleur de fang.

Le trente-troifieme a le deffus des aîles

marbré de gris, de blanc & de bleu, & le dessous presque d'un blanc sale.

Le trente-quatrieme est un joli *Papillon* entiérement olive.

Le trente-cinquieme a les aîles supérieures d'un brun clair, & l'extrêmité de celles de dessous tachetée de cramoisi.

Le trente-sixieme, qui est une variété du précédent, est tacheté de blanc, de noir, & de cramoisi.

Le trente-septieme a le corps fauve, & le dessus des aîles de couleur de safran, bordé de noir & de bleu.

Le trente-huitieme a le dessus des aîles de couleur d'indigo, mêlé de verd, de brun, & argenté. Il provient d'une *Chenille* que l'on trouve sur les Figuiers.

Le trente-neuvieme est un très-beau *Papillon*, dont le dessus des aîles est d'un bleu argenté, bordé d'une bande brune, chargé de demi-lunes blanches, & tacheté de jaune. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur le Grenadier.

Le quarantieme a les aîles cendrées, & marbrées de noir & de blanc : il a sur le corps dix taches, couleur d'orange; & sa tête est armée d'une longue trompe rouge. Il provient d'une *Chenille* verte qu'on trouve sur les feuilles de Goujave.

Le quarante & unieme a sur le corps une raie blanche, surchargée de quatre taches

noires, de part & d'autre, &, en outre, de lignes noires obliques, & de quatre blanches, en même ordre.

Le quarante-deuxieme eſt un beau *Papillon* noir, verd & blanc. Il eſt le plus agile de tous ceux de ſon Eſpece, & vole ſi haut qu'on a bien de la peine à le prendre. Il provient d'une *Chenille* verte, qui a une tête bleue, & le corps couvert de longs poils, auſſi durs que le fil de fer. Elle ſe trouve ſur une eſpece d'Oranger.

Le quarante-troiſieme a le deſſus des aîles verd & rouge, avec des raies tirant ſur la couleur de châtaigne. Ses cornes & ſa trompe ſont de couleur d'or. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve ſur les feuilles de Vigne.

Le quarante-quatrieme, qui eſt noir & blanc, a une double trompe. La fine pouſſiere qui couvre ſes aîles, y forme des eſpeces de plumes, ſemblables à celles de la Poule Pintade. Ses pieds & ſes antennes ſont d'une couleur jaunâtre. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve ſur les feuilles d'un arbriſſeau qui produit les pommes de canelle.

Le quarante-cinquieme eſt un petit *Papillon* brun & blanc, avec quatre taches, couleur de pourpre, ſur les deux aîles. Il provient d'une *Chenille* brune, tachetée de blanc & de noir.

Le quarante-sixieme est un beau petit *Papillon*, couleur de paille, rayé & émaillé de noir, tant sur le corps que sur les aîles. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur un Palmiste.

Le quarante-septieme est un petit *Papillon* tout jaune.

Le quarante-huitieme est marbré de brun, de jaune & de gris.

Le quarante-neuvieme est un grand *Papillon*, lequel, vu avec le microscope, a les aîles couvertes d'une fine poussiere, comme de la farine, qui y forme des écailles semblables à celles des poissons: chacune de ses aîles a trois dentelures, avec quelques poils fort longs. Il provient d'une *Chenille* qu'on trouve sur les Ananas.

Le cinquantieme est d'une couleur rougeâtre & transparente. Il provient d'une *Chenille* blanche, & velue.

Le cinquante & unieme est un *Papillon* tout blanc, qui provient d'une petite *Chenille* verte, qu'on trouve sur les choux.

Ce n'est pas dans les environs de la ville de *Paramaribo*, qu'il faut s'attendre à voir, communément, beaucoup de *Papillons*; mais bien dans les Plantations, & particuliérement dans les bois, où le nombre en est si grand, qu'on en pourroit faire une des plus brillantes Collections, si la chasse, qu'on en fait, de temps à autre, n'étoit pas si

pénible pour ceux qui l'entreprennent : attendu que l'*Espece* la plus grande, & même la plus rare pour sa beauté, se tient dans les bois les plus éloignés, la plupart marécageux, & par conséquent toujours inondés. Or, comme l'unique & le plus sûr moyen pour les avoir dans leur perfection, & les connoître parfaitement tous, est de se procurer les *Chenilles* d'où ils proviennent, pour les faire passer, sous ses yeux, dans leurs diverses métamorphoses ; c'est-là l'obstacle qui s'est opposé au violent desir que j'ai toujours eu de m'instruire amplement à ce sujet, & qui me force au silence que je garde sur une infinité d'autres, d'une forme bien plus grande & d'une beauté encore plus accomplie : ceux que je viens de décrire, n'étant, pour ainsi dire, qu'un échantillon de ceux que l'on pourroit découvrir dans le pays, s'il étoit possible de lever toutes les difficultés qui se rencontrent dans cette recherche.

CHAPITRE XXIV.

Des Vers.

Les *Vers* sont des insectes rampants, sans vertebres & sans os ; qui naissent dans la terre, dans les plantes, dans les animaux,

& dans le corps humain, & qui viennent tous par la voie de la génération.

La Classe de *Vers* est infiniment plus nombreuse que celle des autres insectes, parce qu'il semble qu'ils sont semés, pour ainsi dire, dans toute la Nature. Les uns sont utiles, tels que les *Vers à Soie*; & les autres sont nuisibles, & causent un grand nombre de maux, comme le *Ver Solitaire*, &c.

Du Ver Solitaire. Parmi les *Vers* qui sont nuisibles à l'homme, on regarde le *Ver Solitaire* (*a*) comme un des plus dangereux pour le corps humain. Sa forme approche assez d'un ruban, parce qu'il est long & plat. Son corps est articulé d'un bout à l'autre. Celui que j'ai actuellement dans mon *Musæum*, & qui est sorti du corps d'un Negre, a près de sept aunes de long. Il est dentelé, d'un bout à l'autre; & sa couleur est jaunâtre. L'effet que cet ennemi du genre humain fait dans le corps, c'est de ronger & de sucer la substance la plus pure de l'homme, de l'affamer, & de le réduire le plus souvent à un état horrible de maigreur, sans que les vermifuges, de quelque nature qu'ils soient, le puissent détruire en son entier, mais bien par morceaux.

Le hasard a cependant fait découvrir au Docteur *Herrenschwand*, natif de Morat en Suisse,

(*a*) *Tænia*: en Hollandois *Lind-Worm*.

Suiſſe, un ſpécifique, dont l'efficacité ſemble laiſſer peu de choſe à deſirer. Une ſeule priſe de ſa poudre ſuffit, quelquefois, pour chaſſer le *Ver ſolitaire*; mais il ſort vivant, & toujours auſſi entier qu'il peut l'être, & de plus avec la partie antérieure, terminée par un fil délié: ce qui eſt très-eſſentiel. Ce remede, à ce qu'on aſſure, a opéré ſur un très-grand nombre de perſonnes, avec tout le ſuccès poſſible.

Combien de difficultés ce *Ver* ſingulier ne préſente-t-il pas à réſoudre! Quelle eſt ſon origine? Comment ſe propage-t-il? Y en a-t-il de pluſieurs Eſpeces? Eſt-ce un ſeul & unique animal, ou une chaîne de *Vers*? Repouſſe-t-il, après avoir été rompu? Eſt-il toujours ſeul de ſon Eſpece dans le même ſujet? Tous problêmes qui ne pourront être bien réſolus qu'avec le temps, & des expériences bien réitérées.

Des Vers de Negres.

Voici un article qui va détruire un préjugé qu'on nourrit depuis bien des années en Europe, ſur une eſpece de *Ver*, que l'on prétend qu'il s'introduit dans le corps des Blancs: car ce n'eſt qu'une pure fiction; d'autant que cet animal eſt originaire d'Afrique, & ne ſe naturaliſe jamais dans le pays, que chez ceux qui en apportent la ſemence; de ſorte qu'il n'y a que les Negres, qu'on transporte d'Afrique à *Surinam*, qui ſoient ſujets à cette ſorte de

Ver, qui paroît dans toutes les parties de leur corps; mais, cependant, le plus souvent à l'anus, aux cuiſſes & aux jambes. Il y en a qui ont jusqu'à huit aunes de long. Il ſe loge entre cuir & chair, & y fait différentes circonvolutions. Il ne cauſe pas de grandes douleurs, à moins qu'il ne cherche à ſe faire jour au travers de la peau, pour en ſortir; ce qui ſe connoît à un petit ulcere, ou petit clou, qu'il procure, & qui eſt d'une dureté étonnante. Du moment que ce *Ver* veut ſortir, il ſe forme une petite ouverture, de laquelle il découle une liqueur fort âcre, qui entraîne avec elle le *Ver*, qu'il faut ſaiſir le plus promptement poſſible, par la tête, qui eſt munie de deux petites cornes, & applatie: pour-lors on le roule, par gradation, ſur un petit bâton, en introduiſant de la fumée de tabac dans la plaie; ce qui facilite conſidérablement ſa ſortie: mais il faut prendre garde de ne la point forcer, car il ſe romproit, & cauſeroit un ulcere presque incurable. Pour éviter cet inconvénient, dès qu'on apperçoit que le *Ver* fait quelque réſiſtance, & ne ſe prête plus ſi facilement à ſortir, il faut remettre l'opération au lendemain; en attendant on le laiſſe toujours ſur le bâton, par deſſus lequel on applique une emplâtre de *Diachylon* double, jusqu'à ce qu'on recommence.

Cette opération doit être réitérée, de la même maniere, jusqu'à ce que le *Ver* soit entiérement sorti; au moyen de quoi le Negre est parfaitement délivré d'un ennemi très-nuisible à sa santé. Sa forme est ronde, mince, & fort déliée; & il n'y a point eu d'exemple que jamais Blanc en ait été attaqué, comme on a voulu l'insinuer; ce germe n'étant connu que parmi les Negres en Guinée.

On donne le nom *d'Ascarides* (*b*) à de petits *Vers*, qui se logent à l'extrêmité de l'intestin *rectum*. Ils ressemblent à de petits aiguillons assez longs, & leur couleur naturelle est blanche. Il n'y a que les enfans qui en soient attaqués, & ils leur causent, à l'anus, une démangeaison violente. Il est assez difficile d'expulser ces vers: mais les plus habiles Médecins conviennent, cependant, qu'il n'y en a pas de meilleur moyen que de les précipiter par en bas, avec des purgatifs anthélémentiques, & par des clysteres faits avec des plantes ameres. On prétend que les chevaux en sont aussi attaqués. *Des Ascarides.*

On appelle *Ver Cylindrique*, un *Ver*, qui pour l'ordinaire est rond. Il a un pied de longueur: il est tout blanc, & est gros, à peu près, comme une paille de *Des Vers Cylindriques.*

(*b*) *Ascaris.*

froment, ou comme une plume d'oie: il attaque auſſi les enfants.

Du Ver de Mer. On trouve, le long de la Côte, une Eſpece de *Ver aquatique*, long & délié, qui reſſemble parfaitement aux *Cloportes.* Il porte ſur le devant de la tête deux petites cornes pointues. Tous ſes pieds, hériſſés de poils & de petites épines, jettent un bel éclat de diverſes couleurs. C'eſt le même que *Seba* repréſente dans ſon *Thes.* 1, *Tab.* 73, *No.* 4.

Des Vers Tarieres. Les *Vers Tarieres* rongent ordinairement les vaiſſeaux, & le font avec tant de fureur & d'acharnement, que les poutres & le bois des bordages en ſont criblés; ce qui met ſouvent le bâtiment en danger de faire eau & de périr. Ils ont jusqu'à un demi-pied de longueur. Tout leur corps eſt compoſé de différents anneaux. Ils ont, des deux côtés du ventre, une infinité de petites jambes, toutes armées de crochets. Leur tête eſt couverte de deux coquilles toutes pareilles, placées des deux côtés, pointues par le bout, comme le fer d'un vilebrequin, & qui peuvent jouer ſéparément & différemment l'une de l'autre. Cette eſpece de casque, qui enveloppe la tête du *Ver*, eſt très-dure, en comparaiſon du reſte du corps, qui eſt fort mollaſſe, ſe ſeche bientôt à l'air, & ſe réduit en pouſſiere; la tête ſeule demeurant en ſon en-

tier, par le moyen de ſon casque qui la préſerve, & à l'aide duquel ce *Ver* fait tout ſon travail, & fournit à ſa nourriture & à ſon logement. Il perce le bois avec ſes deux coquilles, en les diſpoſant comme l'outil dont je viens de parler; & comme ce casque rend la tête plus groſſe que le reſte du corps du *Ver*, le paſſage qu'il s'eſt fait par ſon moyen, lui ſuffit toujours pour ſe loger promptement.

Ces *Vers* ſont ſi abondants à la Rade de *Surinam*, que les Capitaines craignent d'y faire un long ſéjour avec leurs vaiſſeaux, à moins qu'ils n'ayent un grand ſoin de les bien faire radouber; comme il eſt arrivé de mon temps, qu'un bâtiment ayant ſéjourné environ dix mois dans la Rade, ſe trouva presque tout rongé de ces *Vers*, & que le Capitaine fut obligé de le faire entiérement radouber, avant que de partir, parce qu'il faiſoit eau de tous côtés. Les Barques Angloiſes y ſont encore plus expoſées, parce qu'elles ſont ancrées dans un endroit plus bourbeux, & où ces *Vers* ſe plaiſent plus que dans l'eau courante.

Des Vers de terre.

Les *Vers de terre* (*c*) ſont des inſectes rampants, & ronds, mous, charnus, d'un rouge pâle, & ſe tenant en terre; n'ayant

(*c*) *Lumbricus terreſtris:* en Hollandois *Worm:* en Allemand *Wurm.*

ni yeux, ni oreilles, ni pieds, ni os, & ſont, néanmoins, pourvus de tous les organes qui leur ſont néceſſaires. Ils ſont, communément, gros comme un tuyau de plume. Ils ſont hermaphrodites & ovipares. Ils ont une bouche & un anus; & ils s'accouplent vers le haut du corps, & hors de terre.

L'huile de *Vers* eſt fortifiante, adouciſſante, & bonne pour les rhumatismes, appliquée extérieurement. On en fait auſſi une poudre, qui eſt appéritive, diurétique & ſudorifique. La doſe en eſt depuis vingt grains jusqu'à trente.

Des Sang-ſues.

La *Sang-ſue* (*d*) eſt un *Ver d'eau douce*, que l'on trouve dans les ſavanes marécageuſes. Il eſt long d'un bon doigt, & quelquefois plus, marqueté de points & de lignes, gliſſant, comme l'anguille, hermaphrodite & vivipare. La *Sang-ſue* eſt compoſée d'une infinité d'anneaux: elle a à ſon extrêmité antérieure une bouche triangulaire, dans laquelle ſont cachées trois dents très-aiguës; & ſa partie poſtérieure ſe termine par un bourrelet rond; en ſorte que ces deux parties ſont capables de contraction.

Ces ſortes de *Vers* ſont propres à ſucer

(*d*) *Hirudo*: en Hollandois *Bloed-zuiger*: en Allemand *Blut-Egel*.

le ſang, pour détourner les fluxions, en dégonflant les vaiſſeaux, & particuliérement les hémorroïdales: mais on a quelquefois peine à arrêter ce ſang, après qu'on leur a fait lâcher priſe, ou plutôt qu'elles l'ont quittée d'elles-mêmes; & il s'enſuit ſouvent de grandes hémorragies, qui affoibliſſent beaucoup le malade. Pour ſe ſervir de ces animaux, on en poſe un ſur une veine, à l'endroit où l'on veut qu'il s'attache; alors il y enfonce ſes trois dents, il attire le ſang dans ſon corps, il s'en engorge, il s'enfle de plus en plus, & ſe dégage de lui-même, quand il en eſt aſſez repu: & ſi l'on juge à propos de le détacher plutôt, cela ſe fait en lui jettant un peu de ſel ſur le dos.

Le *Limaçon* (e) eſt un *Ver teſtacée*, c'eſt-à-dire, à coquille, rampant, & de la Claſſe des hermaphrodites. Il eſt compoſé d'une tête & d'un corps, qui ſe termine en pointe, & en forme de queue. Toutes ſes parties ſont molles, & abreuvées d'un ſuc glaireux: il ſe traîne par un mouvement d'ondulation, & rentre, entiérement, dans ſa coquille, quand il veut, la portant toujours avec lui; attendu qu'une portion *Des Limaçons.*

(e) *Cochlea, ſeu Limax terreſtris:* en Hollandois *Slak:* en Allemand *Schnecke.*

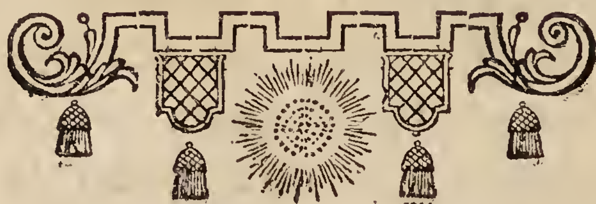
de ſon dos y eſt adhérente. On le trouve dans tous les jardins.

De la Limace rouge. La *Limace rouge* (*f*) eſt un reptile terreſtre, qui vit tout nud, ſans coquille, & qui ne differe du limaçon qu'en ce qu'il eſt plus allongé, & n'a point de robe. Sa couleur eſt d'un rouge brun. Il eſt hermaphrodite, comme le précédent, & ſe trouve de même dans les jardins.

Du Nombril de Mer. Les *Nombrils de Mer* (g) ſont proprement des limaçons de mer, enfermés dans une coquille brune, cannelée, raboteuſe, & armée de pointes, liſſe en dedans. Ceux-ci ne ſont point dans la Claſſe des hermaphrodites, mais ont leurs mâles & leurs femelles, qui s'accouplent de même que la plupart des animaux. On les trouve le long des côtes de la mer.

(*f*) *Limax ruber.*

(*g*) *Limax, Cochlea cælata.*



CHAPITRE XXV.

De la nature des Terres, & de quelques Métaux qui les accompagnent.

TOUT ce que la Terre renferme dans ses entrailles, peut se réduire à des matieres mixtes, connues sous les noms de *Métaux*, de *Pierres*, de *Terres* & de *Sucs*.

Le nom de métaux convient à tous les corps fossiles les plus pesans, comme le *Plomb*, *l'Etain*, le *Fer*, le *Cuivre*, *l'Argent*, & enfin *l'Or*.

Les pierres sont composées de matieres terreuses, endurcies au point de ne pouvoir plus s'amollir dans l'eau. Il y en a cependant de tendres, telle que le *Talc*, & de poreuses, telle que la *Ponce*. Il y en a aussi d'autres qui sont dures, & ne peuvent être travaillées qu'avec l'acier & l'éméril, telles que *l'Agate* & le *Jaspe*.

La terre que j'entends n'est point celle qui fond au feu, comme les métaux, ni celle qui se dissout dans l'eau, comme les sucs, ni enfin celle qui est dure, ou condensée, comme les pierres : c'est celle qui est formée par un amas de corps entassés les uns sur les autres, & à qui la Na-

ture, toujours admirable dans ſa variété, a donné autant d'odeurs différentes, que de diverſités dans ſes couleurs.

Mais comme toutes les terres ſont entre-mêlées de particules pierreuſes, ſalines, bitumineuſes & métalliques, (ce qui produit une grande différence entr'elles) on ne peut les conſidérer que comme des corps compoſés, & en marquer les différences relativement à leurs mêlanges; d'où il réſulte que les mixtes, que la Nature forme dans les entrailles de la terre, ſont ou fuſibles, ou non fuſibles. Ceux qui, après la fuſion, n'ont ni la dureté, ni la malléabilité, ſont proprement appellés ſucs.

On diviſe généralement les terres, en terres argilleuſes, & en terres alkalines ou calcaires; & on prétend de plus, que l'on peut connoître par le goût, la qualité des terres & de leur mêlange, auſſi bien que par l'odeur; parce que la terre toute pure n'a aucun goût, au lieu que celle qui eſt mêlée de quelque minéral, en a communément un très-mauvais.

Il n'eſt pas douteux, que les lieux les plus propres à la formation des métaux, ſont les veines de la terre, répandues par toute l'étendue de ſon vaſte corps; comme le ſang l'eſt dans le corps des animaux.

Les Minéralogiſtes donnent le nom de veines à ce vuide qui ſe trouve entre

deux *Caxas*, ou chambres, dans lesquelles on trouve toutes ſortes de *Minérais :* on doit comprendre, par *Minérais*, tout ce qui appartient au regne minéral.

S'il eſt vrai que les veines des mines ne doivent leur découverte qu'à quelque hazard heureux, il n'eſt pas moins vrai auſſi qu'on creuſe bien ſouvent à l'aventure, & que la fortune regle entiérement le ſuccès. Si l'on ne réuſſit pas, pour-lors la faute en eſt rejettée ſur la nature du terrain, qu'on ne regarde plus que comme ſtérile, & comme dépouillé tout-à-coup par enchantement de ſes propriétés. Mais cette même montagne accuſée de ſtérilité, préſentera pour défenſe à la poſtérité, peut-être plus éclairée, les indications les plus convaincantes des foſſiles & des minéraux utiles qu'elle renferme ; parce qu'elle a été mal exploitée.

C'eſt ce qui arrivera indubitablement, un jour ou l'autre, avec la Montagne Bleue, nommée *Blauw-Berg*, que j'ai décrite dans mon premier Chapitre, laquelle abonde en mines : mais l'ignorance & la mauvaiſe direction de la Compagnie de Mineurs, que *Meſſieurs de la Société de Surinam* avoient établie pour l'exploitation de ces mines, a fait échouer une ſi merveilleuſe entrepriſe ; qui auroit certainement rapporté des revenus conſidérables, ſi on avoit eu véritablement à cœur les intérêts de ſes maîtres. Malheureuſe-

ment bien des gens s'imaginent, que devant paſſer ſous la ligne du ſoleil, ils peuvent perdre de vue tous les devoirs qui les lient envers les autres hommes, & chercher leur intérêt, de préférence à celui dont ils ne ſont que les dépoſitaires.

La trop grande avidité de faire fortune dans un pays lointain, a ſouvent trop d'empire ſur certaines perſonnes, qui ne ſavent, ou ne peuvent diſcerner, ce qui eſt juſte d'avec ce qui ne l'eſt pas. Je pourrois facilement répandre beaucoup de lumieres ſur bien des objets de cette nature, ſi des raiſons palpables ne m'en empêchoient. Il eſt cependant conſtant, que ſi quelqu'un, aidé des connoiſſances de la minéralogie, & de tout ce qui eſt requis pour fouiller ces mines, vouloit s'y livrer, on y trouveroit indubitablement des richeſſes. D'ailleurs, la ſituation avantageuſe de cette montagne bleue, & de ſes environs, annonce par pluſieurs indices extérieurs, l'exiſtence des mines, que l'induſtrie & les dépenſes néceſſaires feroient découvrir, ſi on en venoit à l'expérience.

Il faudroit, pour cet effet, qu'un habile Minéralogiſte, inſtruit de la Philoſophie Naturelle qu'on nomme Chymie, parcourût toutes les montagnes, qu'il viſitât les veines métalliques, qu'il s'enfonçât ſous

la terre pour examiner l'attelier des travailleurs, & les différentes méthodes de leur travail, qu'il ſe rendît familiers les différens lits de terres, de pierre, de roc, de minéraux, de foſſiles, ſans jamais rien laiſſer échapper à ſon examen, de ce qui pourroit avoir la moindre analogie, ou affinité, avec les minéraux, ou lui fournir quelques lumieres ſur l'art. Il ne ſauroit faire trop de queſtions aux mineurs, trop examiner avec eux les différentes choſes qu'ils rencontrent dans leur chemin, ni faire trop d'attention aux matieres qu'ils regardent comme les meilleures, & dans lesquelles ils voyent le plus d'indices de minéraliſation prochaine. Il lui feroit utile de ne rien laiſſer en arriere de ce qu'il pût apprendre des mineurs, de bien examiner enſuite tous les foſſiles & les minéraux, tels qu'ils paroiſſent à l'œil nu, quand on les a nouvellement tirés de la terre, ſoit dans leur état de perfection & de dureté, ſoit lorsqu'ils paroiſſent friables & brillans, ou mêlangés de différentes matieres, telles que le métal, ou demi-métal; le reſte n'étant que terre, ſpath, pierre, ou autre choſe ſemblable: d'obſerver en outre à quels différens degrés de profondeur ſe trouvent les minéraux, leurs qualités eſſentielles & particulieres, & leurs propriétés les plus marquées, qui ſe rencontrent

dans les différentes mines. On peut encore juger de l'essence de quelques-uns par leurs couleurs, auxquelles on peut aisément les reconnoître ; la Chymie nous ayant instruit de leurs apparences diverses, & pourquoi telle ou telle couleur est particuliere à tel ou tel fossile. On en peut aussi juger par les corps, avec lesquels les minéraux se trouvent mêlés & encroûtés.

Il y a de ces corps, qui leur sont homogenes, d'autres leur sont hétérogenes. Le premier cas concourt à la conservation des minéraux, le second à leur destruction; & par ce moyen on parvient à des indices aussi complettes qu'on peut les desirer, du plus ou du moins, de la richesse souterraine de chaque lieu qu'on a fouillé: en sorte que toutes ces notions bien détaillées, bien approfondies, peuvent & doivent servir comme de fondement, & de base principale, à la découverte de tous les métaux. Par leur secours on s'instruira en même temps des principes des minéraux, & on apprendra à distinguer les différentes especes de mines, les unes d'avec les autres. Rien n'est si vrai dans l'espece présente, qu'il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur la différence des couleurs de terres, que l'on trouve au dessus & au bas de la montagne, sur

les plantes qui naiſſent ſur les collines, & enfin ſur les eaux thermales qui deſcendent de cette montagne, pour être abſolument convaincu de l'exiſtence de ces mines, & de ce qu'elles doivent produire. D'ailleurs l'étendue de ces montagnes ſe prolonge du côté de la Cayenne, & de la Terre-ferme, faiſant partie des côtes de l'Amérique Eſpagnole, qui eſt ſituée ſous le même ciel; & où l'on trouve des mines de fer, ſans parler des autres métaux.

Mais pour donner plus de certitude à mon aſſertion, je dirai que j'ai connu un Lieutenant dans l'Artillerie, nommé Mr. *George*, que la mort a enlevé au ſervice de la Société, jeune homme fort habile dans ſon métier, & en même temps grand amateur de l'Hiſtoire Naturelle. Il avoit formé une très-belle Collection de foſſiles, de minéraux, & pluſieurs ſortes d'argilles, qui lui avoit procuré la connoiſſance de toute l'étendue de la Colonie, de maniere à pouvoir d'abord décider de la bonne ou mauvaiſe qualité du terrain, ſur lequel on vouloit le conſulter; & comme il étoit en même temps Arpenteur, & qu'il étoit aſſez ſouvent employé à méſurer de nouveaux terrains deſtinés à former de nouvelles habitations, il avoit un ſoin tout particulier de recueillir différentes terres, qui lui ſembloient mériter ſon attention. Le mal-

heur a voulu, qu'après ſa mort, ceux qui ont été chargés de ſa ſucceſſion aient mépriſé cette belle Collection, qui auroit répandu beaucoup de lumieres ſur la nature des veines métalliques, ainſi que ſur les différens ſols; parce qu'il avoit eu ſoin d'y ajouter des remarques très-inſtructives. Le peu de cas que l'on en a fait, a ſi bien diſperſé, ou fait diſparoître cette Collection intéreſſante, que l'on n'a jamais pu ſavoir où elle avoit paſſé. Le hazard a bien voulu me favoriſer, en m'en faiſant receuillir quelques débris, ſur leſquels ce curieux avoit attaché ſimplement des étiquettes, pour reconnoître l'endroit d'où il les avoit tirés. Ce ſont ces mêmes débris qui me ſervent aujourd'hui de matériaux, pour completter l'Hiſtoire Naturelle de la Colonie, & que je vais achever de décrire.

A l'extrêmité de la Riviere de *Commewyne*, du côté de la crique de *Tempatie*, vers le Sud-Oueſt, & dans ſes environs, ce qui eſt à une diſtance de près de trente lieues de la Ville de *Paramaribo*, on trouve pluſieurs indices de veines métalliques; parce que ce pays eſt auſſi environné de montagnes, où on reſpire, à ce qu'on prétend, un air extrêmement pur & ſain, de même que celui de la montagne bleue.

On

On y trouve du *Fer* (*a*), qui ſe montre même ſur la ſuperficie de la terre ; ce qui prouve qu'on y trouveroit d'autres métaux, ſi l'on ſe donnoit la peine de bien fouiller.

Les *Pyrites* (*b*) y ſont aſſez communs. Ce ſont des ſubſtances compoſées par la Nature, minéraliſées, plus ou moins compactes, peſantes, & cryſtaliſées dans différens états, formant ſouvent des veines très-profondes & immenſes, ou des maſſes énormes dans les montagnes, & qui ſe trouvent communément avec les mines. Il y en a de ſulphureuſes, qu'on appelle vulgairement *Pierres à feu*, & de métalliques, auxquelles on donne le nom de *Marcaſſites*.

La *Marcaſſite* (*c*) contient du fer, du cuivre, du ſoufre, & de l'arſenic, en différentes doſes. Sa couleur eſt pour l'ordinaire jaune & brillante, dure, peſante, & d'une figure anguleuſe. J'ai vu auſſi un très-beau morceau de *Talc* (*d*) blanc, demi-tranſparent, compoſé de lames flexibles. C'eſt une eſpece de pierre, ou matiere minérale, blanche, liſſe, unie, & douce au toucher.

La *Pierre-ponce* (*e*) y doit être abondante, car j'en ai vu de fort grands mor-

(*a*) *Minera ferri.* (*b*) *Pyrites.*
(*c*) *Marcaſſita.* (*d*) *Talcum.* (*e*) *Pumex.*

ceaux, mais presque toute noire de couleur. C'eſt une pierre, ou une terre, qui a été calcinée par des feux ſouterrains.

Parmi les Terres métalliques, il y a trois eſpeces *d'Ochres* (*f*), qu'on trouve dans le pays. Le premier eſt *l'Ochre de fer*; le ſecond eſt jaune, ou couleur de paille; & le troiſieme eſt rougeâtre. *L'Ochre* eſt proprement une terre mêlangée, graſſe, peſante, friable, & douce au toucher.

Il y a auſſi un *Sable noir* (*g*), que l'on trouve près de *Tempatie;* il eſt très-peſant, & mêlé de parties métalliques.

On y trouve auſſi une eſpece de *Marne blanchâtre* (*h*), qui ſe durcit au feu: c'eſt, je crois, ce qu'on appelle proprement *Argille*.

Toutes les autres terres ne ſont proprement que des *Argilles* de différentes eſpeces, parce qu'elles ſont peſantes, de couleurs différentes & mêlangées. Lorſqu'elles ſont humides, elles ont de la ductilité & de la tenacité. On peut très-aiſément les pêtrir ſous les doigts, & leur faire prendre les formes qu'on veut leur donner, parce qu'elles ſont compactes, glutineuſes & graſſes. Il y en a de quatre eſpeces.

La premiere eſt griſâtre (*i*); la ſeconde eſt noire (*k*); la troiſieme eſt verdâ-

(*f*) *Ochræ.* (*g*) *Arena.* (*h*) *Marga albicens.*

(*i*) *Argilla cinerea.* (*k*) *Argilla nigricans.*

tre (*l*); & la quatrieme, enfin, eſt rougeâtre (*m*). Celle-ci ſert particuliérement pour la poterie des Indiens, de même que pour leurs pipes. Elle ſe délaye aiſément dans l'eau, & ſe durcit également à l'air, comme étant cuite dans le feu, ſans que cependant ſes parties ſe déſuniſſent. On trouve encore une autre argille, avec laquelle on fait des briques & des tuiles; mais celle-ci ne ſe trouve pas partout.

J'ai vu dans les ornemens des Indiens, des *Jades* verds & gris (*n*), mais j'ignore s'ils ſont naturels du pays. Ce ſont des pierres, plus dures que le jaspe, ſusceptibles d'un beau poli, & faiſant feu avec l'acier; quoiqu'huileuſes à la vue & au toucher. Elles ſont extrêmement dures à travailler; auſſi les Indiens en font un ſi grand cas, qu'ils regardent ces ſortes de pierres comme des bijoux très-précieux, dont ils ſe parent, quand ils ſont diſpoſés de ſe montrer avec tous leurs beaux atours.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir dans cette partie; & ce peu ſuffira pour prouver que l'on pourroit faire de plus importantes découvertes dans le *Regne minéral*, ſi l'on vouloit ſe donner la peine, & ne

(*l*) *Argilla viridis.* (*m*) *Argilla rubecentis.*
(*n*) *Jaſpis viridis, & Leucophæus.*

rien épargner pour en faire les recherches de la maniere que je les ai indiquées.

Il ne me reſte plus qu'à prier le Lecteur d'être bien perſuadé, que je n'ai d'autre vue, en lui préſentant cette *Nouvelle Deſcription*, que d'ouvrir une route plus facile & plus aſſurée à tous ceux qui voudront ſe conſacrer à enrichir la Colonie de nouvelles découvertes.

La paſſion d'être Auteur ne m'a point ſéduit; elle n'eſt entrée pour rien, ou au moins que pour bien peu, dans cette nouvelle entrepriſe. On n'en doutera point, ſi l'on obſerve que la langue même dans laquelle j'ai écrit, m'eſt étrangere; & l'on ne s'en appercevra que trop, ſi on daigne jetter les yeux ſur mon Ouvrage. Mais j'ai fait ſans regret, en cette occaſion, comme dans les précédentes, le ſacrifice de mon amour-propre à l'eſpérance d'être d'une utilité plus générale, ſi je m'exprimois dans une langue qui fût plus univerſellement répandue.

Je crois donc pouvoir eſpérer d'être cru, lorsque je déclarerai avec franchiſe & ſincérité, que cette nouvelle production ne doit, ainſi que ſes aînées, ſon origine qu'aux motifs qui m'ont toujours animé; je veux dire l'amour de l'étude, la recherche de la vérité, & le deſir d'être utile à mes ſemblables.

Fin du ſecond & dernier Volume.

